

Journal de chasse



CHASSE ET PÊCHE

SUR LA


CÔTE NORD

DU

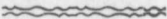
BAS ST-LAURENT

1904

LA COMPAGNIE D'IMPRIMERIE
MODERNE
30 RUE ST-JACQUES - MONTREAL



*Aux Colons,
Commerçants de Bois
et Amateurs de Sport.*



7,000,000 d'Acres de Terre divisés en Lots
à Coloniser, dans la Province de Québec.

Plus de 100,000,000 d'acres non encore arpentés.


Les régions du lac Témiscamingue, du lac St-Jean, des vallées de l'Ottawa, de la Métapédia et de la Chaudière spécialement offrent des avantages exceptionnels.

Prix de beaux lots de 100 acres, 20 à 50 cts l'acre.

Pour plus amples informations, demandez par écrit au Département des Terres de la Couronne le *Guide du Colon*.

On trouve dans ces régions les terres les plus fertiles et les essences de bois les plus précieuses pour l'exportation et la fabrication, telles que le pin, l'épinette, l'érable, le merisier blanc et noir, etc.

L'épinette, très demandée aujourd'hui pour la fabrication de la pâte à papier, croit en grande quantité.



L. V. DION, PROP.
P. K. HUNT, MGR.

Write for our.....
Illustrated Guide to Quebec

====RATES :====
\$2.50 TO \$4.00 PER DAY



*The New
St. Louis
Hotel . . .*



Remodelled and Refurnished
Electric Elevator. ∴ ∴

QUEBEC'S
Famous Old Hostlery

Le Ministère de l'Agriculture de la Province de Québec et les Cultivateurs

L'école de l'industrie laitière de Saint-Hyacinthe, qui est sous le contrôle de l'honorable ministre de l'Agriculture, donne des cours d'industrie laitière chaque année, de l'automne au printemps, généralement de novembre à avril.

Le programme des cours comprend :

- 1o. Enseignement des meilleures méthodes : De production de lait en hiver comme en été ; de fabrication du beurre et du fromage et d'épreuve du lait ;
- 2o. Formation d'inspecteurs de beurreries et de fromageries pour les syndicats ;
- 3o. Étude expérimentale des nouveaux systèmes de machines et d'appareils de laiterie, et des nouveaux procédés de fabrication.

Les cours sont gratuits, et pour renseignements, il n'y a qu'à écrire à M. Castel, secrétaire de l'école.

En outre du programme ci-dessus, il est aussi donné des cours sur des matières spéciales. Un chimiste salarié par le gouvernement et attaché à l'école se charge de toutes les analyses industrielles et agricoles qu'on voudra bien lui confier.

La Société d'Industrie Laitière reçoit, tant pour l'école que pour l'inspection des syndicats, une somme de \$22,000.

Elle sera reconstruite dès le printemps prochain, et pourvue de toutes les améliorations et perfectionnements modernes.

Le gouvernement offre, en outre des subventions aux sociétés d'agriculture, aux cercles agricoles, d'autres avantages parmi lesquels :

1o. Des primes variant de \$100 à \$200 pour les cultivateurs qui construisent des chambres de maturation pour le fromage (\$100 pour une chambre de 400 pieds de plancher, \$150 pour une chambre de 700 pieds, et \$200 pour une chambre de 1,000 pieds).

2o. Des primes de \$75 aux municipalités qui achètent des machines à chemins ;

3o. Un octroi de moitié du prix aux comtés qui font l'acquisition d'un concasseur, jusqu'à concurrence de \$1,200.

4o. Des primes en argent, des médailles et diplômes aux fabricants les plus méritants qui prennent part aux concours de beurre et de fromage que le gouvernement organise plusieurs fois par an à Québec et à Montréal.

Enfin, à la demande des cercles agricoles, le ministère dont l'honorable M. Turgeon a la direction, envoie des conférenciers traiter les questions concernant l'agriculture et il en paie les frais.

ANNONCES



Un cheval ferré avec les fers

NEVERSLIP

est sûr de ne jamais glisser.

LUDGER GRAVEL

AGENT

TEL. BELL. MAIN 641

26 et 28 Place Jacques-Cartier - - MONTREAL
Faites usage de L'HUILE BALMORAL pour vos essieux et machines.

Demandez les Farines

O G I L V I E

Ce sont les meilleures.

EN VENTE PARTOUT

MADE IN CANADA.

Highest awards everywhere.

"THE
BEST"

GURD'S

GINGER ALE AND
AERATED TABLE
WATERS. . . .

Gold Medal Paris 1900. Gold Medal Ottawa
1889. Gold Medal Montreal 1881.
3 Silver Medals. 5 Bronze Medals.
18 Diplomas.

Awarded for
SUPERIOR EXCELLENCE

AGENTS FOR

"Magi Caledonia Waters"

Charles Gurd & Co.



TEL. BELL EST, 928

Restaurant J. R. Vallières

Entrée privée, 274 Rachel

360 Mentana
MONTREAL



POUR la Pêche et la Chasse,
dans Québec, le comté du
Lac St-Jean et la Côte
Nord du fleuve St-Laurent,

Prenez

L'Express

Rapide

de la

Compagnie

— DU —

Pacific Canadien

R. KERR,

*Gérant du Traffic des
Passagers, C. P. R.*

Montréal.

A. E. CLEMENT

BELL TEL.
EST 1415

IMPORTATEUR ET MANUFACTURIER DE
Chapeaux et Fourrures
Réparations de Fourrures, une spécialité.

323, rue St-Laurent, ^{Près de la} _{rue Ontario,} MONTREAL

S. J. SHAW & CO.

**Sporting Goods
and Hardware**

Forrest & Sons' Salmon

Flies, Rods, Reels, Lines,

Guns, Rifles and Cartridges.

13 St. John Street, U.T.

Telephone 573

Gor, Notre Dame and Mountain Hill, L.T.

Telephone 44

QUEBEC.

Mountain Hill House

QUEBEC.

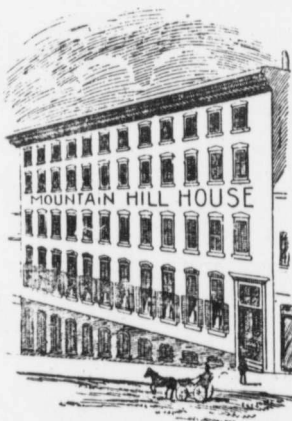
C. H. BÉLANGER, - PROP.

92, 94, 96, Cote de Montagne

Cet hôtel est situé à proximité
des centres d'attractions de Qué-
bec, ainsi que des bateaux et
chemins de fer.

Prix : \$1.00 à \$2.00 par jour.

Cuisine et confort
insurpassables.





CHASSE ET PÊCHE

SUR LA

CÔTE NORD

DU

BAS ST-LAURENT

1904



SK152
Q8
C43

ANNONCES

J. P. BERTRAND

Quincaillerie, Articles de Sports,
Mouches, Agrès de pêche, Fusils,
Carabines, Cartouches, etc., etc.

269, rue St-Joseph, QUEBEC

CHEMIN DE FER DE QUEBEC ET DU LAC SAINT-JEAN

La Nouvelle Route qui conduit au célèbre Saguenay

ET LA



SEULE VOIE FERRÉE qui mène directement aux délicieuses campagnes et aux magnifiques endroits de pêche qui se trouvent au nord de Québec, au lac Saint-Jean et à Chicoutimi, à travers la chaîne des Laurentides, les

ADIRONDACKS DU CANADA.

Les trains se raccordent à Chicoutimi avec les bateaux à vapeur du Saguenay pour

TADOUSSAC, CACOUNA, LA MALBAIE, QUEBEC.

C'est un voyage circulaire sans rival en Amérique, avec tout un système d'hôtels confortables et luxueux, qui s'accomplit dans la grande forêt, à travers les montagnes, sur le parcours de rivières et de lacs, descendant le majestueux Saguenay de jour, et revenant à Québec en touchant à toutes les belles stations balnéaires du bas du fleuve Saint-Laurent.

L'Hôtel Roberval, au lac Saint-Jean, offre des appartements de première classe pour 300 touristes; l'hôtel de l'île, à la Grande Décharge du lac Saint-Jean, l'endroit par excellence de la pêche à la ouananiche, est une succursale de l'Hôtel Roberval.

Raccordement avec le chemin de fer le GRAND NORD DU CANADA pour GRAND'MÈRE et les CÉLÈBRES CHUTES de SHAWINIGAN, le NIAGARA de l'Est.

S'adresser à tous les principaux vendeurs de billets de voyage, dans toutes les principales villes

On distribue gratuitement sur demande un magnifique guide illustré.

ALEX. HARDY,

Agent général du fret et des voyageurs, à Québec.

J. G. SCOTT,

Gérant général.

Dédié à l'honorable Raymond Préfontaine, ministre de la Marine et des Pêcheries du Canada, et à l'honorable S.-N. Parent, premier ministre de la province de Québec.

HONORABLES MESSIEURS,

Au milieu des applaudissements de tous les Canadiens pour l'impulsion que vous avez donnée au travail d'améliorations de notre grande voie maritime et au travail d'exploration et de colonisation dans notre province, qui est si contente de vous avoir comme ministres tant à Ottawa qu'à Québec, et qui vous le prouve à chaque occasion, permettez à l'humble auteur qui, lui aussi, aime son pays et ceux qui travaillent à sa prospérité de venir payer sa modique contribution à l'entreprise nationale.

À part les quelques explorateurs et arpenteurs envoyés par le gouvernement et les braves missionnaires qui en font le terrain de leurs labeurs et de leurs travaux évangéliques, l'amateur de chasse et de pêche est certainement l'homme qui connaît le mieux cette partie encore sauvage de notre province que nous nommons la Côte Nord. Mais même parmi la classe des sportsmen le nombre de ceux qui ont fait une excursion de chasse ou de pêche à la Baie Trinité, à la Rivière Romaine, à Mingan, ou à Natashquan est encore trop restreint.

Si cette partie du pays était mieux connue, si le chasseur ou le pêcheur se faisait une meilleure idée du nombre de gibiers et de la quantité de poissons qui s'y trouvent, à chaque été et à chaque automne, ils s'y porteraient en foule. Les compagnies de transport en profiteraient, les habitants de ces différents endroits feraient chaque année, en plus de leur gain ordinaire, une petite récolte de dollars, et notre province en retirerait un immense profit. En effet, tous ces gens intelligents et instruits

qui iraient y passer quelques jours de vacance ne pourraient faire autrement qu'être frappés par les richesses naturelles de la côte avec ses havres sûrs et faciles d'entrée, par l'immense quantité de poisson qui s'y prend chaque année, et surtout par le nombre et la grandeur des rivières qui viennent s'y jeter dans le fleuve. La puissance et la force de tous ces pouvoirs d'eau sont absolument inconnues et irréalisées à l'heure actuelle : ceux qui ont vu la quantité d'eau que toutes ces rivières viennent précipiter dans le golfe avec tant de fracas peuvent seuls se faire une idée, ou plutôt un commencement d'idée, des trésors que la province de Québec possède sur la Côte Nord. Quand tous ces pouvoirs d'eau seront utilisés, les revenus qu'en retireront les exploiters et, par-là même, notre gouvernement, seront énormes et amplement suffisants à eux seuls pour faire de notre province la plus florissante du Dominion.

Si ces quelques pages peuvent avoir pour effet d'augmenter, ne fût même que très peu, le nombre des visiteurs de la rive nord de notre fleuve et de notre golfe, l'auteur se trouvera généreusement récompensé de son travail, car il pourra se dire : Moi aussi, j'ai fait quelque chose pour mon pays en contribuant à la prospérité de ma province !

INTRODUCTION

Ce petit ouvrage ne se rapportera pas à toute la rive nord de notre grand fleuve; faire des commentaires sur la chasse et la pêche dans toute cette partie de la province serait beaucoup trop long, et d'ailleurs nous ne pourrions que répéter ce qui en a déjà été dit par d'autres plus compétents que nous dans un grand nombre de pamphlets et de livres répandus dans le public depuis bien des années. Nous nous limiterons donc à cette partie de la province située entre la Rivière Malbaie, le bas Saint-Laurent et le Labrador oriental, avec un mot en passant sur les environs de Québec, le Parc National des Laurentides et le Lac Saint-Jean. C'est en cette partie, si peu connue de notre domaine provincial, que se rencontrent, en plus grand nombre, ces endroits inhabités où le sportsman trouve la nature vraiment sauvage qui lui plaît tant. C'est là qu'il faut aller si l'on veut avoir une idée de ce qu'était le Canada aux premiers temps de la colonie, aux temps où se sont passées toutes ces aventures de chasse et de pêche, dont nos arrières-grands-pères ont été les héros et dont l'histoire s'est transmise jusqu'à nous. C'est là qu'il faut aller si l'on veut voir, avant leur entière disparition, les derniers restes de la grande tribu des Montagnais, les descendants de ces sauvages qui reçurent Jacques Cartier à son arrivée à Tadoussac, en 1535.

CHAPITRE I

Québec et ses environs, le Parc National des Laurentides et le Lac Saint-Jean.

Un mot d'abord de Québec. Pour toute excursion, soit au Parc des Laurentides, soit au Lac Saint-Jean ou dans le bas du fleuve, Québec est le meilleur point de départ. Même celui qui n'a qu'un petit nombre de jours à sa disposition peut les passer agréablement et se procurer du bon sport à bien peu de distance de la ville. En été, il y a la pêche à la truite dans la rivière Montmorency, aux lacs Beauport, Saint-Charles, Saint-Joachim, et une infinité d'autres d'autant plus poissonneux qu'ils sont situés plus loin de la ville; mais même dans ceux que nous venons de mentionner et que l'on peut atteindre en quelques heures, à chaque printemps il se fait de très belles prises.

À l'automne, il y a d'abord la chasse à la bécassine, sur les battures de Beauport, du Château-Richer, de Saint-Joachim et de l'Île d'Orléans. Les chasseurs y sont peut-être un peu nombreux, mais tout de même un bon tireur, s'il a un bon chien à son service, reviendra souvent, à la fin de sa journée, avec sa douzaine de pièces. Puis un peu plus tard, à la fin d'octobre, les canards font leur apparition en nombre incalculable et sont suivis, quelques semaines après, par les oies sauvages et les outardes. À Saint-Joachim, à cette saison, il se tue des centaines de douzaines d'outardes; le sportsman qui veut essayer sa chance sur notre plus gros gibier à plumes n'a qu'à s'y rendre et à prendre pour guide un des chasseurs de l'endroit; s'il revient les mains vides ce ne sera certainement pas parce que le gibier aura fait défaut.

À celui qui l'automne a une huitaine de jours à sa disposition, nous recommandons une excursion au Parc National des Laurentides. La route ordinaire pour s'y rendre est par Charlesbourg, Stoneham, puis le vieux chemin du Lac Saint-Jean. C'est une immense réserve de pêche et de chasse gardée aux frais du gouvernement; moyennant une couple de piastres par jour, qui que ce soit peut obtenir un permis d'y chasser ou



LA VILLE DE QUÉBEC

d'y pêcher. Toute l'étendue du parc est parsemée de lacs et de rivières où la truite foisonne, entre autres, la rivière Jacques-Cartier et le grand lac du même nom qui a plus de neuf milles de longueur, et où peuvent se prendre tous les jours des truites de quatre à six livres; puis les lacs des Neiges, Verts, des Roches, à Noël, Long, à la Coupe, Fraser, Régis, à l'Épaulé, la rivière Sautoriski, le lac Édouard, et une infinité d'autres tout aussi poissonneux.

Le gibier y abonde également, les ours, les cariboux, les perdrix, les lièvres et plusieurs animaux à fourrures y sont surtout en grand nombre. Tous renseignements sur cette immense réserve peuvent s'obtenir au bureau du surintendant de chasse et de pêche, à Québec.

De Québec aussi, part le chemin de fer du lac Saint-Jean, dont les convois conduisent le voyageur à Roberval en une demi-journée. A Roberval, il y a un magnifique hôtel et l'amateur de pêche peut s'y procurer guides et canots, tentes, provisions et tout le matériel indispensable à un excursionniste. Les vagues du lac viennent déferler à deux pas de l'hôtel et tout le long du rivage on peut *troller* le brochet et le doré, même quelques ouananiches se laissent parfois tenter par les brillants reflets de la cuillère. Mais pour goûter les émotions de la vraie pêche à la ouananiche, le poisson caractéristique du lac Saint-Jean, il faut se rendre à la Grande Décharge, où, à quelques verges seulement de l'Island House, ce noble poisson est toujours en abondance.

De Roberval, le bateau à vapeur *Mistassini* vous conduit à la Grande Décharge en une couple d'heures. C'est là probablement la meilleure place de pêche de tout le lac, mais ce n'est pas la seule. Le lac Saint-Jean a trente-cinq milles de diamètre et, dans cette véritable mer intérieure, plus de dix-huit rivières se jettent apportant chacune leur contingent de poissons. Les excursions le long de toutes ces rivières sont innombrables. En voici quelques-unes peu connues que nous recommandons spécialement : Au lac de la Belle-Rivière;—vous vous rendez d'abord à Saint-Jérôme, sur l'embranchement Chicoutimi du chemin de fer Québec et lac Saint-Jean, où, à l'hôtel Gauthier, vous pouvez vous procurer guides et voitures; même, monsieur Gauthier vous offrira, moyennant une légère récompense, l'usage de son camp et de ses canots qui se trou-

vent au lac. Une fois rendus, vous serez certains de prendre plus de truites que vous ne pourrez en rapporter.

Un autre beau voyage, quoique plus long et plus difficile, est celui du lac Tschotogama, situé près de la rivière Péribonca, à cinquante ou soixante milles plus haut que le lac Saint-Jean. On y monte en suivant des lacs et des rivières où, à chaque soir, pendant que les guides installent la tente, et à chaque matin, avant de se mettre en route pour la journée, vous avez le temps de prendre plusieurs douzaines de truites magnifiques. La route à suivre est celle-ci : vous descendez la Décharge jusqu'à un arpent ou deux du Rapide des Cèdres, où se jette la rivière Mistook ; vous faites un court portage le long du rapide jusqu'à l'embouchure, et vous remontez la rivière. Rendus à un des embranchements qui conduit au lac au Brochet, vous le remontez jusqu'au lac. De là, il faut porter jusqu'à la rivière des Aulnais que l'on remonte ; l'eau de cette rivière est réellement épaisse de petite truite. Il y a alors un grand portage de quatre milles à faire pour se rendre à l'un des affluents du lac à l'Ours, qui coule à travers un brûlé et vous conduit à ce lac ; vous traversez alors une série de lacs de moindre importance et après un dernier portage de cinq milles vous arrivez au lac Tschotogama, ayant voyagé tout le temps à travers une contrée vraiment superbe.

Le lac Tschotogama lui-même est magnifique, tout entouré de montagnes très hautes et escarpées. La pêche y est excellente et, nous-mêmes, nous avons vu prendre un brochet de cinquante livres, cinq oananiches et douze touladis en l'espace de deux heures. Le retour se fait en descendant la Péribonca avec tous ses rapides et ses paysages grandioses ; les cris d'excitation et d'admiration que vous ne pourrez retenir pendant cette descente témoigneront à coup sûr de votre satisfaction d'avoir tenté le voyage.

Nous pourrions donner l'itinéraire d'une centaine d'autres excursions du même genre, mais nous laisserons ce travail pour une autre fois ; pour le moment, il nous faut entrer dans le vif de notre sujet et parler de la Côte Nord proprement dite.

CHAPITRE II

GIBIERS ET CHASSE

Avant de faire une description topographique des lieux, voyons quel gibier et quels poissons s'y rencontrent.

LA CHASSE

“ La chasse est de toutes les distractions la plus agréable et la plus salutaire. Elle développe les forces, entretient la souplesse des membres et cultive la puissance et le libre jeu de nos organes. La chasse c'est le contentement de sa condition, c'est l'égalité du caractère, c'est l'équilibre des facultés, c'est la raisonnable confiance en soi, c'est la franchise, c'est le courage, c'est la santé, c'est le bonheur ! ”

BARREYRE.

“ La chasse est si belle en l'Amérique du Nord, écrivait Benedict Henri Revoil, que ce n'est point ordinairement le gibier qui manque sur le passage du chasseur, mais la poudre et le plomb dans son sac ” (1). Cette appréciation, en ce qui concerne du moins cette partie de la province de Québec, dont nous traitons, n'est pas aussi exagérée qu'on serait tenté de la croire à prime abord. Le gibier abonde en effet partout ; dans les forêts de l'intérieur, toutes les rivières qui y prennent leurs sources, sur les battures, au fond des baies et tout autour des innombrables îles parsemées le long de la côte.

ANIMAUX A FOURRURE

Comme à tout seigneur doit être décerné tout honneur, nous citerons l'ours au premier rang. L'ours est brun ou noir et a le museau orange. Il est absolument omnivore, et particulièrement friand de *fruitages*, tel que *bleuets* et *framboises* ; et, qui le croirait ? ce gros animal est l'ennemi avéré des fourmis dont

(1) Les chasses dans l'Amérique du Nord.

il fait souvent son dessert; pour les atteindre, il déplace des pierres immenses et fend des souches pourries qu'habitent ces petits insectes. Il se régale aussi très souvent de poisson et en maintes circonstances on le rencontre parcourant les plages en quête de débris de morues et de mollusques que viennent y jeter les vagues. La Côte Nord est certainement la partie du Canada où l'ours noir est le plus en abondance. Mais pour encourager ceux qui ne tiennent pas à avoir une rencontre avec l'ami Martin, nous ferons remarquer que cet animal est très peureux, et, quoique doué d'une force extraordinaire et d'une agilité dont on ne le croirait pas capable, il se sauve toujours à l'approche de l'homme; ce n'est qu'une fois blessé qu'il se risquera à attaquer son adversaire. A moins d'être armé pour la circonstance, il vaut aussi probablement mieux ne pas déranger une mère accompagnée de ses petits; l'instinct maternel lui donne une agressivité quelquefois fatale aux imprudents.

La fourrure de l'ours tué en bonne saison est très belle et a beaucoup de valeur. En automne, quand il a pris tout son embonpoint, sa chair devient très succulente; elle commence à être appréciée même des gourmets et il en apparaît souvent sur les tables de nos clubs les plus fashionables de Montréal. Le poids extrême de l'ours est à peu près de quatre cents livres. La monogamie lui répugne et s'il avait le don de la parole, la confrérie des mormons aurait certainement en lui un zélé adepte pour prêcher leur doctrine au Canada.

Pour ce qui concerne les autres animaux à fourrure, nous ne ferons que dire un mot sur chaque espèce, vu qu'ils intéressent plus le Montagnais qui dépend de leur chasse pour ses revenus et sa subsistance, que le nemrod amateur.

Le renard:—On en compte quatre espèces: le bleu, l'argenté, le croisé et la fauve, si espèce il y a, car la mère renard fait preuve d'une lamentable licence de mœurs. Le bleu cependant fait exception à cette règle, "c'est, comme le disait le spirituel Buies, que le renard bleu est un renard à principe comme l'est le candidat bleu dans la politique canadienne;" c'est aussi probablement parce qu'il est bleu qu'il est beaucoup plus rare que ses congénères. Un fait particulier aux renards, sur la Côte Nord, est leur extrême abondance en certaines années, suivie bientôt par leur presque entière disparition pour un certain laps de temps.

Le carcajou:—cet animal a un caractère des plus étranges et

de tout temps il a été renommé pour son intelligence et son désir de nuire à l'homme. Voici la description qu'en donne Buies : "Le carcajou est le plus intelligent des animaux à fourrure. Les Sauvages montagnais l'appellent quâ-quâ-sut (le diable des bois). Il passe sa vie à faire du mal autres animaux toutes les fois qu'il le peut, mais surtout au chasseur, dont il rend tous les pièges inutiles et qu'il oblige souvent à changer de territoire de chasse. Son odorat est prodigieux et lui fait découvrir jusqu'aux pièges tendus l'automne, que l'hiver a ensuite recouverts de ceux ou trois pieds de neige. Outre qu'il est le plus pervers et le plus malfaisant des animaux, il en est aussi le plus intelligent. Ses manières de procéder dénotent des facultés véritables, bien au-dessus de l'instinct. Elles font voir en lui une incroyable sagacité, servie par une sorte d'entraînement de calcul et de raisonnement qui déconcertent les chasseurs. Il a une prédilection marquée pour tout ce qui est propriété humaine ; non seulement il détruit tous les pièges qu'il découvre, mais encore, il pille et dévaste les camps et emporte au loin les vêtements qu'on y a laissés.

"Le carcajou est suffisamment courageux et possède un profond instinct d'ironie ; il semble n'avoir peur de rien, mais en revanche, rire de tout. Il est d'une force peu commune, quoique sa taille atteigne à peine celle d'un chien de moyenne grosseur. Il est terriblement armé pour la lutte et pour le carnage ; il a trente-huit dents, dont douze incisives, quatre canines et le reste en molaires. Selon Henri de Puyjalon, grand chasseur devant Dieu et non moins grand naturaliste devant les hommes, le carcajou perfore les cabanes des castors, détruit leurs digues pour faire assécher leur demeure et s'emparer de leur personne. Il s'attaque aussi aux animaux de forte taille, et il est incontestable qu'il sait arrêter, tuer et manger les jeunes caribous.

"Cet incomparable animal se défie tout aussi bien du poison que des pièges et du fusil, et il est rare qu'on l'amène à avaler des boulettes empoisonnées. Quand cela arrive, néanmoins, il se débarrasse aussitôt des effets de l'intoxication en restituant tout ce qu'il a avalé, ce qui démontre qu'il est en outre doué d'une faculté spéciale.

"Il y a de plus ceci : tous les carcajous de la région, avertis sans doute par leurs camarades, ne se montreront plus pendant plusieurs années de suite, sur le lieu où celui-ci a failli être

victime de la perfidie du chasseur. C'est en grande partie grâce à cette instruction réciproque que les carcajous en sont arrivés à occuper un degré très élevé dans l'échelle animale, et à posséder nombre de *connaissances utiles*.

“ Pour le carcajou, plus que pour tout autre animal, c'est le cas de dire qu'il ne faut pas vendre sa peau avant de l'avoir tué. Mais on le prend pourtant tout de même, au piège, ou on le tue au fusil puisque sa peau se vend.”

Il y a encore un grand nombre d'animaux à fourrure, mais comme ils n'ont rien de particulier comme le carcajou et qu'ils n'intéressent pas spécialement le sportsman, nous ne ferons qu'en dire un mot.

Le loup-cervier:—Un animal laid, aux yeux perçants, et très agile. Il est assez abondant, mais se tient presque toujours loin à l'intérieur.

Le pékan:—Plus abondant sur la Côte Nord qu'en aucune autre partie de la province. Il est généralement gris et ressemble un peu à la martre; on trouve quelquefois des pékans au pelage noir. Alors, la peau a beaucoup de valeur.

La martre, la loutre, le castor, le vison et le rat musqué sont aussi en abondance et, à chaque année, des centaines et des centaines de ces animaux sont pris au piège par les Sauvages. On y rencontre aussi la bête puante (putois) qui jouit d'un moyen de défense aussi effectif qu'il lui est particulier; puis enfin, la belète et l'écureuil rouge.

RUMINANTS

En cette partie de notre domaine provincial, il n'y a pas d'originaux et, jusqu'à cette année, on n'y avait jamais vu de chevreuils. Cet hiver, cependant, à deux reprises différentes, des chevreuils ont été aperçus non loin de Chicoutimi. Espérons que ce gentil petit animal, qui, sans doute, y a émigré pour fuir les persécutions dont il est l'objet dans les comtés plus peuplés, s'y propagera et deviendra aussi abondant que son cousin germain, le caribou.

Le caribou:—le caribou est d'un brun tirant par endroit sur le blanc; adulte, il mesure à peu près quatre pieds et demi de haut et pèse souvent au-delà de trois cents livres. Plusieurs de nos naturalistes distinguent deux variétés de caribous : celui des

bois et celui des champs. Nous n'avons jamais remarqué, nous-même, la différence, et que ce soit d'une ou de l'autre espèce, il y en a un nombre considérable sur la Côte Nord, et il est loin d'y être aussi farouche que dans les autres parties de la province. Voici la description que sir James Lemoine en donne dans *Chasse et Pêche* : " Farouche et d'un accès impossible, le caribou joint à une merveilleuse agilité, une rapidité sans pareille dans sa course. Ses bonds sont prodigieux ; il sait également marcher, trotter, galoper avec grâce. L'hiver, il fréquente les savanes et les endroits marécageux, où abondent les mousses et les arbustes tendres, sa nourriture de chaque jour." En été, pour se débarrasser des mouches, il passe de longues journées plongé dans l'eau des lacs ou des rivières.

GIBIERS A PLUMES

Il y en a tant qui fréquentent les parages dont nous traitons que nous nous contenterons de mentionner ceux qui y sont en plus grande abondance.

RAPACES

L'aigle doré, le roi des animaux, d'une couleur générale brun foncé, a souvent plus de quatre-vingt-quatre pouces d'envergure. Il est renommé pour sa force et son audace ; aussi spécialement sur la Côte Nord, où il est commun et où les grosses proies vivantes ne lui font jamais défaut ne vit-il que d'oiseaux sauvages, d'outardes, de bernaches, de canards, de lièvres, etc. Il niche sur les îles aux falaises escarpées ou sur les hauts rochers de la côte. C'est surtout en approchant de son nid que le chasseur a une chance de le tuer. L'aigle, pour défendre sa couvée, essaye de chasser celui qui l'approche ; pour cela il monte à des centaines de pieds dans les airs puis s'élance sur lui avec la rapidité d'une flèche ; arrivé à deux ou trois verges de sa tête, il étend ses ailes qui silent à travers l'air, tandis que l'oiseau remonte comme repoussé par un ressort. Le chasseur doit profiter du moment où l'aigle s'élance ainsi vers lui pour lui tirer un coup de fusil.

L'aigle pêcheur, vulgairement appelé orfroie, et quelquefois balbusard, est extrêmement abondant tout le long de la côte. On en voit toujours quelques-uns se balançant dans les airs,

au-dessus des eaux, à la recherche de poisson, leur nourriture presque exclusive. La vue très perçante de l'orfroie lui permet d'apercevoir les poissons à la surface d'une très grande distance; aussitôt qu'il en voit un, il vole se placer droit au-dessus et fond sur lui avec une rapidité vertigineuse, frappant l'eau avec tant de force, qu'elle rejaillit à une couple de pieds de hauteur. Une fois ses serres bien entrées dans les chairs de sa victime, il l'emporte sur un rocher voisin pour la déguster à l'aise. Sa force est prodigieuse, et en certaines occasions, il enlève des proies beaucoup plus pesantes qu'il ne l'est lui-même. Sa longueur est de vingt-quatre pouces et son envergure de cinquante-quatre pouces, ses ailes sont presque aussi longues que son corps, et sa robe est d'une couleur jaunâtre et blanc.

Eperviers, faucons et hiboux se rencontrent aussi communément; les hiboux sont très recherchés par les chasseurs montagnais et même canadiens, pour la délicatesse de leur chair qui est très blanche et ressemble à celle du chapon.

LONGIPENNES

La quantité de ces oiseaux dans le bas du fleuve, surtout du côté nord, est énorme; parfois l'eau est recouverte de sternes, de mauves, de goélands, etc., sur un espace de plusieurs milles de superficie; on dirait un champ de glace. Ils se tiennent de préférence à l'entrée des baies et à l'embouchure des rivières, ou encore, au-dessus des bancs de sable qui découvrent à marée basse. L'endroit où ils s'assemblent en nombre plus surprenant est l'embouchure du Saguenay. Au commencement du montant, pendant la dernière grande mer d'août surtout, le courant charrie un banc compact de ces oiseaux, s'étendant de la Batture-aux-Vaches à la Batture-aux-Alouettes. Ils se laissent ainsi entraîner jusqu'à la pointe Noire, à l'ouest, et à la pointe Rouge, du côté est, puis retournent vers le large en bandes, pour recommencer le même jeu à la prochaine marée après s'être reposés pendant le baissant, sur les battures dont nous venons de parler et qui bornent le chenal du Saguenay là où il vient mêler ses eaux à celles du fleuve. Nous verrons, plus loin, quel bon sport ces oiseaux peuvent procurer au tireur.

Dans ce banc compact de gibier que charrie le courant, se voit d'abord le goéland argenté; il est le plus gros et le plus farouche de la bande; le bout de ses ailes est noir et tout le

reste de son plumage, blanc, avec une légère teinte bleu-perlé sur le dos et le dessus des ailes. Sa longueur totale est d'à peu près vingt-cinq pouces et son envergure de cinquante-trois pouces. On y rencontre aussi la mauve à bec jaune (goéland de Delaware), qui est la plus grosse des mouettes que les chasseurs appellent mauves, de même qu'elle est la plus abondante. Elle ne diffère du goéland argenté que par la taille aux yeux de ceux qui ne sont pas ornithologistes. La mauve à trois doigts est aussi très commune et certainement la plus belle de toutes avec son plumage blanc et bleu cendré, tacheté de noir. Une couple d'autres espèces ressemblant toutes à celles-ci se joignent à elles dans leur migration.

Il y a plusieurs autres longipennes qui se rencontrent aussi très souvent, quoique par bandes séparées, et ne se mêlant que rarement à ceux que nous venons de décrire. Tel le gros goéland à manteau noir, qui a plus de trente pouces de longueur. Son plumage est noir, ardoisé en dessus et blanc en dessous, son cri rauque et sauvage. Il reste toujours dans le golfe et ce n'est qu'à de très rares intervalles qu'on le rencontre en deça des Sept Iles. Enfin vient l'hirondelle de mer qui est certainement le plus gracieux et le plus beau représentant de cette famille. Elle est d'un bleu grisâtre perlé, avec le dessous blanc plombé pâle, le dessus de la tête est noir vif, le bec rouge noir-cissant vers le bout, et les pieds rouge corail. Sa longueur n'est que de quatorze pouces. Elle couve en nombres prodigieux sur des petits îlots élevés seulement de quelques pieds au-dessus du niveau de la haute mer.

STEGANOPODES

Ces oiseaux, dont la chair est tout-à-fait désagréable, se nourrissent exclusivement de poissons, qu'ils capturent en plongeant à des profondeurs remarquables en s'élançant à l'eau du haut des airs. Quoiqu'entièrement palmés, ils jouissent de la faculté de percher sur les arbres. Les représentants de cet ordre d'oiseaux sont nombreux dans les parages qui nous intéressent ici ; on y remarque surtout : les gros fous-bassan, avec leur plumage blanc et leur bec jaune long de quatre pouces. Les cormorans noirs, au vol rapide et soutenu, et leurs frères, les cormorans à aigrettes dont des colonies entières habitent des îlots le long de la côte, où ils bâtissent leurs nids grossiers, composés d'herbes, de racines et de branches d'arbres.

LAMIROSTRES

Cette classe d'oiseaux est encore excessivement nombreuse; et on peut les diviser en deux branches principales : les non-plongeurs et les plongeurs. Parmi ceux-là, nous rencontrons l'outarde qui, pour des raisons d'elle seule connues, ne fréquente pas la Côte Nord. Elle va bien couvrir à l'intérieur, dans les marécages situés de l'autre côté de la hauteur des terres; mais, dès qu'elle quitte le lieu de nidification, elle se rend directement à la rive sud du fleuve.

La Bernache, par contre, agit d'une manière tout à fait opposée, ne fréquentant que la rive nord et les îles du milieu du fleuve. Lors de ses migrations du printemps et de l'automne, on en rencontre des bandes de plusieurs milliers. Elles volent très haut dans les airs, à la manière des outardes et ne s'abaissent qu'au moment où elles aperçoivent une batture recouverte d'herbe, dite à bernache parce qu'elles en font leur nourriture principale, ou encore une longue traînée de cette herbe flottant sur l'eau après avoir été arrachée du fond par les vagues. Alors en s'abaissant elles se mettent toutes à crier et le tintamarre qu'elles font est assez caractéristique pour ne jamais s'effacer de la mémoire de quiconque l'a entendu, ne fût même qu'une seule fois. La bernache est d'à peu près un tiers plus petite que l'outarde, ne mesurant que vingt-quatre pouces de long; par contre, sa chair est encore plus exquise.

L'oie sauvage se rencontre aussi fréquemment en grandes bandes, mais elle est d'un naturel très farouche. Son plumage est tout d'un beau blanc pur, et son bec et ses pieds roses. Sa longueur est de trente pouces.

Les canards de toutes espèces abondent en certain temps de l'année, surtout au printemps. Lorsque le vent souffle très fort et soulève une grosse mer au large, toutes les baies, des plus grandes aux plus petites, toutes les moindres anses et les mares ou lacs salés qui se rencontrent souvent sur le rivage, se couvrent littéralement de canards de tout genre, et à un tel point qu'on ne peut voir l'eau sur laquelle ils reposent. Le spectacle qu'offrent tous ces gibiers, aux couleurs disparantes et de taille inégale, aux cris étranges et différents les uns des autres, les uns se chicanant, les autres se faisant des *mamours*, est unique et des plus comiques en même temps que des plus intéressants

à contempler. Sans donner aucun détail sur le compte de chacun d'entre eux, voici les noms des plus communs : le canard noir, deux espèces de canard bucéphales, le kakawi ou canard à longue queue, trois espèces de macreuses que les chasseurs appellent indistinctement gibier noir, le canard gris, les harles, les sarcelles, et surtout le canard eider, communément appelé *moyac*, qui est le canard typique et par excellence de cette région.

PLONGEURS (Pigapodes)

Des oiseaux de cette classe, on rencontre le huard ordinaire, le huard à gorge rouge qui est particulièrement commun sur la côte labradorienne, le huard à gorge noire, plusieurs espèces de grèbes, une grande quantité de pigeons de mer, de marmettes, de goddes (pingouins ordinaires), et de macareux ou perroquets de mer. Ces derniers, sont en notre province particuliers au Labrador occidental, on ne les rencontre nulle part ailleurs. Ce macareux a un bec rouge, bleu et jaune, très comprimé, presque aussi haut que long, avec quatre côtes obliques se correspondant à la commissure; son plumage, noir autour de la gorge et sur le dos, est blanc en dessous et excessivement épais et fourni. Ses pieds sont rouges; sa longueur n'est que de quatorze pouces.

Il se rencontre encore beaucoup d'autres oiseaux, mais nous avons décrit ceux qui nous intéressent davantage, tant parce qu'ils sont en plus grande abondance dans les parages qui nous occupent, que parce qu'ils sont plus rares ailleurs. Mentionnons encore cependant, avant de terminer, cette liste, comme visiteurs nombreux et intéressants : les pluviers de différentes espèces, les corbijaux ou courlis, les alouettes et quelques membres de la famille des hérons. Enfin, les perdrix de savane et de bois francs qui couvent en grand nombre à l'intérieur. Pendant les hivers rigoureux, la perdrix blanche, scientifiquement appelée *logopède* des saules, émigre aussi au bord de la mer par milliers; et quand les hivers sont doux on n'en voit pas une seule.

CHAPITRE III

Poissons et pêche à la ligne.

“ La pêche à la ligne retrace à l'enfant, ses jeux ; à l'âge mûr, ses loisirs ; à la vieillesse, ses distractions ; au cœur sensible, le ruisseau voisin du toit paternel ; au voyageur, le repos occupé des peuplades dont il a envié la douce quiétude ; au philosophe, l'origine de l'art.”

En tête de la liste de tous les poissons, mentionnons le saumon, ce monarque de nos rivières. Il y a plusieurs sortes de saumon, mais celui qui nous intéresse est le saumon commun de l'Atlantique (*salmo salar*). “ Ce poisson, dit Lacédède, tient le milieu entre les poissons marins et ceux des rivières. S'il croît dans la mer, il croît dans l'eau douce ; si, pendant l'hiver, il se réfugie dans l'océan, il passe la belle saison dans les fleuves. Il en recherche les eaux les plus pures ; il ne supporte qu'avec peine ce qui peut en troubler la limpidité ; et c'est presque toujours dans ces eaux qui coulent dans un fond de gravier, que l'on rencontre les troupes les plus nombreuses des saumons les plus beaux. Dans les contrées tempérées, les saumons quittent la mer vers le commencement du printemps ; et, dans les régions moins éloignées du cercle polaire, ils entrent dans les fleuves lorsque les glaces commencent à fondre sur les côtes de l'océan. Ils partent avec le flux, surtout lorsque les flots de la mer sont poussés contre le courant des rivières par un vent assez fort, que l'on nomme, dans plusieurs pays, vent de saumon. Ils préfèrent se jeter dans celles qu'ils trouvent les plus débarrassées de glaçons, ou dans lesquelles ils sont entraînés par la marée la plus haute et la plus favorisée par le vent. Si les chaleurs de l'été deviennent trop fortes, ils se réfugient dans les endroits les plus profonds, où ils peuvent jouir, à une grande distance de la surface de la rivière, de la fraîcheur qu'ils recherchent ; et c'est par une suite de ce besoin de la fraîcheur qu'ils aiment des eaux douces dont les bords sont ombragés par les arbres touffus.”

Voici ce que Montpetit dit, sur le compte du *salmo salar*, dans *Les poissons d'eau douce du Canada*. “ Il fait ses amours

aux sources les plus vives de nos cours d'eau, il y naît, il y passe sa première enfance, mais il grandit, se développe et s'engraisse à la mer. Sa vie semble être celle d'un sybarite, partagée entre noces et festins, mais, hélas, tous ces plaisirs sont troublés par d'innombrables ennemis, grands et petits, qui le chassent de la mer, et à peine est-il arrivé dans les eaux douces qu'il y rencontre l'homme, armé de mille pièges, de mille engins savamment préparés pour sa ruine. Depuis l'Esquimau du Labrador jusqu'au gouverneur-général du Canada, tout le monde est armé contre lui, tout le monde le convoite, tout le monde veut goûter de la chair du roi des poissons d'eau douce."

La pêche du saumon, à la mouche, peut se vanter d'avoir des adeptes parmi la plus haute aristocratie de la noblesse et du monde financier. Il n'y a pas un duc, un marquis ou un comte, pas un milliardaire américain qui n'ait visité notre province sans goûter à ce sport, et on peut dire, s'il avait bon goût, sans en avoir retiré une suprême jouissance. De tous les genres de pêches, c'est sans contredit le plus émouvant et le plus captivant auquel l'homme puisse se livrer.

LA TRUITE (*Salmo fontinalis*)

"Heureux celui qui naît avec le goût de la pêche ! il a devant lui des jouissances douces, des plaisirs faciles, qui lui coûteront peu, lui profiteront souvent beaucoup, sans lui laisser ni remords, ni regrets. Pour peu qu'il soit observateur, il recueillera en s'amusant des leçons puisées aux sources morales de la Nature. Tout le temps de la pêche, l'esprit cherche, analyse, compare ou médite. Ce monde mystérieux des eaux, tantôt sombre et silencieux, profond et marmoréen, tantôt agité, murmurant et rugissant comme l'ouragan, comme le tonnerre, tantôt limpide et transparent comme le plus pur cristal, offre tour à tour à l'imagination et à l'œil des contrastes saisissants de poésie, des tableaux charmants, des paysages pittoresques. Si vous êtes deux ou trois amis à partager ces heures délicieuses d'étude, d'attention, de soins intéressés, vous n'avez qu'à vous laisser vivre pour être émiramment heureux.

"Chacune de vos captures, en agitant votre ligne, a communiqué à votre cœur un mouvement de joie : vous ferrez, et le coup tient ; dès lors, le monde entier, pour vous, est attaché au bout d'un fil. Est-ce une perche, un chevesne, une truite



LE LAC EDOUARD, sur la route du Chemin de fer Québec et Lac St-Jean

qui va là ? On l'ignore. Vos compagnons suivent avec intérêt les évolutions que le captif imprime à la ligne, les ronds, les barres, les zig-zags qu'elle trace à la surface. Vous tenez ferme, vous approchez votre proie du bout de votre canne à pêche, en supportant son poids par la résistance qu'elle offre ; la voici dans la couche éclairée de l'eau ; c'est une truite, et une truite de belle taille encore !

— “Attention !... Prends garde de la manquer !... disent les compagnons, avec un peu d'amertume jalouse dans l'avis ou l'encouragement. Car, il n'est pas de satisfaction moins partagée que celle d'un coup de ligne heureux, comme il n'est pas de condoléances moins sincères que celles que l'on donne et prodiguent à un coup manqué. La rivalité est un des attrait de la pêche à la ligne, et son principal stimulant : la taquinerie, la moquerie, la gouaillerie sont l'assaisonnement, le gros sel indispensable de ce plaisir pris en commun. Il n'y a que le pêcheur solitaire qui en connaisse la jouissance pure, exempte d'envie. Pour être moins éclatants, ces succès n'en sont pas moins méritoires.

“Après deux ou trois bonds, quelques écarts plusieurs plongeurs, la truite épuisée se rend : la voici près de l'embarcation. Vite l'épuisette ! un compagnon avance la pochette en mailles, assez gauchement et enfin, la truite roule pantelante au fond de l'embarcation. L'un d'eux la palpe, l'autre la mesure de l'œil, la compare avec une autre déjà prise, ou rappelle qu'il en a pris une plus grosse à tel ou tel endroit ; puis, le silence se rétablit jusqu'à la prochaine aubaine.”—Idem.

“La truite n'est pas seulement un poisson des plus agréables au goût, elle est encore un des plus beaux. Ses écailles brillent de l'éclat de l'argent et de l'or, un jaune doré mêlé de vert resplendit sur les côtés de la tête et du corps. Les pectorales sont d'un bleu mêlé de violet ; la nageoire adipeuse est couleur d'or avec une bordure brune ; l'anale variée de pourpre, d'or et de gris perle ; la dorsale parsemée de petites gouttes purpurines ; le dos relevé par des taches noires, et d'autres taches rouges entourées d'un bleu clair réfléchissant, sur les côtés de l'animal, les nuances vives et agréables des rubis et des saphyrs.” Telle est la belle description, que fait Lacépède, de la truite de ruisseau ; la truite de mer en est sœur et la légère différence physique, que l'on peut remarquer entre elles, est due à la différence

de leurs mœurs et de leurs habitudes. Ses habitudes sont celles du saumon, aussi ses formes ressemblent-elles aux siennes plus que les formes de la truite de ruisseau. Elle acquiert, grâce à son long séjour annuel en plein océan, une taille et une vigueur supérieures à celles de cette dernière : on en prend des individus de vingt à vingt-cinq livres, en théorie ; en pratique, une truite de mer de quinze livres se prend à de rares intervalles par les plus adroits et les plus chanceux. Les plus beaux spécimens de truites de ruisseau que nous avons vu prendre ne dépassaient pas huit livres.

LA MORUE

Pour passer du saumon et de la truite de mer à la morue il y a un grand pas à faire ; quelle différence en effet entre les formes élancées et élégantes de ceux-ci et l'apparence stupide et disgracieuse de la pauvre morue ! Malgré cela, la morue est probablement plus utile aux habitants de la côte, que ne le sont le saumon et la truite ; elle sert de nourriture à plus d'entre eux qui vivent des produits de sa pêche. Le nombre de morues qui se prend chaque année est phénoménal, et ce n'est pas exagérer que de dire que l'existence d'une bonne moitié des habitants du Labrador occidental dépend entièrement de sa pêche. Ces gens sont des pêcheurs de métier, et si la pêche est un agréable passe-temps pour l'amateur, Dieu sait si c'est un dur emploi pour celui qui en fait son gagne-pain.

Bien peu de personnes connaissent les nombreuses difficultés que nos pêcheurs du golfe Saint-Laurent ont à résoudre dans l'exercice de leur rude métier. Durant la pêche à la morue, un pêcheur actif ne peut compter que sur trois heures, quatre heures au plus de sommeil par jour, il travaille presque autant la nuit que le jour. Comme un pêcheur ne peut prendre de la morue sans boëtte nous commencerons par parler de celle-ci. La boëtte consiste en le petit poisson qui sert à appâter les hameçons et elle change suivant les saisons et les goûts de la morue. Au printemps, la morue suit les bancs massifs de caplans qui viennent déposer leurs œufs dans les anses sablonneuses, où elle fait des repas à distancer notablement Gargantua et son fils de pantagruélique mémoire. C'est alors le poisson qui convient pour appâter.

Au coucher du soleil, heure choisie par le caplan pour s'ap-

procher du rivage, les pêcheurs, dans des bateaux spéciaux et munis de longues seines, visitent les arsens habituellement fréquentées par ce petit poisson, et y jettent leurs seines. Ce qui pourrait nous sembler récréation d'ici, n'est pas toujours une partie de plaisir, surtout lorsque le vent a soufflé fort dans la journée et que la mer déferle en lames énormes sur le rivage. Le pauvre pêcheur est alors complètement inondé, et il lui faut, bon gré mal gré, rester dans cet état pendant de longues heures. Et cette eau du golfe qui est si froide ! Les eaux de nos plages balnéaires n'en donnent qu'une chaude idée.

Plus tard, quand le caplan ne donne plus, il faut trouver d'autres appâts et c'est le tour du lançon, joli petit poisson de quatre à six pouces de longueur, au corps fusiforme et très délicat, au ventre argenté, au dos couleur émeraude, et aux reflets chatoyants. La comédienné la plus chargée de soie et de bijoux, même en les supposant vrais, sous les feux électriques de la rampe ne produira jamais chatoisement aussi éblouissant qu'une seine remplie de lançons, tirée sur le sable aux derniers rayons du soleil.

Le lançon est la boëte qui dure le plus longtemps, mais enfin la morue s'en lasse aussi, et il faut recourir à d'autres moyens ! Vers les premiers jours de septembre, les pêcheurs commencent à prendre des morues ayant déjeuné ou diné d'un ou plusieurs *squides* (l'encornet), et l'on dit alors, que le *squide* commence à atterrir. Ce *squide* est bien le plus vilain poisson que l'on puisse imaginer. S'il eût été connu au moyen âge, il est certain qu'on l'aurait choisi pour matérialiser l'idée du diable plutôt que la candide chauve-souris. C'est une pieuvre en miniature, et à ses nombreux défauts, il joint ceux de marcher en reculant et de lancer en sortant de l'eau un jet de liquide noirâtre qui corrode la peau comme l'acide nitrique. Cet appât se pêche durant la soirée, avec un hameçon aussi excentrique que l'animal lui-même : un petit fuseau en plomb, muni de grappes à son extrémité inférieure. Souvent, à onze heures du soir, les pêcheurs sont encore dans leurs bateaux, au large, occupés à *d'giguer* (c'est l'expression consacrée) le *squide*, qui ne se soucie pas toujours de donner sur le plomb engriffé.

Enfin la boëte destinée à la pêche du lendemain, a élu domicile dans un panier *ad hoc* et le pêcheur se hâte vers une couche bien gagnée dont il ne jouira pas longtemps, car, à une heure

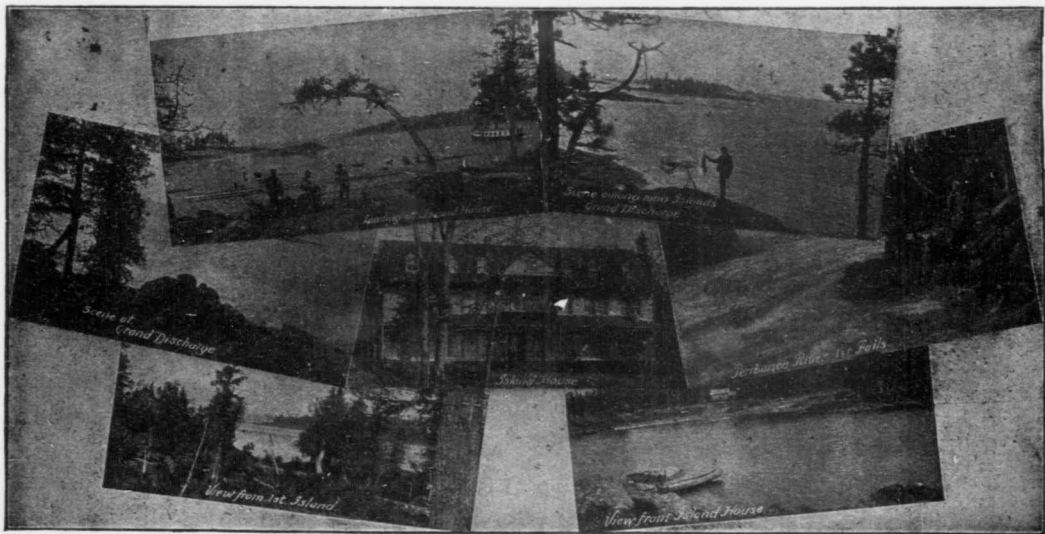
du matin, le jour suivant, il lui faudra prendre sa barge et gagner les fonds de la pêche qui sont souvent à neuf, dix et même quinze milles de son port d'attache. Sa pitance pour la journée consiste en un petit baril d'eau douce, une poignée de thé noir qu'il fera aussi fort que possible, afin de se tenir éveillé, un morceau de pain et de beurre, ou de saindoux, ou suivant la quantité des provisions à la maison, et, Balthasar d'un nouveau genre, il devra se contenter de ce menu peu attirant. Mais enfin, nous dira-t-on, rendu là, il jouira des émotions de la pêche. Oui, mais vous allez voir comment.

Ancré sur des fonds de dix à quarante brasses, par une mer souvent démontée, il lui faudra, toute la journée, tâter ces fonds avec deux lignes, une de chaque côté de la barge, muni d'un plomb de deux à quatre livres à leur extrémité. Toute la journée, il lui faudra agiter ses lignes et si une morue, et quelques-fois deux morues (il y a toujours deux hameçons à chaque ligne) donnent, se hâter de les amener au logis, c'est-à-dire au fond de la barge. Voilà une opération qui, à la longue, devient plus que fastidieuse.

Sous l'action corrosive de l'eau de mer et par le frottement de la ligne, la peau des doigts se gerce, les écorchures se forment et les mains deviennent dans un état affreux sans aucun espoir de guérison, durant tout le temps de la pêche. Les muscles des bras se fatiguent et notre homme est tout courbaturé à la fin de sa journée. Alors, il lui faut souvent, à titre de délassement, surtout lorsque le vent fait défaut, s'armer d'une longue rame et ramer pendant des heures pour atteindre son point de départ. Si le vent est contraire et trop fort, ou encore si la lame déferle avec trop de violence à l'ouverture du havre, il lui faudra, à l'entrée de la nuit, relâcher à des milles de distance, afin d'atteindre un port d'accès plus facile.

Mais supposons que les choses vont bien et laissons-le gagner son port d'attache. Sa besogne est-elle finie ? Oh, non ! Il lui faudra alors débarquer sa morue sur le rivage, la piquer (ouvrir le ventre), la décoller (lui enlever la tête), la trancher (enlever la grosse arête), et puis la saler. Et ensuite, il recommence à faire tourner cette roue dont nous venons de décrire un des tours.

Encore si ce dur travail n'avait pas ses aléas ; si la pêche était toujours bonne et les expéditions toujours fructueuses, le



VUE DE PLACES DE PÊCHE SUR LA ROUTE DU CHEMIN DE FER DE QUÉBEC ET LAC ST-JEAN

pêcheur ne se plaindrait pas, et une aisance relative règnerait dans sa famille. Un des principaux, que nous tenons à signaler, c'est la présence du requin de fond dans les eaux du golfe Saint-Laurent. Ce poisson, le *Ground Shark* des Anglais, est un animal de grande dimension, atteignant quelquefois jusqu'à quarante pieds de longueur. Il n'a pas la vivacité et la voracité de ses congénères des mers tropicales, mais c'est encore un compagnon qu'il ne fait pas bon de rencontrer dans son élément. Il se nourrit de tous les détritiques qui se décomposent au fond de la mer; mais cela n'empêche pas que, lorsque l'occasion s'en présente, il ne donne un coup de dents sur une proie fraîche et ne happe en passant l'appât destiné à la morue. Alors, figurez-vous l'embarras du pauvre pêcheur attelé à un requin de plusieurs centaines de livres, au lieu d'avoir à lutter avec une simple morue. Ce n'est pas que ce requin soit bien turbulent, il est même d'une lâcheté phénoménale. Il garde, après avoir été piqué par l'hameçon, l'immobilité d'un morceau de bois, mais conserve un certain mouvement giratoire de gauche à droite sur lui-même qu'il effectue avec la régularité et la constance d'une horloge bien montée. Sa vitalité est étonnante. Des pêcheurs aux loups-marins nous assurent que ces requins, pris avec une gaffe, montés sur la glace et ouverts de haut en bas pour en extraire le foie, vivent encore des journées entières, et même qu'ainsi attifés, remis à l'eau, ils reviennent happer les morceaux de loup-marin qu'on veut bien leur donner.

Chaque fois qu'un requin mord ainsi à une ligne à morue, c'est une ligne perdue pour le pêcheur, et malheureusement cela arrive très souvent.

M. A.-H. Simard, magistrat de district, a, paraît-il, obtenu du gouvernement fédéral un droit exclusif de pêche aux requins de fond, sur la Côte Nord, avec une prime de cinquante cents pour chaque pièce capturée, et cela pour une période de neuf années, pendant laquelle il se propose de tous les détruire ! Nous lui souhaitons bonne chance et succès !

La pêche à la morue peut cependant constituer, pour celui qui ne l'a jamais essayée, un passe-temps très agréable, pendant quelques jours. Ce n'est pas un *game fish* et d'ailleurs comment ce pauvre poisson pourrait-il être *game*, quand on le prend au moyen de lignes et d'hameçons aussi forts. Mais pour quelqu'un qui n'y est pas habitué, le fait de prendre tant de si gros

poissons est assez excitant. Et si, par un heureux hasard, il accroche un gros flétan de cent à cent-cinquante livres ou plus, ce qui n'est pas chose extrêmement rare en pêchant la morue, il aura certainement assez d'excitation pour se satisfaire, même s'il est des plus difficiles.

Un poisson de ce poids, quoique pris avec une grosse ligne à morue, doit être noyé comme un saumon pris à la mouche, et ce n'est souvent qu'après un travail d'une heure ou plus qu'on parvient, avec beaucoup d'adresse à le sauver sans encombre. Bien souvent aussi le sportsman inexpérimenté ou trop confiant dans la force et la grosseur de sa ligne, perdra, avant la fin de la lutte, poisson et grément de pêche.

Nous ne pouvons terminer ce chapitre sans dire un mot des cétacés que l'on rencontre dans le golfe. Leur capture n'est, à proprement parler, ni de la pêche, ni de la chasse, mais plutôt un mélange des deux : une espèce de chasse au poisson. Le cétacé ne diffère, en effet, du poisson véritable qu'en ce qu'il est obligé de venir respirer à la surface de l'eau. Nous avons quatre espèces de cétacés dans le Saint-Laurent : la baleine, le gibbar, le marsouin et la poursille.

La baleine véritable est passablement nombreuse, surtout entre les Kawi et les Sept-Iles, au milieu de l'été, mais aucuns de nos labradoriens n'osent s'y attaquer, n'ayant pas les gréments nécessaires pour une pareille chasse. Seuls, les gens de Terre-Neuve viennent en petits steamers, bâtis expressément dans ce but, les poursuivre jusque dans nos eaux.

Quant au gibbar, qui lui aussi appartient au genre baleine, quoiqu'il soit beaucoup plus petit que la baleine franche, il est très abondant tout le long de la côte. Sa vigueur est telle et les profits qu'on en retire comparativement si minimes, que les chasseurs ne trouvent pas profitable d'entreprendre sa capture. Les seuls qui aient été capturés à notre connaissance l'ont été par des gens de Tadoussac qui se sont bien promis, après avoir tenté l'expérience, de ne plus se hasarder à entreprendre une pareille capture avec les moyens insuffisants dont ils disposent. Ce cétacé est d'un brun tirant sur le verdâtre comme les baleines, et sa longueur est de vingt-cinq à trente pieds. Son effronterie et son sans-gêne sont vraiment extraordinaires. Il s'aventure tout près du rivage, et, ni les canots, ni même les vaisseaux côtiers ne paraissent lui faire peur. Quand

bon lui semble, il vient respirer à la surface, à quelques verges des embarcations. Ce serait alors facile de le tuer à la carabine, mais sans aucun profit, car si on ne le fait mourir sur le coup, il se sauve sans qu'on ne parvienne à le capturer, et si on le tue roide, il cale en moins de dix secondes. Au temps où les gibbards s'accouplent, ils se livrent à des exercices des plus fantastiques pour des animaux de cette grosseur. On les voit par bandes, les uns après les autres, sautant hors de l'eau comme des saumons. C'est alors un spectacle très intéressant que de voir ces immenses corps surgir subitement à la surface, s'élever en l'air à une hauteur de plusieurs pieds et retomber en projetant l'eau à une distance extraordinaire.

Nous n'avons pas de véritables marsouins dans le Saint-Laurent ; le cétacé que tout Canadien-français est accoutumé à qualifier de ce nom n'est autre chose qu'une baleine : le plus petit représentant de l'espèce. Le marsouin véritable ne fréquente pas nos eaux canadiennes ; il n'a que cinq ou six pieds de long, tandis que l'animal nommé ainsi par nous atteint souvent une longueur de vingt pieds ; de plus, il est d'un beau blanc de neige au lieu d'être brun. Pour ne pas déroger à une coutume si répandue parmi nous, nous n'en continuerons pas moins à l'appeler marsouin tout comme si c'était son nom véritable.

Il y a bien peu de chasseurs au marsouin, sans doute à cause de toute la persévérance et l'adresse requises pour cette chasse, et l'incertitude du succès. C'est à Tadoussac qu'ils se recrutent en grande partie ; il y a là la famille des Boulianne, dont les nombreux membres sont renommés par leur habileté et leur hardiesse à cette chasse, mais aussi trois des leurs ont été victimes de leur ambitieuse témérité. Voici comment se tuent les marsouins. D'abord, les chasseurs se rendent en yacht, à quelque endroit fréquenté de préférence par ces animaux, puis ils croisent jusqu'à ce qu'ils en voient apparaître un banc, alors deux d'entre eux laissent le yacht en cahot, et se faufilent à travers les marsouins. Les fonds de leurs canots sont blancs, de sorte que les marsouins excités comme ils le sont pendant la saison de leur accouplement (c'est toujours cette saison que l'on choisit pour faire la chasse), s'imaginent à prime abord avoir affaire à l'un des leurs et approchent de très près ; alors, l'homme d'avant, aussitôt que l'un d'eux émerge pour respirer, lui lance un harpon dans le dos. Ce harpon a un manche en

fer long de sept pieds et pèse une vingtaine de livres, son poids et la force avec laquelle il est lancé le font pénétrer très avant dans la chair de l'animal. Aussitôt harponné, le marsouin fait un bond prodigieux et fuit à toute vitesse. Les chasseurs alors jettent à l'eau la bouée en bois à laquelle est attachée une longue amarre de cinquante brasses tenant au harpon. L'amarre se déroule immédiatement et la bouée reste à la surface. Le marsouin après le premier élan modère un peu l'allure de sa fuite et les gens du canot en profitent pour reprendre la bouée; dès qu'ils l'ont à bord, ils commencent à *enligner* leur proie, c'est-à-dire à s'en approcher petit à petit en tirant sur l'amarre. C'est à ce moment qu'ils doivent faire appel à toute leur prudence et à toute leur habileté pour que le canot ne chavire pas, car le marsouin le remorque à une allure endiablée. La marche d'une barge est alors si rapide, que l'eau se lève de chaque côté à six pouces au dessus du carreau, sans cependant qu'il s'en répande à l'intérieur. L'homme de derrière gouverne pendant que celui de devant *enligne* et aussitôt qu'ils ont réussi à approcher le marsouin à quelques verges, celui-ci attache l'amarre à la pince du canot et épaule son fusil pour tirer au moment où le pauvre cétacé reviendra prendre haleine à la surface. Ordinairement, le premier coup ne suffit pas pour tuer l'animal, et c'est alors que le chasseur doit être vif pour filer aussitôt de la ligne, car le marsouin se sentant atteint, reprend de plus belle sa course furibonde. Ce n'est souvent qu'au quatrième ou cinquième coup que l'on réussit à achever l'animal; aussitôt, les deux chasseurs du canot font signe à celui qui est resté à croiser aux environs avec le yacht, de s'approcher et il vient les prendre. Le marsouin est toué au havre le plus proche; et là dégraissé; on sale la graisse et la peau et on les met à fond de cale où elles restent jusqu'à la fin de la semaine quand les chasseurs ramènent leur yacht à son port d'attache.

La saison de chasse dure ordinairement des premiers jours de juin aux premiers jours de juillet. Le nombre des marsouins tués varie avec les années, mais n'est jamais très considérable pour chaque chasseur; la meilleure prise qui se soit encore faite en une saison, à notre connaissance, est de soixante pièces, c'est le record établi par Gabriel Boulianne, en l'été de 1900. Il y a une dizaine d'années plusieurs chasseurs chassaient le mar-

souin du haut de leur yacht ; ils se servaient pour cela de marsouins empaillés qu'ils traînaient à l'arrière pour attirer ceux qu'ils rencontraient. Cette chasse était beaucoup moins dangereuse et beaucoup plus facile, mais, avec le temps, les marsouins sont venus à se raffiner et maintenant on a dû abandonner cette méthode.

La poursille ; elle se tue au fusil avec des demi-postes, lorsqu'elle dort à la surface de l'eau, ce qui lui arrive souvent quand brille un chaud soleil d'été. On peut aussi la tuer au moment où elle émerge pour respirer, mais elle exécute cette besogne si vite qu'il est alors très difficile de l'atteindre.



**Prix de \$2.50 à \$3.50
par jour**

**HOTEL CLARENDON
QUEBEC**



CHAPITRE I V

De la Malbaie à l'anse Sainte-Catherine et le Saguenay.

En quittant la pointe est de la Malbaie, le yacht qui longe la côte, suit d'abord, pour à peu près cinq milles, un rivage uniforme, où, à moins de trois arpents de la grève de sable, se trouve une profondeur d'eau de quinze à vingt brasses et plus, tout le long; il passe ainsi le gros Cap-à-l'Aigle, puis, déviant sa course vers le nord, il arrive au Port-au-Saumon. Ce petit havre est encavé entre deux hautes montagnes et forme une écharcure d'un demi-mille de profondeur sur une largeur de pas beaucoup plus de cent verges. Au fond un petit ruisseau vient se jeter en cascades et l'eau de son chenal, à marée basse, est la seule qui reste dans cette baie. Une fois entré, un petit vaisseau peut y endurer n'importe quelle tempête, mais il ne peut y parvenir qu'à marée toute haute et il lui est impossible d'attendre en dehors, car il n'y a aucun abri, et une profondeur de vingt-quatre brasses, à quelques encablures de roches qui en barrent l'entrée.

Deux milles plus bas, se trouve la Pointe-de-Roches, où, depuis quelques années, le gouvernement a fait bâtir un phare à lumière tournante, d'où, en temps de brume on fait crier une sirène à chaque demi-minute. De là, la rive continue unie et escarpée jusqu'au Port-au-Persil : une insignifiante petite baie, au fond de laquelle est blotti un pauvre hameau. L'eau s'en retire complètement au baissant, mais des vaisseaux de très léger tonnage peuvent s'y réfugier à haute mer. Après Port-au-Persil, vient Saint-Siméon : un pauvre village bâti à l'embouchure de la rivière Noire. Le gouvernement y a construit une cage et un embryon de quai qui sert d'abri à plusieurs yachts et goëlettes, appartenant aux gens de l'endroit. Le site est infâme comme havre; la rivière est rapide, et il est impossible de la naviguer en canot. A trois ou quatre heures de marche du village, en suivant un sentier à travers le bois, on parvient au lac Noir où la petite truite est assez abondante quand les gens des environs ne l'ont pas trop seiné au printemps. Somme toute, Saint-Siméon de la rivière Noire est



LE PETIT SAGUENAY

une place de bien peu d'attrait; quiconque peut s'exempter d'y aller devra le faire.

Un mille plus bas commence une série de légères dépressions de la côte, que l'on nomme respectivement : Anse-aux-Mangelard, Port-aux-Quilles, Anse-à-Beaudin, puis vient la pointe la plus avancée entre la Malbaie et le Saguenay : le Cap-aux-Chiens. Là, en particulier, et à plusieurs autres endroits de cette rive abrupte, les plus gros navires pourraient, sans aucun danger de s'échouer, venir accoster les crans. Les montagnes qui forment la rive ont leur base dans l'eau, et elles sont coupées tellement à pic, que si une roche se détache de leur flanc méridional elle va, sans arrêter, s'ensevelir dans l'eau à une profondeur d'une vingtaine de brasses.

Après le Cap-aux-Chiens se rencontre bientôt la première place d'intérêt, depuis la Malbaie; c'est la Baie-des-Rochers. A quoi est due cette immense découpure dans un rivage partout ailleurs si uni et si abrupte? Nous serions bien en peine de l'expliquer. Mais le fait est qu'ici, entre des montagnes dont la hauteur varie de huit cents à mille pieds, est encaissée une baie d'un mille et demi de profondeur sur un mille de largeur. Du côté ouest s'avance une longue et fine pointe de sable; en plein milieu, une batture de roches ferme un peu l'entrée de la baie. Il reste quelques pouces d'eau dans ce havre lors de la plus basse marée, mais ce n'est qu'à mer haute qu'un petit vaisseau peut en tenter l'entrée, car d'immenses roches sont parsemées sur toute la grandeur du havre, et le courant, qui y est très fort soit au montant, soit au baissant, peut défoncer une embarcation sur ces roches en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Au milieu de la baie, il y a une île haute et boisée, le chenal principal est à l'est de cette île. Une fois parvenu au fond, la vue du fleuve nous est entièrement cachée et il y aurait lieu de se croire dans un véritable lac. L'automne, quand le vent soulève la mer au dehors, cette baie s'emplit de canards de toutes espèces. Au printemps, les moyacs y viennent en grand nombre se chauffer sur la longue pointe de sable du côté ouest, et les becs-scies voltigent sans cesse au-dessus de la batture de roches à l'entrée. Pendant les mois de juin et de juillet, les loups-marins se servent souvent des *cayes* parsemées ci et là pour y faire leur somme quotidien au soleil.

Pour ce qui regarde la pêche, l'endroit est peut-être encore plus propice. En arrière de l'île, se jette une jolie rivière qui est malheureusement trop pêchée et trop peu profonde pour être bien poissonneuse. Le long de la rivière, entre deux montagnes bien boisées, passe un chemin qui conduit aux treize habitations qui constituent le village de la Baie-des-Rochers, situé à deux milles à l'intérieur, près de l'intersection de cette route avec le chemin du roi. Là, l'amateur de pêche peut obtenir des guides pour le conduire à un des nombreux lacs des alentours, et il n'a que l'embarras du choix. Plus d'une demi-douzaine de lacs, tous très poissonneux, sont là à sa disposition. Au nord, se trouvent le grand lac de la Baie-des-Rochers et les lacs Port-aux-Quilles, du Cap et aux Canards; à l'ouest, les lacs Ennis, Savard et Dufour; à l'est, ceux du Portage, de la Grosse-Truite et plusieurs autres. Les lacs du Portage et Ennis et quelques autres de moindre importance, sont sur les bords mêmes du chemin du roi, et on peut, par conséquent, s'y rendre en voiture avec bagages et canots; la truite y est petite mais très nombreuse. Tous ces lacs sont d'ailleurs d'un accès facile et la pêche à la truite y est excellente. Ce sont de belles places pour camper, et les points de vue les plus pittoresques abondent. Parfois, on aura aussi la chance d'assister au bain matinal de quelques caribous, d'entendre le battement de la perdrix ou le hululement de la chouette, avantage qu'il est laissé à chacun d'apprécier à sa manière.

A deux milles de cette magnifique baie, on découvre encore une autre découpure de la côte située juste au commencement du haut fond de sable qui forme la Batture-aux-Alouettes. C'est une anse appelée Echafaud-aux-Basques, en souvenir probablement de quelques faits mémorables des premiers temps de la colonie, échappés à notre histoire. L'anse, elle-même, est assez jolie, mais son fond parsemé de roches qui assèchent à chaque marée, en font un havre peu désirable pour les vaisseaux. Deux petits ruisseaux y déchargent les eaux d'un lac situé à moins d'un quart de mille du rivage.

De là au Saguenay, il n'y a plus que la Pointe-au-Bouleau et l'anse Sainte-Catherine, et ils n'offrent aucun attrait spécial pour le sportsman. Nous sauterons donc tout de suite à Chicoutimi pour redescendre le Saguenay, en examinant en chemin

tous les différents points d'intérêt. D'abord, de Chicoutimi même, il y a de magnifiques excursions à faire : entre autres, au lac Kénogami, qui a un mille de large sur plus de vingt milles de longueur ; puis, au lac aux Brochets, de l'autre côté du Saguenay. En quittant Chicoutimi pour descendre, la première place à remarquer est la baie de la rivière aux Outardes, sur la rive gauche. Puis, toujours en descendant, sur la rive droite, l'immense baie des Ha ! Ha ! au fond de laquelle est bâti Saint-Alphonse. La rivière à Mars y a son embouchure ; elle est à bon droit renommée pour sa pêche au saumon. Le droit d'y faire la pêche a été exclusivement concédé à messieurs Price, par le gouvernement. La pêche à la truite de mer est très bonne tout le tour de la baie, comme d'ailleurs presque partout le long des rives du Saguenay. A partir de la baie des Ha ! Ha ! il n'y a plus de battures de chaque côté et les hauts rochers qui bordent le Saguenay viennent se jeter perpendiculairement dans les eaux noires et profondes de ce fleuve ; c'est là le cachet caractéristique qui le distingue de toute autre rivière de notre pays et probablement du monde entier. Nous ne croyons pas, en effet, qu'il existe ailleurs fleuve ou rivière aux rives aussi uniformément hautes et aux eaux aussi prodigieusement profondes ; leur profondeur moyenne dépasse cent brasses.

Plusieurs personnes et, entre autres, notre géologue bien connu, M. Dumais, soutiennent que le Saguenay s'est formé lors d'un immense cataclysme qui a bouleversé toute cette partie du pays. Après avoir lu toutes les raisons données au soutien de leur thèse, pour quiconque a bien examiné cette étrange rivière de son embouchure à sa source, cette explication est certainement d'accord avec l'apparence des lieux. Une conformité aussi étrange ne doit pas être le résultat d'un travail lent et régulier, mais plutôt d'un choc soudain qui a fendu la croûte terrestre en cet endroit, et y a ouvert un abîme où se sont précipitées les eaux de quelque immense lac qui formait une véritable mer intérieure dans la dépression du sol au fond de laquelle se trouve aujourd'hui le lac Saint-Jean.

En laissant la baie des Ha ! Ha ! on rencontre d'abord du côté opposé une suite de petites anses avec chacune leur rivière ; ce sont : l'anse de Sable, où, à moins d'un quart de mille à l'intérieur, il y a un joli petit lac, puis les anses à Xavier, à Théophile et une couple d'autres de moindres dimensions. Toutes

sont de très bonnes places pour la pêche à la truite de mer. La saison pour cette pêche, dans tout le Saguenay, commence avec le mois de juin et finit au milieu d'août, mais, vers la fin de cette époque, c'est surtout dans les tributaires que se font les belles prises, vu qu'à ce temps la truite s'y rend pour frayer.

Une fois passé ces anses, il y a six à sept milles sans places spécialement attrayantes ; mais, après avoir longé le Tableau, immense pan de roc vif absolument perpendiculaire et uni comme une ardoise, on arrive à la plus belle partie de tout notre fleuve du nord : c'est la baie de l'Éternité. A gauche de l'entrée s'élève le mont Trinité aux trois sommets et, à droite, le mont Éternité, le pic le plus haut des rives saguenayennes, qui mesure dix-huit cents pieds au-dessus du niveau de la basse mer. Cette baie qui a de plus d'un mille de profondeur sur un mille de largeur ; au fond, se jette la rivière Éternité. A l'entrée de cette rivière, n'importe quel vaisseau peut mouiller en parfaite sécurité ; on n'y voit pas le cours du fleuve, et l'on se croirait à l'extrémité d'un lac tout entouré de hautes montagnes. Le long du cours de cette rivière, de même qu'à son embouchure, il y a un peu de pêche au saumon et à la truite ; à un mille au sud de la baie, il y a un lac très profond et rempli de truites. Pour quelqu'un qui ne connaît pas le seul chemin qui est magnifique conduit à ce lac, c'est-à-dire celui tracé par les caribous, l'accès en est à peu près impossible, entouré comme il l'est de montagnes escarpées, recouvertes d'arbres rabougris et enchevêtrés. Le meilleur marcheur ou grimpeur qui osera entreprendre de l'atteindre en droite ligne, à partir de la baie, court grande chance d'y laisser sa renommée en même temps que la partie la plus indispensable de son habillement. La baie Éternité est un endroit de prédilection des caribous, et il se passe bien peu de matins sans que quelques-uns d'entre eux ne viennent à l'aurore y prendre leur bain à l'eau salée ; la grève est toute marquée de leurs pistes et souvent les hauts caps d'alentour répercutent le son de leur voix. Les perdrix couvent en grand nombre dans la vallée, au fond de la baie et les lièvres y tracent d'innombrables chemins.

L'écho y est surprenant et, par un temps calme et bas, le bruit d'un coup de fusil se répercute de cap en cap pendant plus d'une minute, on peut souvent compter une dizaine de répercussions parfaitement distinctes. A toute personne amante de

la nature sauvage et grandiose, nous ne voyons rien de mieux à recommander qu'un voyage à la baie Eternité. L'amateur du kodak pourra aussi y prendre des vues qui égaleront, pour le moins les plus belles photographies des fiords de Norvège.

A six milles en bas de l'Eternité, et à vingt-quatre milles de l'embouchure du Saguenay, sur la rive sud-ouest, se trouve l'anse Saint-Jean, où est bâti un petit village, à l'entrée de la rivière du même nom. C'est un havre sûr, tant pour les yachts que pour les navires de gros tonnage.

Quelques milles plus bas, il y a le petit Saguenay, renommé pour sa pêche au saumon, puis, un peu plus loin, sur la rive nord-est, l'île Saint-Barthélemi, avec son bon mouillage et ses pointes pour la pêche à la truite de mer; en revenant vers l'autre rive, on atteint bientôt l'île Saint-Louis, dont les contours sont très fréquentés par le même poisson. De l'autre côté, à deux milles de distance, s'ouvre une belle baie où se jette le plus grand tributaire du Saguenay: la rivière Sainte-Marguerite, qui jouit depuis si longtemps déjà d'une grande réputation pour l'abondance et la grosseur de son saumon. Elle se divise, à peu de distance de son embouchure, en deux branches, l'une courant au nord-ouest et l'autre au sud-est. Le saumon monte dans les deux branches sur un parcours de plus de soixante milles. Il s'y est déjà pris des pièces de trente-cinq livres.

On lit dans un rapport adressé au gouvernement fédéral, que les pêcheurs à la ligne et les gardiens de cette rivière ont vu et compté plus de cent saumons en traversant un seul étang. M. l'arpenteur G. Gagnon, après y avoir fait une exploration, écrit, de son côté, qu'outre le saumon et la truite, la rivière Sainte-Marguerite fournit en abondance le touladi, le brochet, l'alose, le poisson blanc et la carpe. Cette rivière a été affermée pendant de longues années par M. Russell, l'ancien propriétaire de l'hôtel Saint-Louis, de Québec.

A dix milles et demi de Tadoussac, sur la rive sud-ouest, se jette la petite rivière Saint-Etienne. A son embouchure, au fond d'une baie profonde, s'élevait le moulin de messieurs Price, avec tout un village qui l'entourait. En 1897, le feu ravagea cet établissement et, depuis, la chapelle et les trois maisons les plus éloignées du centre sont, avec les restes d'un vieux quai, les seuls vestiges de ce qui fut autrefois un petit

village florissant. La pêche à la truite est excellente tout le tour de la baie, et c'est probablement ici que sont piquées les plus grosses pièces qui se prennent dans tout le Saguenay.

De Saint-Etienne à Tadoussac, il ne reste qu'à mentionner l'anse des Petites-Iles, où il y a encore un bon mouillage; c'est une des meilleures places pour la truite, mais elle n'y est pas aussi grosse qu'à Saint-Etienne.

Le dernier havre est l'anse à la Barque, un mille et demi en haut de Tadoussac. A presque toutes les pointes, depuis les Petites-Iles, la truite saute à la mouche, et même à la pointe de l'Islet entre Tadoussac et l'Anse-à-l'eau, on en prend parfois de très grosses.



CHAPITRE V

De Tadoussac (Lat. N. 48°, 5', 38". Long. 0.69°, 42', 35") à
Bersimis.

Le seul nom de Tadoussac nous rappelle les premiers temps de l'histoire de notre pays. Les aventureux pêcheurs bretons, basques et normands sont supposés avoir fréquenté Tadoussac longtemps avant l'époque de Jacques Cartier. Pendant de longues années Tadoussac, Stadacona, Trois-Rivières et Hochelaga furent les grands comptoirs du commerce de fourrures de toute la colonie. Stadacona, Trois-Rivières et Hochelaga ont progressé et sont devenus des villes riches, florissantes et peuplées, tandis que Tadoussac, plus fréquenté qu'elles alors, est demeuré stationnaire; ce n'est encore, à l'époque actuelle, en hiver, qu'un misérable hameau de cinq cents âmes.

Quand le brave capitaine de Saint-Malo y atterrit, Tadoussac était le lieu de réunion, la place de marché à fourrures de toutes les tribus du nord et de l'est. Là se rencontraient les Nipissings et Témiscamingue, les Têtes-de-Boule et les Poissons-Blancs avec les Mic-Macs, les Abénaquis, les Hurons, les Etchemins, et les Montagnais : là, ces sauvages firent leurs premiers échanges de fourrures pour des produits européens.

Tadoussac fut toujours, depuis lors, un des postes principaux de la traite à la pelleterie, et ce n'est que tout à fait récemment qu'il a cessé d'être un des postes d'opérations de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Tel ce poste était il y a deux cents ans, et tel il est resté jusqu'au jour, peu éloigné encore, où la colonisation parvint à se frayer un passage jusqu'à la région du Saguenay. En 1828, il n'y avait, lors de l'exploration officielle, qu'une chapelle, la maison du commis de la Compagnie de la Baie d'Hudson, une boutique de forgeron, deux magasins et six cabanes. Ce n'est que depuis une vingtaine d'années que Tadoussac a fait un peu de progrès. Maintenant, à part les cinq cents familles résidentes, il y a à Tadoussac, l'été, une population flottante de gens qui se mettent au service des étrangers, les conduisent à la pêche et à la chasse, et vivent de mille petits expédients pendant deux mois. Il y a deux magnifiques yachts



HOTEL TADOUSSAC A TADOUSSAC

à voiles, appartenant à des navigateurs de l'endroit, qui font, pendant l'été, la profession de conduire les étrangers en excursion : ce sont MM. Benny Caron et Johnny Hovington. Une fois la saison de chasse aux marsouins finie, quelques chasseurs, entre autres Donat Therrien, font une toilette complète à leurs yachts et les transforment en vaisseaux de promenade pour les visiteurs et surtout les hôtes de l'élégant hôtel de la Compagnie Richelieu et Ontario.

Malgré la population fashionable qui envahit le modeste village, pendant la belle saison, l'endroit n'en garde pas moins un cachet absolument sauvage. Son nom, lui-même, qu'il a conservé jusqu'à ce jour, vient de langue montagnaise et signifie *mamelons*; il doit ce nom à la forme des hauts caps qui l'entourent.

À l'embouchure du Saguenay, les courants sont très forts, et les raz de marée qu'ils occasionnent sont dangereux pour les petites embarcations qui s'y hasardent quand il souffle plus qu'une moyenne brise. En temps de gros vents, une mer creuse et mauvaise s'y forme, qui peut mettre en danger même les navires d'assez fort tonnage.

La baie elle-même, profonde et d'une forme ovale, bornée d'un côté par la pointe de l'Islet et, de l'autre, par la pointe Rouge, offre un bon abri en tout temps; mais le vent nord-ouest y souffle souvent en rafales d'une violence inouïe, et quoiqu'il n'y ait pas la moindre mer, il faut, tout de même, que les navigateurs fassent attention à ce que leurs ancres soient bien enrayées s'ils ne veulent pas que leurs vaisseaux partent à la dérive. Le bateau de la Compagnie Richelieu et Ontario arrête à Tadoussac, à chacun de ses voyages; le quai est situé un peu en haut du village, à l'anse à l'Eau. Tout près de là, il y a l'établissement de pisciculture du gouvernement, qui mérite à coup sûr une longue visite; plus d'un million de saumons y prennent naissance, chaque année, et sont distribués dans nos principaux lacs et rivières.

L'entrée du Saguenay est bordée, de chaque côté, par deux immenses battures s'avancant à plusieurs milles dans le Saint-Laurent : à l'ouest, la batture aux Alouettes (appelé aussi grand Banc), et à l'est, la batture aux Vaches. Il y a une bouée au bout de chacune d'elles et, de plus, un phare sur une des pointes de la batture aux Alouettes, nommé l'Islet-aux-Morts.

En travers de l'entrée, il y a encore un autre banc de sable, mais l'eau au-dessus est assez profonde pour qu'il ne soit dangereux que pour les navires de très forts tonnages; les yachts peuvent passer par dessus, en tout temps. Entre ces deux battures, le courant atteint une vitesse de six nœuds et demi à sept nœuds à l'heure, pendant les grandes mers.

La chasse aux mauves, dans les grands courants de l'embouchure du Saguenay, où, à certaines époques, elles se rencontrent en nombre si considérable, comme nous l'avons déjà dit, est très attrayante. Voici comment elle se fait : Vous vous rendez à deux en canot, à la fin du baissant, rencontrer le raz de marée, formé par le commencement du montant vers la bouée rouge, au large de la batture aux Vaches et, pendant que vous chassez, ce courant vous ramène, en une couple d'heures, dans la baie de Tadoussac. Aussitôt que vous apercevez une volée de mauves, vous les approchez aussi près que possible, et, lorsqu'elles se lèvent, vous les appelez en imitant leur cri et en agitant au-dessus de votre tête un mouchoir ou quelque chose de blanc. Aussitôt, vous les voyez revenir vers vous et tourner au-dessus du canot; si vous ne tirez pas tout de suite ou si vous manquez votre premier coup, elles se sauvent immédiatement, mais si vous en abattez une, toutes les autres continuent à voltiger, en criant autour de la morte et vous avez encore d'autres chances de faire feu; le jeu se continue ainsi jusqu'à ce que vous manquiez un coup alors toute la bande se sauve. Vous vous dites peut-être : ce n'est pas un sport de grand mérite, ni bien difficile, si le gibier est là, voltigeant au-dessus de votre tête, et que vous n'avez qu'à tirer dessus. Nous vous ferons remarquer que le gibier ne reste à portée qu'en autant que vous êtes très vif à faire feu, que vous ne manquiez pas un seul coup; à la première maladresse, ou à la première lenteur de votre part, il s'enfuit; or, assis dans un petit canot, plus ou moins roulant, et que le courant et les vagues secouent et retournent en tous sens, il est très difficile de tirer très juste. Essayez cette chasse et vous nous direz, ensuite, si elle n'est pas un sport digne de toute votre adresse. On peut aussi faire cette chasse tout le long de la côte en descendant, mais nulle part il y a autant de mauves qu'à l'entrée du Saguenay; plus haut, en remontant le fleuve, c'est très rare qu'on en rencontre. Une excellente place de chasse, aux environs de Tadoussac, est la batture aux Alouet-

tes ou Grand-Banc; on y trouve, surtout au printemps, des moyacs en grand nombre; pendant une bonne partie de l'année, il s'y échoue du loup-marin à presque tous les baissants; à la fin d'août, les alouettes, les pluviers dorés et gris et les corbigeaux s'y réunissent par milliers.

Voici comment les gens de la baie de Sainte-Catherine s'y prennent pour tuer ces pluviers et ces corbigeaux. Hors des grandes mers presque toute la batture se couvre d'eau et tous les pluviers, dispersés pendant la marée basse sur une étendue de plusieurs milles carrés, se réunissent sur trois ou quatre petites dunes de sable, formant les seuls sommets du grand banc, qui émergent à marée haute. Parfois, ces petits gibiers ne peuvent pas tous trouver assez de place pour se poser et il s'ensuit des batailles où une volée est chassée par une autre qui, à son tour, va en chasser une troisième, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'eau se retire. Les chasseurs profitent de ce temps pour aller se poster un ou deux sur chacune de ces dunes, pendant qu'un autre d'entre eux se tient à quelque distance en canot pour ramasser le gibier que le courant emportera vers lui. Les pluviers ainsi chassés de leurs dunes, se réunissent en une immense volée et voltigent très haut dans les airs pendant quelques minutes. Bientôt, quand les chasseurs, dont les habits sont de la couleur du sable, se sont couchés à plat ventre et ont cessé de faire le moindre mouvement, toute la bande redescend petit à petit, et, à un moment donné, une petite troupe, composée des plus hardis, s'approche pour voir ce qui se passe sur une des dunes; les chasseurs n'en font pas de cas. Les autres oiseaux s'enhardissent et, au bout de quelques instants, tous viennent pour se poser; c'est le temps de faire feu. Aussitôt le coup parti, les malheureux petits oiseaux se sauvent en criant, mais, en étourdis qu'ils sont, ils vont directement pour se poser sur une des autres dunes où le même sort les attend. Les chasseurs peuvent ainsi se les renvoyer deux ou trois fois et à chaque coup avoir la chance d'en tuer au moins une vingtaine. Quelques-uns des morts tombent sur la dune même, mais le chasseur attend le moment de partir pour les ramasser, afin de ne pas effaroucher les autres en se levant; quelques-uns tombent à l'eau et le courant les entraîne vers celui qui les attend en canot à un demi-mille plus bas. Nous avons vu tuer ainsi en une seule marée plus de trois cents pièces.

Plus tard, à l'automne, les canards y font leur apparition, et plus tard encore, vers la fin d'octobre, les bernaches, lors de leur migration, y arrivent en bandes compactes, et fournissent aux chasseurs l'occasion de faire ce qu'ils appellent des *raftes*, c'est-à-dire, en termes ordinaires, des excursions des plus fructueuses, rapportant, après une journée de chasse, une vingtaine de ces gros gibiers.

Après avoir quitté le Saguenay, en suivant la côte vers le bas du fleuve, nous rencontrons plusieurs petites anses et pointes : ce sont l'anse du Moulin Baude, où les Price avaient autrefois un moulin à scie, l'anse Puante, qui tire son nom de l'odeur que répand, en se décomposant au soleil, le varech que la mer y entasse en grande quantité, puis la pointe à la Cariole.

A six milles en bas de Tadoussac, se trouvent les Petites-Bergeronnes et, un demi-mille plus bas, les Grandes-Bergeronnes. Ce sont deux baies de forme oblongue, dont l'entrée est entièrement bouchée par d'immenses roches. A marée toute haute, les yachts d'un tirant d'eau de quatre à cinq pieds au plus peuvent y pénétrer, mais le courant, au-dessus de cette batture, se fait très fort, et il faut être prudent et avoir bien examiné les lieux à marée basse, avant de s'y aventurer. Presque à tous les ans, la disposition de ces roches change; ce sont les glaces qui opèrent ce travail gigantesque, lors des grandes marées du printemps. A marée basse, les roches se prennent et se collent aux glaces, quand la mer monte l'eau soulève ces glaces, et, avec elles, les roches qui y adhèrent. Le courant les charrie ainsi jusqu'à ce qu'un choc violent se produise par une collision quelconque avec une autre banquise ou un rocher, et, alors, la glace se rompt, les pierres qui y adhèrent tombent et s'amoncellent au fond.

Une fois parvenu à l'intérieur de la baie des Petites-Bergeronnes, un yacht peut mouiller confortablement à l'abri de toutes tempêtes. A marée basse, une couple de pieds d'eau restent sous ses fonds, et il échoue sur une glaise sablonneuse. Un îlot de sable qui s'élève au milieu de la baie offre une place très propice pour placer une tente. Le paysage, dans le fond de la baie et le long de la rivière que l'on peut remonter sur une distance de quatre milles, sans faire de portage, est de toute beauté. Il y a deux ou trois habitations de chasseurs à l'entrée, mais le petit village est situé le long du chemin du gou-

vernement, deux milles à l'intérieur. De la bonne pêche à la truite peut se faire ici au commencement de juillet; plus tard, mieux vaut suivre la rivière jusqu'au lac des Sables, à travers lequel elle passe et que l'on atteint après une couple de portages courts et faciles; la petite truite y abonde et la pêche y est très agréable. En certains temps de l'année, la chasse est bonne dans la baie; les canards noirs, en septembre, les mauves en août, au-dessus de la barre, et les martins-pêcheurs, toujours très abondants à l'intérieur, offrent plusieurs beaux coups aux chasseurs.

Presque tout ce que nous avons dit des Petites-Bergeronnes peut s'appliquer aux Grandes-Bergeronnes. Les seules différences sont, qu'il n'y a pas d'îles dans la baie et que le village, plus considérable, est doté d'une chapelle. En 1897, un grand éboulis de terrain se produisit à cet endroit, entraînant une grange, sans la démolir, à plusieurs arpents de son site primitif. Du fleuve, on ne voit pour ainsi dire pas le village, et les vaisseaux, une fois entrés dans le havre ne peuvent être aperçus de la haute mer. En bas des Grandes-Bergeronnes, la bature de roches va toujours s'élargissant jusqu'au cap Bon-Désir.

De là, jusqu'à la pointe des Escoumins, la côte est coupée absolument à pic et, à moins d'une encablure du rivage, on trouve, tout le long, une profondeur variant entre trente et cinquante brasses. Sur cet espace de cinq milles, il y a plusieurs petites anses, plus ou moins profondes, mais les seules qui peuvent servir de mouillage, en certaines circonstances, sont l'anse à la Cave, qui assèche à marée basse, puis l'anse au Basque, où il y a toujours de l'eau, et qui offre un bon ancrage pour les vents du sud-ouest au nord-est. Du Saguenay aux Escoumins, le courant du montant est toujours plus fort que celui du baissant, et se fait sentir jusqu'à cinq ou six milles au large en diminuant graduellement de force, en proportion de la distance vers le sud. La côte étant saine partout, les vaisseaux qui montent doivent la serrer de très près et profiter ainsi du bon courant.

La baie des Escoumins est d'une forme ronde, de deux milles de tour, elle est peu profonde; au fond, vient se jeter la rivière du même nom, un peu à l'est de l'embouchure de cette rivière, est bâti le village. C'est le premier endroit de la côte où il y a un établissement de Montagnais; contrairement à ce qu'ils font ailleurs, les sauvages, ici, restent au village ou aux

alentours pendant toute l'année. Ils vivent de différents expédients, chassant sur le fleuve et le long de la rivière, cultivant un petit jardin potager, près de leur maison, ou bâtissant des canots d'écorce; les femmes font des paniers de foin d'odeur et autres objets de fantaisie qu'elles vont vendre aux étrangers, à Tadoussac. Les Escoumins possèdent une bonne église et un moulin, qui vient justement d'être terminé. Les yachts peuvent trouver un bon abri dans le port et dans le chenal de la rivière se rencontrent des dépressions de terrain, où restent toujours quatre ou cinq brasses d'eau; dans les petites mers, la baie n'assèche pas. Des Escoumins à Mille-Vaches, aucune place ne mérite mention spéciale; on n'y voit que les Islets—Penchés au nombre de cinq, qui ne sont que des grosses *cayes* absolument. Ensuite, la petite rivière Romaine, où il y a d'assez bonne pêche à la truite de mer.

De la petite Romaine commence une longue batture de roches et de vase, qui s'étend jusqu'à Portneuf, sur une largeur de plus de trois milles. Ceci rend l'approche de la côte très dangereuse et tout à fait impossible en temps noir ou par un gros vent. En dedans de cette batture, avant d'arriver à Mille-Vaches, se trouve le Sault-au-Mouton: une rivière assez considérable qui se précipite d'une hauteur de vingt pieds, dans une baie remplie d'îlots. Une fois dans le havre du Sault-au-Mouton, un yacht est en sûreté contre les plus violentes tempêtes, mais l'entrée en est très difficile. La truite abonde dans la baie, mais la chute l'empêche de remonter la rivière. Cette rivière mesure à peu près cinquante-quatre milles et ses branches principales sont: les rivières aux Castors, à Roussel, et le ruisseau Martel. Des pouvoirs d'eau remarquables, à part de la belle chute à l'embouchure, se rencontrent de distance en distance, sur tout son parcours. Le village, à l'entrée, offre un joli coup d'œil, situé comme il l'est au pied de cette imposante cascade, admirablement encadré par les monts d'alentour; le tout forme un ravissant tableau empreint d'une grandeur pittoresque et sauvage.

Mille-Vaches est le village suivant, situé au nord-est, au milieu d'un espace de terrain relativement très fertile. Pour l'approcher, on doit, en venant du large, traverser la batture juste à l'aplomb de l'église, où un espace libre de roches, forme un semblant de chenal; on ne doit, bien entendu, s'y aventurer qu'à marée toute haute et même, alors, il n'y a guère plus de

huit à neuf pieds d'eau. En bas du village, une grande baie creusée en dedans d'une longue pointe de sable, est adossée à un terrain marécageux, très propice pour la chasse aux canards noirs, pluviers et alouettes. A venir jusqu'à ces dernières années, la chasse à la bécassine y était excellente, mais depuis, ces oiseaux sans raison apparente, semblent avoir déserté cette plage. Sur les roches au large de la batture viennent tous les jours s'échouer au baissant des troupeaux de loups-marins. La conformation du terrain fait cependant qu'ils sont à peu près impossibles à approcher. Dans le ruisseau qui se déverse au fond de la baie, vivent des quantités de petites truites, très friandes de la mouche.

Portneuf (quatre milles plus bas), est un autre village, situé à l'embouchure d'une rivière, qui, d'après un récent mesurage, déverse, dans le fleuve, environ 165,700 pieds cubes, d'eau à la minute. L'arpenteur Dumais, qui a remonté la rivière en 1901, en porte à dix pieds, la profondeur moyenne, et à deux cents pieds à la minute la vitesse du courant. La première chute est à quatre milles de l'embouchure et mesure quarante pieds de hauteur sur deux cents pieds de longueur, elle est suivie de plusieurs autres de distance en distance; la marée se fait sentir jusqu'à cette première cascade; la forêt de la vallée est très riche et se compose surtout de sapin, de bouleau et d'épinette noire. Le concessionnaire actuel des limites à bois, situées en arrière de la seigneurie de Mille-Vaches, dont Portneuf fait partie, est M. Easton, d'Albany. La meilleure place de pêche à la truite, dans la Portneuf, est au pied de la première chute, le saumon remonte même au-dessus de cette cascade.

L'entrée du port est du côté sud-ouest, entre la péninsule de sable et le village, et n'est praticable qu'à haute mer. Au bout de la péninsule s'élève un phare surmonté d'une lumière, visible à quatre lieues. Portneuf est une place dangereuse pour les navires à cause de la grande profondeur de l'eau à très peu de distance des bancs de sable, ce qui ne permet pas d'en découvrir la proximité au moyen de la sonde. Le courant au-dessus et le long de ces bancs est en moyenne de deux nœuds à l'heure. De Portneuf au Sault-au-Cochon, huit milles plus bas, s'étale une longue et magnifique grève de sable, adossée à une haute falaise formée de sable jaune et de glaise.

Au Sault-au-Cochon, il y a encore un modeste établissement au fond d'une anse, à l'embouchure d'une rivière importante qui forme en s'y jetant une chute de plusieurs pieds. Tout à côté, s'ouvre la magnifique baie Laval. Cette baie est ronde et a près de quatre milles de tour; le fond est découpé en plusieurs anses de petites dimensions et c'est dans l'une de celles-ci que la rivière a son embouchure. C'était une rivière remarquable pour sa truite, en ces dernières années, cependant elle semble être devenue moins poissonneuse, surtout pendant les derniers milles de son parcours. "La rivière Laval, dit Montpetit, à soixante milles au-dessous de Tadoussac, est un bijou de rivière à la truite, remplie de charme et de ravissantes surprises pour le pêcheur intrépide et vigoureux que rien n'émeut, qui se rit des fatigues, qui dort sur un lit de sapin, au bruit des vents, au grondement des chutes, au hurlement des fauves. Le célèbre ichtyologiste Walton, accompagné de Barnwell, a visité cette rivière, en 1862, et tous deux sont revenus enchantés de leur excursion. Un guide leur avait dit : "Vous voyez cette "eau vaseuse, elle ne dure que jusqu'au premier rapide, après "lequel vous tombez dans une véritable eau de roche; il y a "plusieurs portages à faire pour gravir l'escalier des chutes, "cela prend un jour de marche, en enlevant de-ci, de-là, quel- "ques truites sur la route. Arrivés au-dessus de la dernière chute, "au lieu de suivre le cours serpentant de la rivière, nous piquons "à travers bois dans une direction franc nord, portant canots, "armes et bagages sur nos épaules, et après cinq heures d'une "marche fatigante, vous voyez s'ouvrir, devant vous, un lac de "deux milles de longueur par un mille de largeur, d'un oval "parfait, entouré de verdure, une vraie corbeille à fond de "cristal. Ce que ce lac contient de beaux poissons vous ne sauriez le croire. Vous y trouvez, à l'extrémité nord, le poisson "blanc, le chevesne, le touradis, le brochet, le doré, pendant que "l'attihameg et la truite, timides et craintifs, restent sur le "seuil, à l'entrée de la décharge, prêts à détalier à la moindre "manifestation hostile. Pour revenir, nous nous laisserons glisser, de remous en remous, sur un courant de velours, en pêchant "sans cesser de prendre, sur un parcours de quinze milles, refaisant avec plaisir, et comme par enchantement, les cinq milles "de portage si pénible de la veille. Je vous promets tout simplement, une pêche merveilleuse. En êtes-vous ? Dites."

“ Les deux amis se laissèrent gagner et ils n'eurent pas de regrets. Le succès dépassa les promesses du guide, et même leurs propres rêves, pour la beauté, la taille, et le nombre de poissons, truite, doré, brochet et chevesne, qu'ils capturèrent dans le lac et au retour.”

L'entrée de la baie est en partie fermée par un îlot qui brise toute mer venant du large et rend le mouillage des plus sûrs. Il n'y reste cependant que très peu d'eau à marée basse; tout de même dans un trou au nord-ouest de l'îlot un yacht reste toujours en flotte. La baie Laval est une des meilleures places de chasse de toute la côte. Les pluviers y sont en grande abondance, à la fin d'août; au commencement de septembre, le côté ouest, qui est marécageux et recouvert d'herbe salé, se remplit littéralement de canards noirs.

Entre la baie Laval et la baie du Plongeur, située à un mille à l'est, il y a une grande anse très plate, pleine de grosses roches, et qui ne communique avec le fleuve que par une entrée large tout au plus de cinquante verges. L'intérieur de cette anse est invisible du large, et on croirait que les loups-marins le savent, car ils s'y rendent toujours en grand nombre se chauffer au soleil. Les places pour embusquer sont nombreuses, et quiconque entre se cacher dans la baie, à la fin du mont, est certain d'avoir de magnifiques coups dès que les roches commenceront à découvrir. Il serait peut-être bon d'expliquer, dès maintenant, les différents moyens de chasser le loup-marin. Il y en a trois principaux.

D'abord la chasse au guet : C'est la manière la plus facile et celle la plus à la portée du premier venu, mais c'est aussi de beaucoup la moins effective. Le chasseur n'a qu'à se cacher sur une pointe ou à toute autre place, près de laquelle passent où s'approchent les loups-marins, et à leur tirer une balle dans la tête lorsqu'ils la sortent de l'eau pour respirer. Mais souvent ces animaux se tiennent loin de terre et il est très difficile de viser assez juste, à grande distance, pour leur placer une balle dans la tête, qu'ils ne sortent ordinairement que trois ou quatre pouces en dehors de l'eau; surtout quand la mer est un peu grosse et qu'à tout instant, la crête d'une vague s'élève entre le bout de votre carabine et votre point de mire qui, lui-même se déplace tout le temps et suit la vague dans son mouvement de haut en bas. De plus, tous les loups-marins, à part

les jeunes, calent aussitôt tués; si l'eau est profonde, vous ne pouvez pas les retirer du fond et même lorsqu'il n'y a que quelques pouces d'eau, si le courant est le moins fort, il les entraînera et vous les perdrez.

La deuxième manière se rapproche un peu de celle-ci mais demande beaucoup d'expérience et d'adresse; par contre, elle est bien plus fructueuse; c'est la manière favorite des vieux chasseurs. Vous endossez des habits ressemblant le plus possible à la fourrure des loups-marins, puis, vous allez vous placer avec votre fusil chargé de quarts de postes, sur une *caye*, et vous vous couchez à plat ventre.* Aussitôt qu'un loup-marin se montre, vous l'appellez en imitant les différents cris de ses semblables, et en vous remuant sur la *caye*, comme ils le font quand ils sont à sec, et qu'un des leurs approche. Vous devez prendre grand soin de baisser votre casquette pour cacher votre figure et de croiser les pieds de façon à ce qu'ils ressemblent aux pieds de derrière de ces amphibiés. Quand l'imitation est bonne, l'animal approche aussitôt, en se calant et émergeant à différentes reprises. Vous attendez et lorsque sa dernière plonge a été exécutée assez proche, pour vous donner lieu de croire qu'à la prochaine, il se montrera la tête à quinze ou vingt verges de vous, vous saisissez votre fusil, pendant qu'il est sur l'eau, et l'épaulez, tout en restant couché sur le ventre; le loup-marin, revenant à la surface, se sortira la tête entièrement hors de l'eau, pour bien voir quelle transformation soudaine son semblable qu'il avait vu sur la *caye* a subie, avant qu'il n'ait pu s'en assurer, vous lui tirez votre coup. Le coup de fusil ne les tue jamais absolument roide comme une balle, et, pendant qu'ils se débattent un peu avant de mourir, vous avez le temps d'aller les chercher avant qu'ils ne calent au fond. Un chasseur qui sait bien imiter le loup-marin peut, quand il est en de bons endroits, tuer plusieurs de ces animaux en une seule marée. Aussitôt qu'il en a tué un, il doit le placer à côté de lui, sur la *caye*, et le faire ainsi servir d'appelant, ce sera un encouragement de plus pour les autres à approcher.

La troisième manière est celle qu'il faut adopter en chassant sur les grandes battures parsemées de roches, sur lesquelles s'échouent les loups-marins au baissant. Voici : aussitôt que vous en avez aperçu un, se chauffant au soleil, vous l'approchez derrière quelques tas de cailloux et de varechs, ou de tout autre

exhaussement du sol ; il est même possible d'avancer de bonnes distances à découvert, en se traînant à plat ventre et en ayant bien soin de cesser tout mouvement, dès que l'animal regarde, et de continuer aussitôt que sa tête est tournée dans une autre direction. Une fois parvenus à l'abri le plus proche que vous puissiez atteindre, vous devez, sans crainte, passer votre carabine et votre tête au-dessus de cet abri et viser tranquillement ; si vous faites ceci sans mouvement brusque, il sera très rare que le loup-marin se sauvera à moins qu'il ne soit excessivement près. Vous devez le tirer dans la tête pour être sûr de le sauver, alors il reste roide mort sur la roche. Si vous le tirez dans le corps, à moins que par chance vous lui touchiez le cœur, ou lui cassiez la colonne vertébrale, il lui restera assez de vie pour se jeter à l'eau, et, en quelques coups de queue, il sera perdu pour vous. Cette manière est très simple en elle-même, mais demande beaucoup de pratique pour réussir.

Ces trois façons de chasser peuvent être employées indifféremment à l'anse entre les baies Laval et du Plongeur, et un bon chasseur sera certainement satisfait de ses résultats.

La baie du Plongeur est une échancrure pointue dans la côte, ouverte au sud-ouest et ayant, droite en face, une île pour briser la mer du large, et l'empêcher de parvenir à l'intérieur, où un yacht est toujours en parfaite sûreté et échoue à marée basse, sur un fond de boue et de sable. A l'extrémité de la baie, une petite rivière déverse ses eaux en cascades. A chaque montant, des quantités innombrables de truites entrent avec l'eau, et ressortent lorsqu'elle se retire. Le pêcheur, en faisant courir ses mouches à l'entrée, a la chance d'en tenter un grand nombre au passage. La baie du Plongeur est un des meilleurs endroits de la côte pour la pêche à la truite de mer et les grosses pièces y sont très abondantes.

En bas de cette baie, la batture au Gibier s'avance un mille et demi au large ; c'est une immense pointe de roches toujours recouverte de gibiers de mer de toute espèce, mais inapprochable en gros temps, et toujours très dangereuse pour les navires longeant la côte. Au nord-est de cette batture, s'ouvre la baie Blanche, bonne pour la pêche à la truite et la chasse au loup-marin et au gibier, mais un peu inférieure à la baie du Plongeur. De l'autre côté de la pointe est de cette baie, vient se jeter la rivière Blanche, que l'on peut remonter en canot sur un parcours de trois milles. Le paysage, le long de la rivière,

est très beau et, au commencement de l'automne, les canards noirs abondent dans les jones de chaque côté; les martins-pêcheurs couvent en grand nombre sur les rives, et les renards se tiennent souvent aux abords guettant leur change de manger les œufs et les jeunes des gibiers qui y pondent. En remontant la rivière sans bruit, il n'est pas rare d'en apercevoir au bord du bois.

Le Colombier, que l'on rencontre ensuite, est une péninsule rocheuse formant une baie de chaque côté: celle de l'est est profonde et offre un bon mouillage pour les vents d'en haut; celle de l'ouest, avec un flot au bout de sa pointe, est peu profonde et peu recommandable comme havre, parce que si un gros vent du sud-ouest s'élève, lorsqu'un yacht y est échoué, pendant la marée basse, il court mille chances contre une d'être brisé sur place ou jeté à la côte avant de pouvoir s'élever et prendre le large. Dans la baie de l'est, et dans l'anse plus au nord, la pêche est très agréable et la truite foisonne. Dans les rets que tendent les pêcheurs de l'endroit, se prennent d'immenses quantités de saumons; ils capturent aussi quelques homards dans leurs trappes. Sur la pointe même du Colombier, il y a, à certaines époques de l'année, beaucoup de lièvres et de perdrix; plusieurs ours ont déjà été vus sur la grève, mangeant des débris de poisson que la mer y avait jetés. Du Colombier à l'islet Jérémie, la côte est rocheuse, toute déchiquetée, et, dans ces centaines de petites anses, les gibiers se comptent par milliers, au printemps et à l'automne.

L'islet Jérémie est petit et aride, et du large, se distingue difficilement de la terre ferme. La Compagnie de la Baie d'Hudson y avait un poste qui est maintenant déserté. De là à la pointe Bersimis, sur une distance de six milles et demi, la côte est unie et sablonneuse, bordée d'une grève comme en possèdent bien peu de nos places d'eau fashionables. Tout à côté de l'islet Jérémie, une grande anse plate est découpée dans le sable; c'est un des rendez-vous affectionnés des courlis, vaneaux, pluviers et alouettes. Un peu plus bas, à moins d'un quart de mille de la grève, il y a un grand lac d'eau saumâtre, qui se couvre de palmipèdes de toute description qui y cherchent refuge quand la tempête fait rage au dehors. Le nemrod qui a le bonheur de s'y trouver en ces occasions, peut faire des tueries quasi miraculeuses, mais qui répugnent à un véritable sportsman, tellement ces pauvres oiseaux se laissent alors tuer avec facilité.

CHAPITRE VI

De Bersimis à la pointe de Monts.

La pointe de Bersimis est sablonneuse et longue, boisée d'épinettes jusqu'à deux milles de son extrémité, et vers le sud, de longs bancs de sable s'avancent à trois quarts de mille de la grève. Cette pointe est dangereuse pour les navires qui l'approchent, tellement ses abords sont écors : la profondeur de l'eau est de plus de soixante brasses, à moins de deux cents verges de distance. La rivière sort à l'est de cette pointe sur laquelle est bâti l'ancien moulin de MM. Girouard et Beudet avec ses vieux quais en ruine et les maisons des travailleurs maintenant abandonnées. Les seuls habitants qui y demeurent encore sont le gardien du moulin et l'opérateur du télégraphe, tandis qu'en 1883, il y avait une population de trois cent cinquante âmes, possédant une chapelle, une école et un magasin général. Un grand nombre de navires transportaient tous les ans, à l'étranger, le bois préparé à Bersimis.

La barre à l'entrée de la rivière est de sable à travers lequel l'eau se fraye des passages peu profonds ; ces chenaux changent de direction très souvent lors des grands vents d'automne, ou des crues de la rivière, le printemps. Pour aider les vaisseaux à entrer, les habitants de Betsiamis placent des bouées au milieu du chenal principal, et les changent de place chaque fois que ce chenal change de cours. De l'autre côté de la barre, au nord-est de la baie, est bâtie Betsiamis, la bourgade montagnaise, avec son poste de la Compagnie d'Hudson, sa maison des Oblats, son église et les maisons d'une couple de cents sauvages, toutes bâties sur le haut d'une côte de sable.

La réserve de Betsiamis est une des plus importantes réserves des Montagnais. Aucun blanc, à part les missionnaires Oblats et les agents de la Compagnie de la Baie d'Hudson, n'y réside. La rivière Betsiamis est un immense cours d'eau qui fait le drainage d'un vaste territoire. Alimentée par un nombre considérable de lacs et de ruisseaux, et bordée de montagnes qui resserrent son cours, coupé par des chutes nombreuses, et souvent très élevées, elle peut fournir des pouvoirs hydrauliques très puissants. Longue d'environ deux cent soixante milles,



EN ROUTE POUR LE CAMP

elle est navigable sur une distance de douze lieues, à partir de son embouchure. La marée s'y fait sentir sur un parcours de huit milles, la profondeur est de deux à cinq brasses, et la largeur de cent à deux cents verges, tandis que la vitesse moyenne du courant atteint deux nœuds à l'hepre. Une exploitation rudement menée et plusieurs grands incendies ont beaucoup diminué les produits forestiers de la vallée de la Betsiamis. Toutefois, d'après M. Puijalon, qui a remonté cette rivière, il y a quelques années, il reste encore beaucoup de bois utilisable pour la fabrication de la pulpe.

La flottaison du bois et le dard des Montagnais ont chassé le saumon de cette rivière, où il trouvait jadis une large hospitalité. La truite persiste à y rester, et c'est une truite d'une rare beauté.

Il est temps de dire un mot sur les mœurs et le genre de vie des Montagnais, dont nous avons déjà parlé si souvent. Un groupe peu nombreux fréquente le territoire situé au nord du lac Saint-Jean, et possède une réserve à la pointe Bleue; mais la principale partie de la nation montagnaise habite la côte nord du bas Saint-Laurent et a pour territoire de chasse tout ce pays qui s'étend vers le nord et est borné à l'ouest par le Saguenay, et à l'est, par l'océan Atlantique. Ils se rendent jusqu'à la hauteur des terres, où ils se rencontrent avec les Naskapis et quelquefois même, du côté du Labrador, avec les Esquimaux. D'après les statistiques fournies par les Pères Oblats, en 1895, voici le nombre et la répartition des Montagnais de la Côte Nord (bien entendu, ce n'est que pendant les mois d'été qu'ils viennent ainsi s'établir au bord du fleuve) : aux Escoumins, huit familles; à Betsiamis, cent-vingt; aux Sept-Iles, quatre-vingt-dix; à Mingan, quatre-vingt-dix; à Musquarro, cent; à la baie des Esquimaux, trente-cinq; à la baie Ungava, trente-cinq; ce qui fait en tout quatre cent soixante-dix-huit familles, et comme chaque famille comprend en moyenne cinq individus tout au plus, chez les Montagnais, cela fait, en tout, deux mille trois cent quatre-vingt-dix; en comptant ceux du lac Saint-Jean, on peut dire qu'il existait, en 1895, dans la province de Québec, à peu près deux mille cinq cents Montagnais. Leur nombre cependant diminue petit à petit; la consommation les mine, et le genre de vie qu'ils mènent occasionne beaucoup de mortalité chez les enfants. D'ailleurs,

comme le dit avec raison l'abbé Huard, "la transition de la vie entièrement sauvage à celle de l'homme civilisé, est fatale au peuple qui la subit. Le mélange des deux genres de vie, tel qu'il existe actuellement chez nos indigènes, double les inconvénients, mais non les avantages de l'un et de l'autre."

Les Montagnais ont un caractère doux, facile et quelque peu enfantin, changeant de disposition d'esprit en un clin d'œil. La paresse est leur défaut dominant; ils ne se décident à se remuer que s'il s'agit de leur plaisir, ou de ne pas mourir de faim. Ainsi, dans les bois, tant qu'ils ont des provisions, sur lesquelles ils peuvent compter, ils ne se fatiguent pas, mangent bien et ne font que de petites journées, quittes à être obligés de s'exténuer plus tard, pour tuer assez de gibier pour se nourrir, eux et leur famille, quand les provisions apportées du poste seront consommées. En été, revenus au bord du fleuve, les hommes ne travaillent absolument plus pendant trois grands mois, et les femmes font le petit bredas du ménage. Les hommes fument leurs calumets à la porte du magasin de la Compagnie de la Baie d'Hudson, jouent au *foot-ball*, ou tirent à la cible. Tous les soirs, il y a assemblée générale chez l'un ou l'autre d'entre eux, et la population entière du village danse au son d'un macoucham, ou même de temps en temps, depuis quelques années, au son du violon ou du piano! Les plus riches de la bande se bâtissent des maisons, à l'endroit où ils vont passer l'été; c'est un peu le désir de faire voir leurs richesses, mais surtout l'envie d'avoir une place pour danser et donner des bals, qui les pousse à se bâtir ainsi; souvent, ils ne vivent pas dans leur maison, mais bien dans une tente, à côté.

Lorsqu'il s'agit de s'amuser, ils sont très bavards, mais quand c'est le temps de traiter d'affaires ou de passer quelques transactions, ils disent le moins de mots possible. S'il s'agit d'acheter des effets au magasin de la compagnie, vous les voyez faire le tour de l'établissement, fureter dans tous les coins et examiner chaque objet en détail; quand ils découvrent un article dont ils ont besoin, ils le prennent et le mettent par terre, au milieu de l'appartement, sans plus de façon; après avoir ainsi fait un tas de tout ce qu'ils désirent avoir, ils disent à l'agent: "Combien ça," et l'agent fixe le prix. Si le prix réclamé excède la valeur des pelleteries qu'ils ont à donner en échange, ils disent: "Non, trop;—tant," exprimant le montant dont ils peu-

vent disposer. Si le commis ne consent pas à réduire le prix de ses marchandises à la somme qu'ils offrent, ils font une moue et partent sans rien ajouter, laissant les effets au milieu du magasin, et quittes à revenir le lendemain en entasser une moins grande quantité.

Au physique, ce ne sont pas de beaux spécimens de la race humaine, ils ont la tête ronde et couverte de cheveux très noirs et raides comme des clous, la face large et plate, les pommettes des joues saillantes et le teint brun foncé. Ils se tiennent courbés, ce qui les fait paraître petits, quoique leur taille soit peut-être au-dessus de la moyenne. Leurs jambes croches et leurs pieds tournés en dedans, difformités que leur occasionne l'attitude d'accroupissement dans laquelle ils passent la plus grande partie de leur vie, achèvent de donner à leur personne une apparence tout à fait disgracieuse. L'exercice que les squaws prennent à faire leur ouvrage, les rend grosses et musculueuses en comparaison de la femme civilisée. La force musculaire des hommes est moyenne, mais il y a certains exercices pour lesquels ils ont une résistance beaucoup supérieure à celle des blancs, notamment pour porter des charges sur leur dos et partager leurs canots. Nous avons déjà vu un de ces sauvages arriver avec un ours pesant au moins deux cents livres, sur ses épaules, après avoir parcouru ainsi, dans sa journée, une distance de vingt-sept milles, et se mettre, en arrivant, à danser autour de sa victime pour manifester sa joie.

Voici la description de leurs costumes, par M. Bouchette : " L'habillement des femmes est irrégulièrement bigarré de diverses couleurs. Il consiste ordinairement en un morceau de drap bleu, bordé de drap écarlate, dont elles font ordinairement leurs vêtements de dessous, et en un manteau d'indienne peinte. Elles jettent leurs cheveux de chaque côté de la tête et en font une tresse, attachée avec du ruban ou du galon rouge ; elles ont une prédilection particulière pour ce dernier article. Elles portent généralement une capuche de forme conique, de drap bleu, vert, rouge ou blanc, d'où pend une longue queue de cheveux, aussi attachée de tavelle rouge. Elles fument et boivent des liqueurs fortes comme les hommes ; l'habillement de ceux-ci est généralement très négligé, et composé ordinairement de quelque vieille redingote ou capot bleu, ou d'une chemise d'indienne et d'une culotte de toile.

“ Ils vivent entièrement de chasse ; à la fin du mois d'août ou au commencement de septembre, chaque année, ils partent tous en canot, avec tentes, armes, munitions et bagages, et remontent les principales rivières jusqu'à ce qu'ils parviennent à leurs terrains de chasse à des centaines de milles à l'intérieur. Là, ils passent l'hiver à *trapper* les animaux à fourrure, se transportant d'un endroit à un autre, quand le gibier commence à diminuer. Vers la fin de mai, quand la glace a laissé les rivières et que les eaux ont baissé un peu, ils redescendent au bord de la mer, aux différents postes de la Compagnie de la Baie d'Hudson, pour échanger leurs pelleteries pour des provisions et de nouvelles munitions. C'est pendant leur séjour aux postes que les missionnaires les visitent et leur font faire une retraite annuelle. Les Montagnais sont tous catholiques, mais plusieurs Naskapis sont encore païens, et se refusent obstinément à embrasser la religion que leur prêchent les missionnaires, leur principale objection étant qu'ils auraient à abandonner leurs nombreuses femmes, car peu d'entre eux en ont moins que cinq ou six.

Les Montagnais n'ont aucune organisation civile autonome, et si quelques-uns portent encore le nom de chef, ce peut être un signe d'une dignité distinctive, mais ce n'en est pas moins un titre qui ne confère aucune autorité quelconque à ceux qui le portent. Ça ne les empêche pas d'avoir une haute opinion de leur dignité, si on peut en juger par l'histoire suivante, que raconte l'abbé Huard : “ Un jour, à Mingan, le gouverneur-général, sir Edmund Head, arrive, accompagnant un prince d'Angleterre, qui devait bien être le Prince de Galles lui-même. Dès le débarquement du prince, le chef de la tribu du lieu s'en vient à sa rencontre. Le chapeau sur la tête, et lui frappant sur l'épaule, il dit à Son Altesse : “Toi chef?—Oui.—“Moi, chef aussi.” Puis, en lui montrant une grande médaille d'argent à l'effigie de la reine Victoria, qu'il portait sur sa poitrine : “Tiens ! vois ta mère !” On dit que le prince fut très surpris de cet incident et le trouva tout à fait charmant.”

Maintenant que nous avons parlé au long des principaux habitants de la Côte Nord, revenons à notre description topographique.

Après la pointe de Bersimis vient la péninsule de Manicoua-



UN CAMP D'INDIENS MONTAGNAIS

gan, et du côté ouest de cette péninsule, est la baie aux Outardes, où se jette la grande rivière du même nom; à son embouchure est bâti un petit village. Cette rivière peut être remontée par des berges de pêche jusqu'aux chutes tombant par dessus un rocher de granit, à sept milles nord-est par est de la pointe. Ces chutes ne sont distantes que d'un mille et trois quarts de la rivière Manicouagan. Ces deux rivières donnent par conséquent à la contrée sablonneuse et basse, entre les pointes aux Outardes et Manicouagan; éloignées l'une de l'autre de onze milles, la forme d'une grande péninsule, qui a probablement, elle-même, été formée par ces deux rivières, dans le cours d'un nombre indéfini d'années.

L'entrée de la rivière aux Outardes se divise en plusieurs petits chenaux qui la rendent presque impraticable. Elle charroie une eau blanchâtre et boueuse, qui se répand souvent à une grande distance dans la baie. Tout autour de cette péninsule de Manicouagan, d'immenses bancs de sable s'étendent à plusieurs milles au large et sont très dangereux pour les navires. Le dernier de ces bancs, au sud-est, est appelé le banc Blanc, et est excellent pour la chasse au loup-marin, en temps calme.

En dedans de ce banc, s'ouvre la baie Manicouagan, qui jusqu'à ces dernières années était absolument déserte, maintenant les Scougall y ont bâti un moulin, et quelques maisons pour les travaillants. La rivière Manicouagan sort par des chenaux étroits à travers de grands bancs de sable, qui assèchent à marée basse. Le chenal principal est celui qui longe la rive nord jusqu'à la pointe Saint-Giles; une fois passé la barre, on rencontre, dans le chenal de la rivière, une grand profondeur d'eau, plus de douze brasses par endroits, jusqu'aux premières cascades qui ont cent-dix pieds de hauteur, d'après les mesurages faits en 1900, par M. Law, de la commission géologique du Canada. D'après l'estimation de M. J.-C. Langelier, ces cascades peuvent fournir une énergie de plus de quatre cent mille chevaux vapeur. Il y a, en outre, dans le cours supérieur de la rivière, quatre autres chutes. La Manicouagan traverse une contrée bien boisée, peuplée de perdrix, de lièvres et de porcs-épics. La quantité d'eau qu'elle déverse dans le fleuve a été évaluée à 2,422,447 pieds cubes à la minute, par M. Langelier, en 1901.

Tous les bancs situés à l'embouchure, et spécialement un tout près de la pointe Saint-Giles, se couvrent de loups-marins,

à chaque baissant. La pêche à la truite est bonne tout le long du cours de cette immense rivière, mais le saumon ne dépasse pas la première chute. Cependant, beaucoup plus haut, dans le lac Manicouagan, se trouvent de magnifiques salmo-salar : c'est par la rivière Godbout, qui a son embouchure quinze milles plus bas, mais qui sert aussi de déservoir à ce lac, que monte le saumon. A l'ouest de la rivière Manicouagan, la côte est sablonneuse, basse et bien boisée ; à l'est, à partir de la pointe Saint-Giles, elle subit un changement absolu et devient abrupte et rocheuse recouverte seulement d'arbres rabougris ; elle garde ce caractère jusqu'à la pointe de Monts.

Quelques baies sont creusées dans cette rive escarpée. Ce sont d'abord la baie aux Anglais, qui n'offre pas d'abri pour les vents d'est, puis l'anse Saint-Pocras, qui n'a que trois cent cinquante verges de large avec une profondeur de trente-deux brasses ; dans le fond tout à fait, un yacht peut se mettre en sûreté. A moins de deux arpents du fond de la baie, mais, à plus de deux cents pieds au-dessus du niveau du fleuve, se trouve un beau petit lac, qui se déverse dans l'anse Saint-Pocras par une cascade ; il y a beaucoup de truites dans ce lac, et on prétend qu'il n'a pas son pareil pour la chasse aux canards, pendant les gros temps d'automne.

Après Saint-Pocras, vient la rivière Mistassini, où reste, depuis de longues années, une espèce d'hermite, qui vit absolument seul avec ses chiens, du produit de sa chasse et de sa pêche ; le poisson et le gibier d'ailleurs y abondent. En bas de la rivière Mistassini, s'avance la pointe à la Croix, qui sépare celle-ci du havre Saint-Nicolas, situé quatorze milles à l'ouest de la pointe de Monts.

Ce havre est un véritable petit fiord norvégien, entouré de caps de granit d'une hauteur variant de cinq cents à sept cents pieds, et pénétrant à deux milles à travers ces hautes montagnes. Une fois parvenu à l'intérieur, un vaisseau y est aussi en sûreté que dans un bassin de radoub, et du côté sud-ouest, il peut accoster les roches, comme il accosterait à un véritable quai. Il y a jusqu'à neuf brasses et demie de profondeur, à marée basse, dans ce petit havre. Le chenal qui y conduit n'a cependant qu'une profondeur de cinq pieds, sur une largeur de soixante verges ; la largeur de la baie, elle-même, n'excède nulle part trois cent quatre-vingts verges, et, en certains endroits, n'en a que cent-

cinquante. On ne rencontre pas, dans le Saguenay, de découpure de rochers aussi extraordinaire que celle-ci, c'est une vraie merveille que ne devrait pas manquer de visiter quiconque fait le voyage de la Côte Nord. La pêche à la truite de mer n'y est pas mauvaise, et sur la grande batture de roches, qui s'étend à l'entrée, la chasse aux becs-scies et à quelques autres canards, est splendide à marée basse. Des quantités énormes de ces oiseaux voltigent sans cesse au-dessus de cette batture, et le chasseur qui se cache à travers les grosses roches qui la composent peut avoir une infinité de coups, et tous au vol. Au fond tout à fait du havre, coule un petit ruisseau où l'ami Martin vient souvent se désaltérer, et son confrère le renard y rôde quelquefois, en quête de gibiers de mer et de jeunes canards. Quelques perdrix y élèvent leur couvée tous les ans, et les hiboux semblent en faire leur endroit de prédilection pour leurs réunions nocturnes.

A huit milles en bas de Saint-Nicholas, la rivière Godbout débouche à la mer, à l'extrémité d'une pointe de sable, sur laquelle est bâti un hameau portant le nom de la rivière. A l'entrée de la rivière, d'immenses bancs de sable assèchent à marée basse. En dedans de la barre, l'ancrage est sûr et bien protégé contre les vents du large.

La rivière Godbout est la propriété de M. Gilmour, depuis son embouchure jusqu'à dix milles en profondeur; il l'a acquise du gouvernement provincial. Maintenant, comme on le sait, le gouvernement ne cède plus la propriété d'aucune rivière; il en loue seulement à l'enchère le droit de pêche.

La pêche au hareng et au maquereau est très productive dans la baie de Godbout; un Américain du nom de Wilson y a déjà, en un seul coup de filet, pris plus de mille barils de maquereaux. M. Gilmour descend chaque été, avec ses amis, pour y faire la pêche au saumon et la prise moyenne de la pêche au lancer, durant la saison, est de cinq cents pièces. La truite y abonde aussi, et M. Comeau, le garde-pêche de M. Gilmour, la capture avec un succès incroyable, tant au filet qu'à la ligne.

La chasse aux gibiers de mer de toutes espèces est aussi excellente, sur les bancs du large. Un amateur de Québec y passe toutes ses vacances, et fait des tueries à faire rêver et à jeter dans l'ombre les nemrods les plus chanceux. Sa manière de procéder est de se cacher, sur une des pointes du large des

bancs de sable, à marée basse, en temps calme, et d'ancrer à quelques verges de sa cache une cinquantaine d'appelants en bois. Les gibiers, qui, à ce point de la marée, viennent du large pour manger les varechs et les herbages que les vagues jettent sur le sable, sont attirés par les appelants dès qu'ils les aperçoivent, et viennent se jeter tout autour.

A partir de Godbout, la côte continue escarpée et rocheuse, mais diminue en hauteur à mesure que l'on approche de la pointe de Monts. Juste avant d'arriver à cette pointe, se rencontrent deux anses : le grand et le petit Saint-Augustin, qui n'ont que le mérite d'être de bons havres pendant les vents d'est.



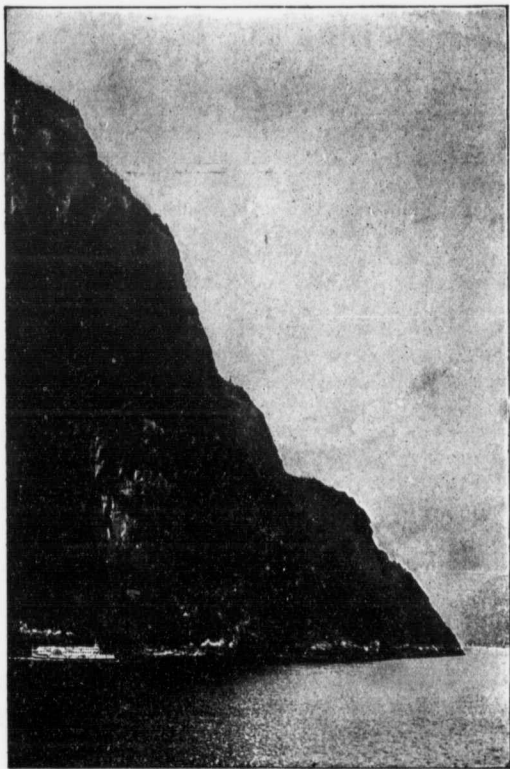
CHAPITRE VII

De la pointe de Monts à Mingan.

La pointe de Monts est pour ainsi dire le point de démarcation entre le fleuve et le golfe. Plusieurs opinions ont déjà été émises à ce propos, mais il nous semble que celle-ci devrait prévaloir aux yeux de ceux qui ont déjà navigué dans ces parages. D'abord, à partir de la pointe de Monts, la côte fait un angle de près de quarante-cinq degrés, courant sur une certaine distance presque franc nord. Droit en face, de l'autre côté du fleuve, l'autre rive commence à s'éloigner vers le sud, de sorte que, à partir de ce point, le Saint-Laurent double sa largeur. Les vents réguliers qui prévalent généralement dans le fleuve, surtout pendant la belle saison, s'étendent jusqu'à la pointe de Monts, mais bien souvent s'arrêtent là, et plus bas souffle un vent d'une toute autre direction. Ce qui se dit du vent peut aussi se dire de la brume, et les brises qui occasionnent toujours la brume plus haut, sont maintes fois, plus bas, accompagnées d'un beau temps clair. Il est quelquefois bien curieux de voir deux vaisseaux, séparés de moins d'un mille, venant à la rencontre l'un de l'autre, tous deux avec une grande brise d'arrière. Souvent, ils sont tous deux contraints de mouiller à la baie Trinité, l'un parce que le vent d'en bas l'empêche de descendre, et l'autre parce qu'il ne peut monter contre la brise d'en haut.

Les rochers qui forment la pointe de Monts sont plats et peu élevés, ce qui fait voir toute l'absurdité de nommer cet endroit, pointe des Monts. Le nom de cette pointe lui vient du grand navigateur de Monts, l'associé de Champlain et de Pontgravé, et non pas des montagnes des environs, car il n'en apparaît pas une seule dans un circuit de plusieurs milles. Un phare de quatre-vingt-dix pieds de hauteur, surmonté d'un fanal composé de magnifiques réverbères, qui projettent à vingt milles la lumière de dix-sept grosses lampes à pétrole, est bâti à l'extrémité de la pointe pour guider la course des navires.

A quelques arpents en bas du phare, s'ouvre la petite baie à la Morue, qui peut offrir un abri aux embarcations de très



LE CAP TRINITÉ.

faible tirant d'eau. A travers l'eau dont est remplie cette anse, on aperçoit toujours une épaisseur d'au moins un pied de crapauds de mer, qui recouvrent le fond. Avec un hameçon appâté d'un morceau de lard, vous pouvez en prendre assez pour emplir une barge de pêche, simplement dans le temps nécessaire pour les sortir de l'eau. Lorsque vous avez eu la malchance de laisser tomber du yacht quelque petit objet, vous pouvez le retrouver en pêchant les crapauds, car ils l'ont certainement avalé si la grandeur de leur gueule le leur a permis.

A mi-chemin entre la pointe de Mons et la baie Trinité, coule une petite rivière boueuse, dont les rives sont recouvertes de joncs. Son embouchure, creusée entre les rochers du rivage, n'a qu'une dizaine de verges de largeur, et on ne peut la découvrir qu'en passant très près. Eh bien, cette rivière, d'apparence insignifiante, est le rendez-vous, pendant le temps de la migration, de tous les canards noirs des alentours. A la tombée du jour, ils s'y rendent par centaines et le chasseur, caché dans les buissons dont les pointes sont recouvertes, peut y faire des coups merveilleux, même sans avoir d'appelants à sa disposition. Même pendant la journée, quand le vent souffle fort au large, on peut y faire de bonnes chasses. La manière d'y tuer le gibier est alors tout à fait attrayante. Vous marchez sans bruit le long de la rive, à travers des joncs qui vous montent à la taille, et votre fusil prêt à tirer; il y a des canards cachés de distance en distance dans les joncs, et il leur est impossible de vous apercevoir. Lorsque vous arrivez à une distance de quelques verges d'eux, ils entendent le bruit de vos pas et s'envolent. Aucun gibier ne se lève aussi vite que le canard noir; si vous n'êtes vif et adroit, vous courrez grande chance de revenir bredouille; d'un autre côté, un bon tireur rapportera certainement plusieurs pièces, après une après-midi de cette chasse.

Cinq milles plus bas que la pointe de Monts, est la baie Trinité. C'est une baie d'un mille de profondeur, sur deux milles de largeur, avec une longue grève de magnifique sable fin, plus belle qu'aucune autre dans tout le Saint-Laurent. En mouillant sous la pointe du large, les vaisseaux sont à l'abri des vents de l'ouest, mais ce n'est pas un bon ancrage pour les vents d'en bas, il faut alors aller mouiller dans l'anse Saint-Augustin.

Si les vents d'est ou de sud-est sont précédés d'une grosse mer, prennent subitement, les vaisseaux ancrés trop près de terre ont souvent beaucoup de misère à l'élever pour gagner le large et maints accidents sont déjà arrivés de cette façon; des nombreuses carcasses de navires, à demi enfoncées dans le sable de la grève, en rendent un convaincant témoignage.

Trois familles, seulement, habitent cette baie enchanteresse: ce sont celles de MM. Poulin, père et fils, et de M. Bilodeau. Les maisons de ceux-là sont bâties sur la pointe sud, ce sont de grands pêcheurs de saumon, et leurs rets capturent probablement plus de ces poissons en un seul été qu'aucuns autres en deux ans. Les produits de cette pêche, du petit négoce, qu'ils font avec les navigateurs qui havrent dans la baie, et du sauvetage des navires jetés à la côte, ils sont parvenus à s'amasser un joli petit magot qui leur assure l'aisance pour le reste de leurs jours. La demeure de M. Bilodeau est située de l'autre côté de la rivière; il est à la fois opérateur du télégraphe et garde-pêche. La rivière est louée à de riches Américains, qui viennent, chaque année, faire un séjour d'une quinzaine dans leurs élégants cottages bâtis au bord de la grève. M. Bilodeau et son fils leur servent alors de guides. Ces sportsmen américains font invariablement de magnifiques captures de saumon.

La rivière Trinité, quoique très petite, contient un nombre incalculable de salmo-salar dans ses fosses nombreuses et faciles d'accès. L'anguille recouvre littéralement le lit de la rivière, et à l'entrée la truite de mer foisonne. On la pêche à travers des grosses roches parsemées à l'embouchure; elle mord tous les jours pendant une couple d'heures à mi-montant, et une couple d'heures à mi-baissant, et cela pendant, à peu près un mois, ordinairement du quinze juin au quinze juillet. Il s'y est déjà fait des captures étonnantes, tant à cause du nombre qu'à cause de la grosseur des pièces. Sans vouloir conter des *fish stories*, nous dirons que nous avons nous-mêmes vu prendre, à la mouche, en cet endroit, à deux lignes, en moins de trois heures, deux cent seize truites, d'un poids moyen d'une livre et trois quarts; la plus grosse, à elle seule, pesait six livres et deux onces. Quant au saumon, un seul pêcheur en a déjà pris neuf dans sa journée, et il en a déjà été capturé un de trente-neuf livres, ce qui est réellement étonnant, quand on considère les proportions diminutives du cours d'eau.

L'accès de la partie supérieure de la rivière est toutefois très difficile, mais celui qui a le courage de se rendre à vingt-cinq ou trente milles de l'embouchure, ne regrettera pas sa peine, et les captures qu'il fera le récompenseront généreusement de sa marche pénible à travers un bois épais et enchevêtré. Tenter ce voyage sans avoir à sa disposition au moins une longue semaine serait cependant téméraire, car c'est une expédition très fatigante, vu le nombre des rapides qui obligent à faire de longs et fréquents portages.

Le printemps et l'automne, la chasse est excellente au fond de la baie, surtout celle aux kakawis et aux gibiers noirs, qui y sont aussi nombreux que les maringouins en été, ce qui n'est pas peu dire, car les moustiques de tout genre sont un véritable fléau sur la côte nord.

A trois milles de distance de la grande Trinité, la petite Trinité se jette dans le golfe, et reçoit, elle aussi, la visite annuelle de truites et de saumons. A deux milles plus bas, est bâti le village des Sets Caribous; c'est la première station de la pêche à la morue de la côte. Ensuite, viennent l'île aux Œufs et la pointe aux Anglais : deux places rendues à jamais célèbres par le naufrage de la flotte anglaise, que l'amiral Walker conduisait à l'attaquer de Québec.

“ En 1711, il n'y avait pas de phare sur l'île aux Œufs; mais, dans la nuit du 22 août, il y avait un épais brouillard, et le vent soufflait avec violence. Il y avait encore, dans les alentours, une belle flotte d'environ quatre-vingts vaisseaux qui, commandée par l'amiral sir Hovenden Walker, s'en allait prendre Québec. Or, il arriva que, au milieu de ce brouillard, on ne connut plus où on était; croyant aller vers le sud on se dirigea vers le nord, et huit gros vaisseaux se brisèrent sur les rochers de l'île aux Œufs, et de la côte du nord; les Anglais en eurent assez de ce désastre, et s'en retournèrent chez eux pendant que nos pères remerciaient la Providence d'avoir sauvé la colonie.

La longue batture qui s'avance dans la mer, vis-à-vis de l'île aux Œufs, et qui porte plus particulièrement le nom de pointe aux Anglais, est toute recouverte d'énormes roches; et l'on ne peut s'empêcher de frémir, à la pensée des beaux navires, chargés d'officiers et de soldats, accompagnés de leurs familles, qui vinrent se jeter sur un rivage si

périlleux. En 1712 et pendant les années suivantes, on rapporta, de cette partie de la côte, des armes et des articles de toute nature, dont on fit encan à Québec. Même aujourd'hui, les flots laissent parfois à découvert des canons et des pièces d'armure, souvenir du terrible désastre. Depuis le désastre de 1711, il y a eu, dit-on, quantité de naufrages sur l'île aux Œufs, et à la pointe aux Anglais. L'érection d'un phare dans cet endroit dangereux en a clos la triste série." (1)

Les nombreux oiseaux qui couvaient sur l'île, avant l'érection du phare, l'ont maintenant abandonnée; ce n'est plus que sur le Cormoran, un récif émergeant à quatre cents verges de l'île, qu'on peut encore faire un peu de chasse; les loups-marins s'y échouent assez souvent, et M. Paul Coté, gardien du phare, prétend y avoir vu un walrus, en 1897; nous craignons, cependant, que le nemrod qui s'y rendrait expressément pour la chasse aux walrus, reviendrait un peu désappointé.

A la pointe aux Anglais, il n'y a pas de chasse, et la seule pêche qui se fait, est la pêche à la morue, au hareng et au maquereau. L'abri pour les vaisseaux manque entièrement, et les pêcheurs de l'endroit ont grande misère, pendant les tempêtes, à sauver d'avarie leur flottille de vingt-cinq barges.

A neuf milles plus bas, est bâti le pittoresque village de la Pentecôte, dont l'auteur déjà cité donne la caractéristique définition suivante : " Il est bâti de chaque côté de l'embouchure de la rivière qui lui a donné son nom. Cette rivière, dont la branche principale est longue d'une trentaine de lieues, se dirige perpendiculairement vers le fleuve Saint-Laurent, puis, en y arrivant, tourne à angle droit vers le nord-est, laissant à sa droite une pointe de terre, large de deux à trois arpents, et longue de deux milles; elle se jette dans le fleuve au pied d'un cap assez élevé, qui s'avance dans les eaux." Seule, sur le haut de ce cap, s'élève la petite église; les pêcheurs, pris au large par la tempête, doivent souvent la regarder avec consolation, certains, comme ils le sont alors que leur femme et leurs enfants sont agenouillés dans ce sanctuaire, priant la Madone de les sauver du péril.

Les vaisseaux d'un faible tirant d'eau peuvent seuls pénétrer dans le havre, dont la largeur de l'entrée est de trente verges; la profondeur au-dessus de la barre n'est que de deux brasses

(1) Labrador et Anticosti. H.

à marée basse. La rivière prend sa source dans le lac Misti-carpin, et coule entre des rives escarpées jusqu'à une lieue de son embouchure. Le saumon, qui y était jadis très nombreux, en a été chassé depuis plusieurs années, par la descente annuelle des billots pour les chantiers de sciage de messieurs Gagnon, les propriétaires des concessions forestières des régions environnantes. La truite, moins farouche, remonte encore le cours de la rivière en assez grand nombre.

Entre la Pentecôte et la pointe Sproule, s'ouvre la grande baie aux Homards, qui n'offre qu'un mouillage médiocre et, pour les gros navires seulement. Au sud sud-est de la pointe Sproule, sont les îles Kawi. Ce sont deux petites îles dont l'une appelée le gros Kawi, a une lieue de tour, et l'autre, le petit Kawi, une circonférence d'à peu près deux milles. Au sud du gros Kawi, se trouve un havre sûr et spacieux; les yachts peuvent aussi se mettre à l'abri dans une baie dont l'ouverture est du côté est de cette île; l'entrée en est très étroite mais profonde, et, une fois à l'intérieur, on se croirait dans un véritable lac. La hauteur extrême de cette île est de deux cent-cinquante pieds; elle est formée de granit, et traversée par de longues crevasses creuses et étroites. Dans les parties basses de l'île, le bois est fourni et assez gros, mais sur les hauteurs, on ne voit que des arbrisseaux rabougris et enchevêtrés. A plusieurs endroits se rencontrent de petits étangs, lieux favoris des canards.

Le petit Kawi se compose de deux îlots contigus; il est plus aride que le gros et moins favorable pour la chasse; les goëlands, toutefois, y couvent en nombre considérable. Ces deux îles et les récifs qui les entourent constituent une excellente place de chasse pour les canards, les moyacs, les pigeons de mer, et, en général, pour tous les gibiers qui fréquentent la côte. On a aussi souvent l'occasion d'y tuer des loups-marins; l'extrême profondeur de l'eau rend cependant leur sauvetage difficile. Les homards abondent autour de ces îles; les gens de la côte en capturent beaucoup, et ont à la pointe Sproule, un établissement où ils les mettent en conserves.

Les îles de May, situées entre les Kawi et Sainte-Marguerite, sont renommées pour la chasse aux loups-marins, mais c'est un havre étroit et dangereux d'accès. La rivière Sainte-Marguerite vient décharger ses eaux dans la baie du même nom.

au milieu d'une longue grève de sable. Quoi qu'en dise M. Montpetit, dans son livre sur les *Poissons d'eau douce*, l'entrée de la rivière est dangereuse et difficile, même pour les yachts. Voici la description autrement assez exacte qui lui a été donnée, et qu'il reproduit dans son livre, dans un style un peu échelonné : " Les premiers rapides présentent un tableau grandiose, une mousse blanche, énorme, déchiquetée, pendant en mèches, où se déroulant en boucles, sur le front des rochers. Dans les girations et les bouillonnements du bassin, se trouve des troupes de loups-marins d'esprit, la terreur de la gente salmonidée. En dessus des rapides, et passé une certaine étendue d'eau profonde, se trouve la chute mesurant de vingt à vingt-cinq pieds, en juillet, couronnée d'une roche en plein front, qui force le courant à se tordre de deux côtés, de manière à se présenter de travers au poisson, qui reçoit ainsi une rude tape en arrivant au sommet. Il importe de faire sauter cette roche, si l'on veut prêter de la valeur au haut de la rivière, où, sur un espace de quarante milles d'une eau unie, quoique courante, se rencontrent de très belles fosses."

Quoi qu'il en soit, nous recommandons particulièrement la rivière Sainte-Marguerite à l'amateur de pêche au saumon et à la truite, ceux qui en reviennent bredouille doivent s'en prendre à leur maladresse et non à la pauvreté de la rivière.

En parcourant une distance de quinze milles au nord-est, nous atteignons maintenant les Sept-Iles. Il est bon de donner tout de suite, pour faire comprendre au lecteur ce qu'on appelle les Sept-Iles, l'explication que nous a fournie un jour un pêcheur de l'endroit : " Les Sept-Iles, monsieur, c'est pas les îles, c'est le poste, parce qu'il y a pas sept îles, y en a rien que six." En effet, il n'y a que six îles en face de la baie, mais, vue du large, l'immense pointe du sud-ouest, dont l'extrémité très élevée n'est réunie à la côte que par une langue de terre relativement basse, a toute l'apparence d'une île qui serait la septième du genre; or, cette déception d'optique a valu à l'endroit son nom actuel qui paraît si peu logique.

Une description détaillée des Sept-Iles et de ses environs, avec commentaire sur la chasse et la pêche à y faire, pourrait remplir, à elle seule, un volume plus considérable que celui-ci. Nous nous contenterons donc de donner quelques renseignements généraux, et de recommander fortement, aux personnes

qui savent apprécier les beautés de la nature, d'aller contempler de visu le magnifique panorama que forme cette immense baie.

Les îles abritent complètement la baie contre la mer du large, quoique les chenaux entre elles soient spacieux et profonds. La baie elle-même a une largeur de deux milles et demi entre la pointe à la Chasse, à l'ouest et la pointe des Sables, à l'est, tandis que, de l'entrée à l'extrémité nord il y a une distance de six milles. Cette grande étendue d'eau est tellement bien entourée de tous côtés qu'elle ressemble à un véritable lac, assez considérable pour permettre à la flotte entière de Sa Majesté Edouard VII d'évoluer tout à l'aise. L'eau est excessivement profonde et sans haut fonds, sur toute l'étendue de la baie, à l'exception du banc de boue à l'extrémité nord; la profondeur extrême est de soixante-cinq brasses.

Une grève de sable, large et inclinée, forme le côté est, où est bâti le village, avec son établissement de la Compagnie de la Baie d'Hudson, et ses deux églises, dont l'une est pour les blancs et l'autre pour les sauvages. La population se compose de trente-sept familles canadiennes et de quatre-vingt-dix familles montagnaises. Le fond de la baie est rocheux et boisé; à une distance d'une couple de milles s'étendent deux rangées parallèles de montagnes, dont les sommets s'élèvent jusqu'à dix-sept cents pieds au-dessus du niveau de la mer. La péninsule, du côté est, est très escarpée et a une hauteur de sept cent trente-sept pieds. Au sud, se trouvent six grandes et hautes îles, formées de rochers primaires, et peu boisées; elles sont reconnaissables à une distance de sept à huit lieues, tant à cause de leur grosseur qu'à cause de leur apparence caractéristique.

Le Manowin et le Carousel sont situés le plus à l'ouest: celle-ci, au sud de l'autre, est surmontée d'un phare. Entre le Manowin et la péninsule se trouvent deux îlots sans végétation. A l'est, et parallèle à ces deux îles, sont le petit et le grand Basque: la première nommée étant celle du large; la hauteur du grand Basque est de cinq cents pieds au-dessus de l'eau. Enfin, complètement à l'est, s'élèvent la grande et la petite Boule: celle-là au sud, et celle-ci au nord. Le sommet de la première, la plus haute de ces îles, atteint six cent quatre-vingt-quinze pieds.

Nous ne pouvons, dans le court espace à notre disposition,

nommer les différents chenaux entre toutes ces îles, ni toutes les anses que forment les échancrures du littoral de la baie; nous nous contenterons de parler des meilleures places de chasse et de pêche, en mentionnant les différentes espèces de gibiers et de poissons qui les fréquentent.

Nous parlerons d'abord des poissons. La pêche est la seule occupation des habitants: on commence par la pêche au hareng vers les premiers jours de mai, et elle dure jusqu'au milieu de juin. Alors, pour une quinzaine, on seine le caplan, ensuite vient la pêche à la morue qui dure jusqu'à la Toussaint. Les bancs où se tient la morue sont situés en dehors des îles, à plus de douze milles du village. Les pauvres pêcheurs sont obligés de laisser leur mouillage dès minuit, pour arriver en temps voulu à l'endroit propice, où, malheureusement pour eux, il y a une profondeur de cinquante à soixante brasses. Ce n'est qu'à trois ou quatre heures de l'après-midi qu'ils sont de retour au poste, où il leur reste encore à préparer leur poisson et seiner la bouette pour le lendemain. Pour ce qui se rapporte aux poissons sportifs, les Sept-Iles sont un endroit de bien peu de valeur: il n'y a que la petite rivière Rapide et une couple d'autres ruisseaux au fond de la baie, où on peut prendre un peu de truite.

Les pêcheurs à la morue d'ici ont beaucoup à se plaindre des requins de fond, qui, à tout instant, coupent leurs lignes; l'effronterie de ces poissons est incroyable, et il arrive souvent qu'ils mangent la dépouille d'un marsouin ou d'une poursille pendant à l'arrière d'un yacht. Même, droit en face des maisons des Sept-Iles, des cochons qui mangeaient de l'herbe à bernache, dans l'eau sur le bord de la grève, se sont fait dévorer par les requins, avant que personne n'ait eu le temps de leur porter secours. Ce serait, pour le gouvernement, un grand service à rendre, non seulement aux habitants des Sept-Iles, mais à tous les pêcheurs à la morue de la province que d'accorder une prime pour la tête de chacun de ces animaux.

Pour ce qui est de la chasse, on ne peut désirer un endroit plus giboyeux. Tard l'automne et de bonne heure le printemps, les bernaches et les canards plongeurs entrent par milliers dans la baie; les chasseurs les attendent dans les différents chenaux entre les îles, et, quand la force du vent les oblige à voler au ras de l'eau, ils en tuent au passage des nombres incalculables.

Le printemps, les moyacs couvent tout partout sur les îles; comme il est permis de les tuer jusqu'au quinze de juin, dans le comté du Saguenay, on peut avoir au moins deux semaines de chasse à ces beaux gibiers. Le meilleur et le plus avantageux endroit pour les surprendre est l'étroite passe, entre la grosse et la petite Boule. Pour bien réussir, il faut être au moins trois : vous vous placez alors un de chaque côté de la passe, cachés dans les roches du bord, et l'autre en canot, mouillé en plein milieu. Ainsi, tout gibier qui traverse doit nécessairement passer à portée de l'un des chasseurs, et il ne vous reste plus qu'à être assez adroits pour les abattre au passage.

Le meilleur endroit pour le pigeon est vis-à-vis de l'anse à la Marmite, au bout de la péninsule du sud-ouest. Voici comment tuer ce gibier : vous placez sur la pince de votre canot ce que les chasseurs appellent un sapin, c'est-à-dire des branches entrelacées sur un cadre en bois, fixé sur le devant de l'embarcation; vous avancez alors tranquillement dans la direction des pigeons qui nagent sur l'eau, et toujours de façon à être abrités par les branches placées à l'avant. Arrivés à une couple de cents verges, l'homme d'avant prend son fusil et se prépare à tirer, pendant que celui à l'arrière continue à avironner sans bruit, et sans sortir son aviron hors de l'eau. Vous pouvez ainsi parvenir à une trentaine de verges des pigeons sans qu'ils ne s'envolent. Le tireur doit alors faire feu très vivement, car le pigeon de mer est un plongeur expert qui se fait un jeu d'éviter le plomb, s'il est sur ses gardes. Cependant, si vous avez soin de ne tirer qu'au moment où l'oiseau se plonge le cou dans l'eau ou bat des ailes, ce qu'il fait fréquemment, vous êtes certains de ne pas le manquer. Si, par malheur, il réussit à éviter votre premier coup, si le temps est calme, mettez-vous tous deux à avironner avec force, en suivant la trace de bulles d'air qui montent à la surface, tout le long du chemin parcouru sous l'eau par le pigeon. Après une minute ou deux de cette poursuite, le tireur doit prendre son fusil et guetter le gibier pour lui envoyer son plomb juste au moment où il reviendra à la surface : il est alors essoufflé et ne peut replonger avec la même célérité pour éviter le coup. Ce mode de chasse à la poursuite, très agréable et très ambitionnant, demande beaucoup d'adresse.

Devant le poste, au moment où les pêcheurs jettent à la mer les débris de morue, les mauves, les goélands et les hirondelles de mer arrivent par bandes nombreuses et fournissent, à l'amateur qui les courre en canot, la chance de tirer autant de coups qu'il lui plaira, les choisissant difficiles ou relativement faciles, à son choix. Tous ces longipennes couvent sur les îles en grande quantité, mais, malheureusement, leur nombre diminue d'année en année, à cause de l'enlèvement des œufs que pratiquent, sans miséricorde et en contravention de la loi, les habitants du village qui s'en nourrissent presque exclusivement pendant tout le temps de la ponte.

Enfin, à part tous ces gibiers à plumes, il y a beaucoup de loups-marins qui font des Sept-Iles leur résidence attitrée. Parmi leurs nombreuses *échoperies* (on appelle ainsi les endroits où ces animaux montent sur les roches), nous mentionnerons, en particulier et par ordre de mérite : les *cayes*, entre la pointe des Sables et la grosse Boule, la batture de roches à l'est de la grosse Boule, juste où le Saint-Olaf s'est jeté à la côte, en novembre 1900, puis au sud de la petite Boule et, enfin, complètement au fond de la baie.

Avant de terminer nos remarques sur les Sept-Iles, nous noterons qu'une ère de prospérité semble avoir commencé pour ce village, situé à trois-cent-vingt milles de Québec. Depuis deux ans, en effet, une compagnie pour la fabrication de la pulpe a entrepris l'exploitation des limites forestières environnantes; elle fournit de l'ouvrage à un nombre considérable de travailleurs; un moulin a été bâti, et, même, on a tout récemment construit un petit chemin de fer pour relier le fond de la baie avec le village.

De la côte entre les Sept-Iles et Mingan, nous ne traiterons que brièvement, le manque de havres rendant peu accessibles les quelques places qui pourraient avoir de l'attrait pour l'excursionniste.

La rivière Moisie est le premier endroit d'intérêt qu'on rencontre. Cette rivière, une des plus grandes de la côte nord, renommée depuis longtemps pour son saumon, a été rendue célèbre un jour par les dépôts de sable ferrugineux de sa grève; une compagnie s'est formée pour en faire l'exploitation, mais pour une raison ou une autre, elle fit faillite, et depuis ce temps-là, les sables de fer de la Moisie sont retombés dans l'ou-

bli. A notre gouvernement, maintenant, à prendre l'initiative et à faire fructifier ce trésor dont la Providence a gratifié notre province.

La rivière Moisie prend sa source dans le lac Chawanepau, situé sur la hauteur des terres, entre la baie James et la vallée du Saint-Laurent, et vient se jeter dans le golfe après un cours de plusieurs centaines de milles. Le havre qu'elle forme à son embouchure est sûr, mais une fois en dedans, un vaisseau à voiles ne peut plus en ressortir tant que le vent souffle avec la moindre force du sud ou du sud-est, à cause des immenses brisants qui se forment entre les bancs de sable qui obstruent l'entrée. Les barges de pêche et les yachts peuvent remonter son cours jusqu'à dix-huit milles de son embouchure : là, un long rapide forme une barrière infranchissable.

En nulle autre rivière de cette partie de la province prend-on d'aussi gros saumons dans les rets; le rendement annuel dépasse toujours quinze cents livres, et on a déjà pris des pièces de quarante-cinq livres. Ce sont les MM. Hollyday, qui en font l'exploitation. Les fosses de la rivière, sur une dizaine de milles de distance, sont louées, pour la pêche à la mouche, par des sportsmen des Etats-Unis et d'Ontario, qui y font chaque année de magnifiques captures. Ils y ont élevé trois coquets cottages qu'ils habitent pendant toute la saison de la pêche. La truite y est aussi très abondante et de forte taille.

La Moisie est un des chemins favoris des Montagnais pour se rendre à leurs terrains de chasse, et chaque été, à la fin d'août, on voit toute une flottille de canots d'écorce remontant la rivière. Comment ces canots peuvent parvenir à leur destination est un véritable mystère, tellement ils sont callés au ras de l'eau par une charge de choses les plus disparates. Dans chacune de ces frêles embarcations s'entassent bagages, provisions, tentes, armes et chiens, puis, au-dessus de tout cela, trois ou quatre personnes s'étendent du mieux qu'elles peuvent et tiennent le tout en équilibre; quiconque, à part un Montagnais, tenterait d'en faire autant, ferait vite connaissance intime avec l'onde amère; mais à eux, grâce à l'habitude acquise depuis leur plus tendre enfance, il n'arrive jamais le moindre accident, et on n'entend à peu près jamais dire qu'un sauvage se soit noyé en chavirant avec son canot.

A vingt milles en bas de Moisie est situé Pigou, un petit

havre peu connu, peu fréquenté et dont on n'aperçoit l'étroite entrée qu'à quelques encablures de distance. Ce petit havre se compose d'une baie de forme ronde de un mille et demi à deux milles de tour, où se jette une rivière de moyenne grosseur. Deux étroits chenaux établissent communication avec la mer, l'un, situé à l'est, n'est large que de quinze verges tandis que les dimensions de l'autre, faisant face au sud, sont un peu plus considérables. De chaque côté de ces chenaux, mais assez près de la côte, la mer se brise continuellement avec fracas sur de nombreux récifs, ce qui rend l'approche du havre accessible seulement le jour, et en temps calme et clair. La rivière n'est pas très poissonneuse, mais, le gibier abonde dans cette baie, située à sept lieues de toutes habitations, et qui ne reçoit d'autres visites que celles de quelques pêcheurs de la côte, une vingtaine de fois l'an.

En continuant à suivre la côte en descendant, nous rencontrons d'abord la pointe Saint-Charles avec ses dangereux récifs, dont ceux qui émergent à marée basse se recouvrent d'une grande variété de volatille. Mais il est à peu près impossible en tout temps d'aborder ces *cayes* pour y faire la chasse.

De la pointe Saint-Charles au cap Cormoran, il y a plusieurs anses que fréquentent de grandes quantités de gibiers; comme elle n'offre pas d'abris fiables pour les yachts, on ne peut les atteindre que pendant le calme et en canot. Sans nous occuper davantage des nombreuses rivières que nous continuons à rencontrer tout le long, mais qui n'ont rien de bien particulier, nous décrivons immédiatement la rivière Manitou. Le chenal de la rivière est étroit, et il y a peu d'eau au-dessus de la barre, de sorte qu'on ne peut tenter d'entrer qu'à marée toute haute et quand le vent ne souffle pas trop fort; une fois à l'intérieur, un petit vaisseau a un ancrage très sûr. Un spectacle grandiose s'offre alors à vos yeux : d'une hauteur de cent-trente pieds, la rivière jette un énorme volume d'eau perpendiculairement dans la baie, et soulève un nuage de vapeur où le soleil reflète toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Cette chute est certainement, après celle de Niagara, la plus belle de toute la partie est de la Puissance. Nous recommandons à tous une visite à la baie Manitou, ne fût même que pour contempler cette magnifique cataracte. Aucun poisson ne remonte la rivière, mais au pied de la chute, la truite de mer saute très bien à la mouche.

Sheldrake, à douze milles au nord-est de Manitou, est un hameau de pêcheurs, bâti à l'entrée de la rivière de ce nom qui, en français, se traduit par Bec-scie, le nom vulgaire des harles qui sont très nombreux à son embouchure. Il y a là un havre sûr, mais accessible seulement en très beau temps, car la mer se jette toujours avec violence sur les écueils de cette partie de la côte, qui est formée de rochers primaires, arides et tristes d'aspect, dénudés qu'ils sont de tout semblant de verdure.

Le spectacle de cette mer se brisant sans cesse sur cette rive inhospitalière, ne manque cependant pas d'un certain cachet de grandeur imposante. En voici la belle description de l'abbé Huard : " Sur ce rivage il y a, de distance en distance, des masses rocheuses qui s'avancent dans la mer, et qui laissent entre elles de petites anses, dont la rive en pente légère forme une batture de sable très étendue. Soit à raison de cette longue déclivité du *plain*, comme on dit ici, soit à cause des rochers qui bornent ces petites criques, la mer est très agitée à Sheldrake, et il n'est pas toujours commode pour les barges et les canots d'y aborder. Mais qu'il est beau de voir ces fortes vagues, longues souvent de plusieurs centaines de pieds, arriver à terre en s'élevant parfois à une hauteur de cinq à six pieds, puis se déverser par le haut, couronnées tout le long d'une crête d'écume blanche comme la neige ! Et aussitôt cette écume bouillonnante recouvre toute la plage, sur une profondeur de vingt à trente pieds, comme une dentelle délicatement nuancée, sur laquelle déferle à l'instant une autre lame, dont le flot paraît glisser dessus sans y mêler ses eaux. En même temps, d'autres vagues viennent incessamment se ruer contre les rochers voisins qui leur barrent la route, et lancent à des hauteurs considérables leurs eaux écumantes. Le bruit de ces vagues qui se brisent de toutes parts, contre les récifs ou sur les sables du rivage, est vraiment formidable ; jour et nuit, vous l'entendez, solennel et faisant presque trembler le sol, sur toute cette côte. Ce bruit et ce spectacle, toujours variés dans leur persistance, ont quelque chose de fascinant ! Je comprends chaque jour davantage combien ceux qui ont goûté les beautés de la mer, ne peuvent plus s'en passer ; navigateurs, pêcheurs, tous ceux qui habitent sur les bords de l'océan."

Après Sheldrake vient la rivière au Tonnerre : curieux

petit havre de la forme d'un lac n'ayant, pour toute communication avec la mer, qu'un étroit chenal, creusé entre deux pointes de rochers. Tout autour sont bâtis des maisons de pêcheurs, l'église et l'établissement de pêche de la compagnie LeBouteiller Brothers, de Paspébiac, la concurrente et l'émule de la compagnie Robin et Collas, qui a des entrepôts à Shel-drake. La population totale de la rivière au Tonnerre est de cinquante et une familles, composées de deux cent soixante-quatre individus, vivant tous des produits de la pêche à la morue et au flétan, ce dernier est particulièrement abondant sur les bancs en face du havre. Toute la contrée des alentours de la rivière au Tonnerre a un aspect des plus désolés, tout le paysage est absolument dépourvu d'arbres de fortes tailles; ceci est dû, en grande partie à un immense feu de forêt qui ravagea cette contrée en 1882.

Magpie, l'établissement suivant, est une des principales stations de pêche de la côte et les compagnies Robin et LeBouthiller y ont de grands entrepôts et de nombreuses barges qu'ils louent toutes grées aux pêcheurs pour la saison. Le coup d'œil qu'offre toutes ces barges, partant pour la pêche le matin, quand le soleil levant transperce la brume et se reflète sur toutes leurs voiles rouges et blanches, est ravissant. La rivière Magpie a une entrée d'une soixantaine de pieds, à travers des roches immenses, et au baissant, l'eau se précipite en torrent dans le chenal profond de cinq brasses. Malheur alors à la barge qui s'y hasarde.

Au large de Magpie on aperçoit le mont Saint-Jean qui s'élève à une hauteur de mille quatre cent seize pieds, isolé au milieu d'une contrée relativement plane. On croirait qu'il a été placé là par la Providence, pour avertir les navigateurs qu'à cet endroit ils doivent se méfier de l'attraction magnétique qu'exerce, sur leurs compas, la grande quantité d'oxide de fer que contient le rivage. Cette attraction magnétique a déjà eu pour résultat de causer la perte de plusieurs navires en temps de brume.

Nous voici maintenant rendus à la dernière rivière qui coule entre les Sept-Iles et Mingan : c'est la rivière Saint-Jean, située à soixante-neuf milles de Moisie. Elle déverse, dans le golfe, un volume d'eau énorme; son cours est rapide et intercepté par de nombreuses îles; ses rives sont hautes, rocheuses et bien

boisées. Le havre à l'embouchure est vaste et une longue pointe de terre s'avancant vers l'est le protège contre la houle du dehors ; mais comme tous ces derniers ports que nous avons décrits, l'entrée en est *farouche*, selon l'expression des pêcheurs. Le joli village de Saint-Jean est habité par trente et une familles. La pêche au saumon y est très productive, et rapporte presque autant que celle de la Moisie. Comme cette dernière, la rivière Saint-Jean est un des principaux chemins que suivent les sauvages pour se rendre à leurs terrains de chasse. Les Américains, amateurs de la pêche à la mouche, ont loué les fosses à saumon, et ont bâti, à vingt-sept milles de l'embouchure, une confortable maison où ils se rendent tous les étés. La truite abonde aussi et y est toujours de forte taille.



CHAPITRE VIII

De Mingan à Natashquan.

De la rivière Saint-Jean à Mingan s'étend une longue grève de sable au milieu de laquelle s'élève le village de la Longue-Pointe; vingt-six familles y résident. Un peu à l'ouest de Longue-Pointe, commence une série d'îles qui s'étend jusqu'à Clear Water Point, quelques milles en bas de la pointe aux Esquimaux. Ce groupe se compose des îles suivantes : Perroquets, du Havre, Moutage, Niapisca, Moyac, Quarry, Outer-Birch, Inner-Birch, Walrus, Verte, Quin, De la Peur, Esquimaux, aux Goëlands et plusieurs autres de moindre importance.

Les îles Perroquets sont au nombre de quatre, et sur la dernière, à l'ouest, la première de tout le groupe en descendant le fleuve, s'élève un phare à lumière très puissante. Donner une description de toutes ces îles et de leur position respective est absolument impossible, nous ne ferons donc que les décrire d'une manière générale. Les havres au milieu de tous chemaux, sont très nombreux et généralement sûrs et d'accès facile. Celui de Mingan en particulier est superbe. Il consiste en un espace étroit et bien abrité, entre l'île du Havre et la terre ferme, où il y a jusqu'à treize brasses d'eau; l'ancrage est vis-à-vis de l'endroit où s'élève le poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson, avec l'église des sauvages et deux maisons de blancs : celle de l'agent de la compagnie et celle de M. Maloney, l'opérateur télégraphiste. C'est autour de ces quelques établissements que plus de quatre-vingt-dix familles montagnaises viennent, tous les étés, planter leurs tentes.

A une distance de deux milles, dans la direction de l'est, coule la grande rivière Mingan. Son cours est fort accidenté, ce qui n'empêche pas le saumon de la gravir jusqu'à soixante milles dans l'intérieur pour y frayer. La truite la fréquente aussi en grand nombre. Le droit de pêche y est concédé, et les locataires y prennent chaque été de beaux saumons. Cette rivière est navigable jusqu'aux premiers rapides, situés à quatre milles de l'embouchure.

Sept milles plus bas, la rivière grande Romaine vient se

jeter dans le fleuve; elle aussi est très renommée pour la pêche tant au saumon qu'à la truite. Ses propriétaires possèdent un magnifique *Schooner Yacht*, appelé *Romaine*, à bord duquel ils descendent à tous les mois de juin; ils vivent à bord de leur yacht qu'ils mouillent à l'embouchure de la rivière, et tous les jours, ils montent faire courir leurs mouches à la tête des rapides et sur l'eau calme des fosses; nombreux sont à la mi-juillet les saumons que le yacht *Romaine* remonte emmagasinés à fond de cale dans de la glace. Le cours de cette rivière, parsemé d'îlots, est très joli, et, quoiqu'accidenté, est agréable à pêcher.

Après avoir quitté la *Romaine*, nous arrivons à la capitale (!) de la Côte Nord, la pointe aux Esquimaux, siège de la préfecture apostolique du golfe Saint-Laurent. C'est un village comparativement populeux, ayant un couvent des Sœurs de la Charité, une école, une église de bonnes dimensions et un presbytère confortable. Un médecin y réside même toute l'année avec sa famille, c'est le docteur Tremblay, dont la bienveillance et l'hospitalité sont bien connues de tous ceux qui ont eu le plaisir de lui rendre visite. A part d'être un bon médecin, il est un nemrod accompli; ceux qui aiment les récits de chasse auraient grand plaisir à l'entendre raconter toutes ses expériences et aventures, tout aussi nombreuses que variées. Toute une flottille de yachts, de barges de pêche et de goëlettes font de la pointe des Esquimaux leur port d'attache. Les goëlettes, au nombre de treize servent à chasser les loups-marins, à travers les glaces, au commencement du printemps. Ces expéditions sont dangereuses, et six goëlettes de ce village ont péri écrasées par des banquises en 1889. Pour ceux dont les vaisseaux reviennent sans avarie, ce sont cependant des aventures très productives. Voici les détails que l'abbé Huard donne sur cette chasse: "Il y a plusieurs espèces de loups-marins ou phoques qui fréquentent le golfe Saint-Laurent. Celui que l'on vient chasser sur les glaces au printemps, c'est le brasseur, ou cœur (*phoca groenlandica*, Fabr), le phoque à croissants de Buffon. Ce nom de *phoque à croissants* ou de *cœur* lui vient de deux taches noires qu'il a sur le dos, le reste de son pelage étant gris-blanc. Cette espèce donne une huile plus abondante et de meilleure qualité pour le commerce. Les Esquimaux en mangent, avec délices, la chair et la graisse. Ne

les chicanons pas sur cette affaire de goût, matière qui, du consentement universel, échappe à la discussion. Il y a deux façons de faire la chasse au loup-marin sur les glaces : au bâton et au fusil.

“ Quand on trouve les loups-marins réunis, en troupeau de plusieurs milliers parfois, sur de grandes glaces qui peuvent avoir jusqu'à plusieurs milles de circuit; ou encore, lorsqu'on les voit sur de petites glaces si bien tassées qu'il ne s'y trouve pas de vides à l'eau claire : on fait la chasse au bâton. Il s'agit dans ce cas, comme bien l'on pense, de surprendre l'animal, et de ne pas lui laisser le temps de se jeter à la mer. Pour cet effet, les chasseurs débarquent sur la glace le plus loin possible des phoques, puis s'avancent sans tambour ni trompette; et même, arrivés à une certaine distance, ils se traînent à plat ventre, sur la glace, mais toujours du côté le plus rapproché de l'eau, de façon à couper la retraite à l'ennemi, s'il s'avisait de vouloir se dérober par la fuite aux charmes de la petite opération qui se prépare. Quand on a de la sorte cerné les loups-marins sans qu'ils s'en aperçoivent, tous les hommes, au signal convenu, se dressent subitement et commencent le carnage de ces pauvres animaux qui, surpris et effrayés, ne savent plus que faire au premier moment. Un coup de bâton sur le museau suffit pour les assommer, ou du moins, pour les étourdir; car il faut avant tout les empêcher de se jeter à la mer, ce qu'un certain nombre réussit toujours à faire. On revient ensuite, et l'on aide à mourir ceux que le premier coup n'a pas tués tout à fait. En procédant de la façon que l'on vient d'exposer, une troupe de huit hommes peut abattre cinq à six cents phoques en une couple d'heures.

“ Il arrive que les glaces où se trouve le loup-marin sont petites et tassées, mais laissent entre elles trop de vides, par où l'animal s'esquiverait facilement en dérobant au chasseur la peau et l'huile sur lesquelles il compte. Alors, on fait la chasse au fusil. Il s'agit toujours, assurément, d'approcher du loup-marin le plus près que l'on peut sans être aperçu. Aussi, les chasseurs avancent sans bruit, se cachant derrière les blocs de glace, quand ils en rencontrent, et tirent à une portée de quinze à trente pas, et quelquefois de plus loin encore, quand le loup-marin est plus farouche. Certains jours même, l'animal est si peu de bon compte, qu'on ne peut s'en approcher assez pour

le tirer avant qu'il ait le temps de se jeter à la mer. Dans tout cela, il n'est question que des loups-marins adultes, des loups-marins dont le siège est fait, et qui savent à quoi s'en tenir sur les desseins du roi de la création. Quant aux jeunes, ils y vont d'abord avec une entière candeur; ignorants encore du *struggle for life*, ils ne voient que des amis dans tous les êtres de la nature. On s'approche donc le plus aisément, et sans recourir à aucun artifice, de ces confiants petits animaux, et on les ... assomme sans plus de façon. Cette inconscience du danger ne dure d'ailleurs pas longtemps; dès la fin d'avril, les jeunes phoques ont cessé d'être aussi naïfs. Déjà au fait des périls de l'existence, ils sont devenus aussi farouches, et même plus, que les vieux.

“ Quelquefois, les glaces sont de très petite étendue et séparées les unes des autres. On fait alors la chasse en canot. Deux hommes sont dans l'embarcation, l'un à l'arrière pour la diriger, l'autre à l'avant pour tuer au fusil les phoques qui se rencontrent sur les glaces. Il est évident que ce troisième mode ne vaut pas la chasse au bâton, qui est bien la plus expéditive et par conséquent la plus productive.

“ Maintenant, si l'on imagine que, la tuerie achevée, on va transporter tous ces cadavres de phoques dans les goëlettes, pour s'en revenir à la pointe aux Esquimaux, c'est que l'on ne s'entend guère aux affaires... on n'a pas reçu une *éducation pratique*... on n'a pas été aux *écoles anglaises*...

“ Les os et la viande du loup-marin n'étant pas utilisables, pourquoi les emporterait-on? C'est la graisse qu'il importe d'avoir, pour en faire de l'huile; c'est aussi la peau, que l'on pourra vendre. Donc, sur la glace même, on enlève la peau du loup-marin; et comme, fort heureusement, la graisse tient à la peau, on se trouve à enlever les deux ensemble. On charge les goëlettes de ces dépouilles *opimes*, et l'on met la proue à l'ouest, pour arriver à la pointe aux Esquimaux aussi vite que possible. Ici, on sépare la peau de la graisse, que l'on fait fondre pour en tirer l'huile.”

Les loups-marins que l'on capture ainsi ne sont pas de la même espèce que ceux que l'on tue en été, ils sont plus gros et ne restent dans le golfe que tant qu'il y a de la glace.

Le havre de la pointe aux Esquimaux est du même genre que celui de Mingan, mais plus vaste; quand il vente une forte

brise de l'ouest, les petits vaisseaux ont de la misère à tenir, et doivent mouiller très près de terre.

Pour en revenir aux îles, voici : elles sont toutes hautes et escarpées du côté nord, tandis qu'elles s'avancent vers la mer en pente douce du côté sud. Elles sont formées de pierre à chaux, contenant des ammonites, des orthocératiles, et d'autres restes organiques; elles sont recouvertes d'une certaine épaisseur de terre très productive, si on peut en juger par l'abondance de la végétation; sur presque toutes, en effet, poussent de grands arbres, ayant à leurs pieds une mousse épaisse, des fougères et des arbrisseaux de différentes espèces, tels que groseillers, framboisiers, gadelliers, etc., qui se couvrent de fruits à la fin d'août. Souvent, au milieu de ces îles, à une centaine de pieds au-dessus du niveau de la mer, on trouve de petits lacs auxquels les rayons du soleil, en se réfléchant sur la pierre à chaux du fond, donne une jolie couleur argentine.

Les rivages se composent soit d'une grève de gros graviers gris, soit d'un rocher taillé à pic et tout déchiqueté par la mer. Les vagues viennent sans cesse frapper la pierre molle dont ces îles sont formées et creusent ainsi des grottes et des cavernes souvent très profondes, dont le plafond est soutenu par des colonnes aux formes variées et des plus extraordinaires. La hauteur des îles de Mingan ne dépasse nulle part trois cents pieds. Le flux et le reflux occasionnent, dans les chenaux, un courant régulier de montant et de baissant, mais dont la vitesse ne dépasse jamais une couple de nœuds; entre les Perroquets et la Longue-Pointe, cependant, ce courant venant à l'encontre d'une grande brise de l'ouest occasionne un raz de marée où la mer se fait excessivement grosse et maligne. On peut dire en général que tous les chenaux sont profonds et libres d'écueils et, par conséquent, faciles et agréables à naviguer. La grandeur des îles varie entre un et douze milles de circonférence, et sur presque chacune d'elles les navigateurs peuvent trouver du bois et de l'eau douce en abondance.

Toutes ces îles sont le rendez-vous des innombrables gibiers de mer des alentours; et tout cet ensemble de chenaux, de baies et de grèves constitue un véritable paradis pour les chasseurs, et n'a de rival que l'autre groupe d'îles, situé onze milles plus bas et séparé de celui-ci par une pointe longue et basse appelée Clear Water Point. Cette pointe est difficile à doubler par

un gros vent, car les vagues y sont énormes, mais, une fois passée, on peut encore naviguer à l'abri des îles sur une distance de quatre lieues.

Ce deuxième groupe commence à l'ouest par l'île Saint-Charles, et se termine à l'est par les îles Sainte-Geneviève et Sainte-Marguerite; entre elles, sont situées les îles Gun, Wood, Ragg et à la Chasse.

L'île Saint-Charles est la plus belle de toutes; au sud, entre l'île et terre, il y a un excellent mouillage que l'on peut atteindre soit par en haut, soit par en bas. Les gros vaisseaux mouillent en plein milieu, à cinq ou six brasses, tandis que les yachts entrent dans une large baie découpée dans la rive nord de l'île et ancrent dans deux ou trois brasses d'eau. Juste au milieu de l'île se trouve un grand lac salé qui communique avec la mer à marée haute par un étroit rigolet, mais en est complètement séparé à marée basse; sa circonférence a plus d'un mille et, en certains endroits, sa profondeur est assez considérable. Il va sans dire que c'est un des rendez-vous favoris des gibiers de toutes espèces, mais ils y sont très difficiles à approcher à cause du manque d'abri sur les bords.

À l'ouest, s'ouvre une autre grande baie remplie de roches et de *cayes*: c'est la place de chasse par excellence de l'île St-Charles, tant pour les oiseaux de grève que pour les loups-marins qui fréquentent les écueils les plus larges. Sur l'île même, il y a plusieurs mares très chanceuses pour la chasse aux canards, et comme elles sont entourées d'arbres, il est très facile de s'embusquer à courte portée. Dans le bois, couvent beaucoup de perdrix, d'aigles pêcheurs et d'aigles dorés, et dans les endroits marécageux vivent de nombreuses familles de rats-musqués; quelques renards même ne dédaignent pas de séjourner dans les fourrés les plus épais.

Du côté nord du chenal, à l'extrémité de la batture de vase qui s'étend jusqu'à la terre ferme, découvre à marée basse une petite *caye*, plate et unie, formée de tuffe et recouverte d'herbe marine; c'est le divan des loups-marins de ces parages. Aussitôt que l'eau la laisse à découvert, ils s'y rendent en troupes, et s'il n'y a pas de place pour tous, ils se livrent des combats acharnés.

En vous y rendant alors, vous pouvez en faire une véritable tuerie, mais il faut savoir procéder scientifiquement (!), autre-

ment tout est inutile et votre peine est perdue. Voici comment s'y prendre : vous vous rendez sur place en canot, deux débarquent et le troisième s'en va se cacher, avec le canot, derrière un autre écueil, situé à quatre ou cinq cents verges au nord-est. Naturellement, dès que vous approchez, tous les loups-marins fuient, mais sans s'en préoccuper davantage, les deux chasseurs se couchent à plat ventre, l'un fait le loup-marin, comme nous avons déjà expliqué comment la chose se faisait, et l'autre se cache derrière lui. Les loups-marins qui se sont sauvés à l'approche du canot, n'apercevant plus l'embarcation alentour de leur *échouerie* favorite, et voyant dessus ce qui leur semble être un de leurs semblables, s'approchent petit à petit et bientôt le tireur aura un coup à courte distance. Ce qu'il y a de mieux à faire dès que vous en avez tué un, c'est d'aller le chercher à la nage et de le mettre sur la *caye*, à vos côtés. Autrement, si vous faites venir le canot à votre aide, vous effarouchez les autres que la détonation du fusil a déjà quelque peu effrayés; tandis que si vous vous jetez à l'eau sans vous lever, et que vous remontez à votre poste en imitant le loup-marin qui s'échoue, vous ne les effarouchez pas davantage et bientôt il en reviendra encore à votre portée. Si par hasard vous en blessez un au lieu de le tuer, alors vous devez appeler votre troisième compagnon, caché avec le canot, pour qu'il vienne lui donner le coup de grâce.

L'île Gun, à deux milles et demi à l'est de l'île Saint-Charles et tout près de la grande île à la Chasse, est très curieuse : elle n'a qu'une trentaine d'arpents de circonférence et ses falaises de tous côtés, sont perpendiculaires et d'une cinquantaine de pieds de hauteur, minées à la base par la mer, ce qui lui donne l'apparence d'un chapeau de haute forme. On parvient au sommet grâce à des éboulis qui se sont produits en certains endroits et ont formé des espèces d'escaliers de pierre. Le dessus est recouvert d'une couche de terre pierreuse très dure, sur laquelle pousse un peu d'herbe parsemée de narcisses et de panets sauvages. C'est dans cette terre qu'une quantité innombrable de perroquets de mer et de pingouins (*goddes*) creusent leurs nids.

Dès que vous approchez l'île, ils sortent tous de leurs trous et se mettent à voler en cercle autour de leur domaine formant un véritable tourbillon indescriptible d'ailes

noires, de falles blanches et de becs jaunes. Ces oiseaux émettent des sons rauques tellement forts et bas qu'on ne s'imaginerait jamais que de tels cris peuvent venir de bêtes si petites. Il faut dire aussi que ces oiseaux sont munis d'un bec peu en proportion de leur taille. Leur curiosité est extrême et si vous vous cachez le moins, ils viennent tout de suite, par bandes, passer au-dessus de votre tête en battant des ailes, puis, dès qu'ils vous ont bien vus, ils retournent obliquement pour revenir faire le même jeu quelques minutes plus tard. Vous pouvez ainsi en abattre tant que le cœur vous en dit, sans les rendre plus prudents et sans que leur nombre paraisse diminuer. Si nous n'êtes tireurs experts, vous vous apercevrez avant la fin de la journée que le nombre de coups tirés n'est pas un critérium du nombre de pièces abattues, et vous constatarez, pour employer le langage des chasseurs, " que le gibier est bien court et qu'il y a beaucoup de place autour." Dans tous les cas à ceux qui ont beaucoup de cartouches à leur disposition, nous recommandons fortement d'aller passer une journée sur l'île Gun.

A terre de l'île Gun, la côte forme la grande baie Puffin dont la pointe nord-est s'appelle Betchwin, du nom du havre situé à l'est de son extrémité. Entre cette pointe et l'île à la Chasse, il n'y a qu'une passe étroite avec un flot en plein milieu; c'est entre cet flot et le bout de la pointe qu'il faut passer pour parvenir au havre en venant de l'ouest. Cette passe est assez profonde, mais n'a tout au plus qu'une encablure de large, et le courant dans les grandes marées y forme un véritable rapide. Seuls les yachts et les barges de pêche peuvent y passer et ils ne doivent même s'y risquer qu'à marée haute.

L'entrée de l'est, située à un mille plus bas, est aussi partiellement fermée par un autre flot, elle est cependant plus large et plus profonde, ce qui permet même aux grosses goëlettes de parvenir jusqu'à Betchwin. Jusqu'en 1879, il y avait un petit village au fond de ce havre; maintenant, pas un seul habitant n'y demeure, tous sont partis emportant avec eux jusqu'au bois dont leurs maisons étaient construites. Dire que ce port est sûr est superflu après avoir décrit les seules passes qui y conduisent; une fois à l'intérieur on se croirait dans un lac, entouré qu'on est de toute part par la terre.

Au sud se trouve l'île à la Chasse, la plus grande de toutes les

îles de Mingan. Elle mesure douze milles de tour, est basse, couverte d'un bois épais et haut, et ses bords sont découpés en mille et une baies de toutes formes et de toutes dimensions. Les roches dans le havre de Betchwin sont très fréquentées par les loups-marins, en particulier celles de la pointe à la Perdrix et le long de l'îlot de l'est. Sur l'île à la Chasse les renards sont très nombreux; quant aux gibiers à plumes il va sans dire qu'ils s'assemblent par grandes bandes dans ses baies et sur ses pointes.

De Betchwin; en suivant la côte dans la direction du nord-est, on passe d'abord la pointe à la Perdrix avec la montagne du même nom à l'arrière-plan, puis on arrive à la grande baie du Pillage, au fond de laquelle s'élève le mont Sainte-Geneviève. Cette baie est plate et remplie de roches éparpillées en toutes directions de sorte qu'aucun vaisseau ne doit s'y aventurer. A certains temps de l'année la chasse à la bernache, aux oies sauvages et aux canards noirs y est excellente; en été, il n'y a ni chasse ni pêche. Le bois au fond de la baie contient beaucoup de perdrix, de lièvres, de pores-épics et de hérissons.

En face de cette baie est située l'île Sainte-Marguerite et au sud de celle-ci l'île Sainte-Geneviève; la seconde est de beaucoup la plus grande. L'île Sainte-Geneviève est fréquentée par des multitudes de gibiers de mer, les uns y couvent, les autres n'y arrêtent qu'en passant, mais il y en a toujours en tout temps de l'année excepté au milieu de l'hiver.

Les gros goélands à manteau noir, les pigeons et les moyses sont ceux qui y font leurs nids en plus grand nombre. Les loups-marins s'échouent souvent sur les battures au sud de cette île. La longue pointe du sud-ouest est la meilleure place pour tuer du gibier à la passée, et le côté sud-est, pour chasser le pigeon et le goéland.

Au fond de la baie qui s'ouvre au nord de l'île est maintenant bâtie une homarderie : ce sont des gens des Iles de la Madeleine qui viennent y passer la saison de la pêche à ce crustacé. Tous les ans, ils en emboîtent une quantité suffisante de homards pour charger plusieurs goëlettes qui les transportent à l'île Amherst. Ils les capturent au moyen de trappes faites de lattes clouées sur des demi-cercles de bois, pris sur une planche qui forme le fond de la cage. A chaque bout

est aménagé une entrée formée par un filet mis en forme d'entonnoir débouchant à l'intérieur; au milieu de la cage qui a une longueur de trois pieds est placé un crochet auquel on suspend l'appât qui se compose généralement d'une tête de morue. Les homards, voyant l'appât à travers les espaces entre les lettes, entrent par les bouts; une fois à l'intérieur, la forme des entrées ne leur permet plus de sortir. Leur présence dans la cage attire leurs congénaires, et souvent quand les pêcheurs lèvent la trappe elle contient sept ou huit homards ou même plus. Ces trappes sont maintenues au fond de l'eau par une pierre que l'on place à l'intérieur, et une bouée y est attachée pour indiquer où elle se trouve. Les pêcheurs placent ainsi des centaines de ces trappes, et en font la visite soir et matin. A temps perdu, ils capturent beaucoup de ces crustacés au moyen de crochets de fer, emmanchés à une longue perche, avec lequel ils vont les accrocher en dessous des pierres du fond. Une fois capturés, les homards sont placés dans une immense cage flottante, et quand on en a ainsi réuni un assez grand nombre, on fait bouillir de l'eau dans un grand chaudron de fer suspendu au-dessus d'un feu sur la grève, et on y jette les homards tout vivants. Au bout d'une demi-heure on les retire, enlève la carapace qui les recouvre et les met en canistres.

Au sud et au sud-est de l'île Sainte-Geneviève, à près de deux milles de distance s'élèvent deux rochers (des Saints et Bowen), bas et nus, mais que la mer ne recouvre jamais. Ce sont des écueils excessivement dangereux pour les navires qui entrent dans les havres de Betchwin et de Sainte-Geneviève, d'autant plus dangereux qu'on ne peut se guider par la sonde, tant le fond est irrégulier, la profondeur de l'eau variant souvent de cinq brasses sur roches à quarante-trois brasses sur sable d'un coup de sonde à l'autre. Ces rochers sont littéralement couverts de nids et de fiente de cormorans; c'est là que ces oiseaux élèvent leurs jeunes en sécurité. La mer, en effet, permet rarement d'aborder ces écueils en canot et même si c'était facile, rares sont les mortels qui affronteraient l'odeur

qu'exhalent ces colonies de palmipèdes. Tout de même, il arrive quelquefois que les pêcheurs aux homards de l'île Sainte-Geneviève s'y aventurent au printemps pour faire une provision d'œufs de cormorans, qu'ils conservent dans de l'eau de chaux pour en manger de temps à autre et varier un peu leurs menus ordinaires.

La côte, de l'île Sainte-Geneviève à Natashquan, soit une distance de cinquante-deux milles, est basse près de la mer, s'élevant graduellement pour former une chaîne de montagnes de peu d'élévation. Ce sont tous des rochers nus, à part les quelques endroits où s'est amassé le sable, à l'entrée des rivières et le long de leur vallée où pousse un bois épais, composé en grande partie d'épinettes auxquelles se mêlent quelques peupliers sur le bord de l'eau. Le rivage, travaillé par la mer qui le bat sans cesse, est déchiqueté en un nombre infini de petites baies généralement remplies de roches. Les îles, petites et basses, formées de rochers d'où la mer a balayé toute végétation sont innombrables, mais ne s'étendent jamais à plus de deux milles du rivage. Il est dangereux d'en approcher, car le nombre des récifs sous-marins est aussi considérable que celui des écueils qui émergent à la surface, et il faut être très familier avec ces parages pour pouvoir les éviter quand on se risque à approcher de la côte. Les courants n'y sont pas réguliers et dépendent en grande partie de la direction, de la force et de la durée des vents. Sur toute cette distance de cinquante-deux milles, nous nous contenterons de dire un mot seulement des places où un yacht peut havrer.

Il y a d'abord la baie Appétaté, presque en face de l'île Sainte-Marguerite où la chasse est bonne; ensuite, la rivière à la Corneille avec son unique habitant, M. Dufour; recommandée pour la pêche à la truite et au saumon; puis Piasterbai, où il y a quelques habitants. Watsheou, à trente-cinq milles à l'ouest de Natashquan, est une péninsule formée de granit, haute de cent vingt-sept pieds, sans arbres ni végétation pour la recouvrir, et située à l'entrée de la rivière de ce nom. C'est un bon endroit pour la pêche à la mouche; il n'y a pas d'habitants.

Passashebou et Nabesippi sont deux petites baies remplies d'îlots, très fréquentées des gibiers de mer, et, au fond desquelles coulent de modestes rivières que ne dédaignent pas le saumon et la truite. Puis vient Gonysh, une rivière de bonne dimension, avec une chute de vingt pieds à un mille et demi de son embouchure qui est étroite, peu profonde et masquée par un îlot. De chaque côté s'étale une longue grève de sable fin et blanc. La chute empêche le saumon de la remonter; les points de vue à l'intérieur du havre et en remontant le cours sont de toute beauté. Enfin vient Washtowoka à cinq milles du petit Natashquan; c'est une autre baie remplie d'îles et d'un accès difficile même pour les barges.



CHAPITRE I X

De Natashquan au Blanc-Sablon.

Il y a deux Natashquan : le grand et le petit ; c'est à ce dernier qu'est le havre. Il est formé par des îles et des îlots ; son entrée a cent quatre-vingts verges de large sur une profondeur de cinq brasses. L'ancrage, sur un fond de sable, y est assez bon, mais à marée haute, par un gros vent sud ou sud-ouest, la houle se fait passablement forte même tout à fait en dedans. Dès que la brise du sud ou du sud-ouest fraîchit, il est impossible de sortir du havre à cause de la mer qui casse aussitôt avec furie sur les récifs de l'entrée. Au fond de la baie se jette la rivière Petite Natashquan qui n'est, à vrai dire, qu'un gros ruisseau. La rivière de ce nom, rendue si célèbre par sa pêche au saumon, est la Grande Natashquan, à trois milles et demi au sud-ouest de la première. Son embouchure, entre deux pointes de sable ayant leurs extrémités à plus d'un mille l'une de l'autre, est obstruée par une île de sable très basse. Le chenal du nord ne contient que très peu d'eau, mais dans celui du sud il en reste toujours plus de six pieds. Ce havre ne peut par conséquent servir qu'aux barges de pêche ; en revanche, la rivière est navigable pour ces barges sur un parcours de quinze milles.

Voici les remarques de notre historien de la Côte Nord, sur la rivière du Grand Natashquan : “ Dans la Natashquan, c'est le cours inférieur, que l'on exploite pour les fins commerciales aux dépens du saumon. Le haut de la rivière est réservé au sport infiniment plus distingué de la pêche à la ligne, non pas, sans doute, en faveur de tout venant, mais à l'intention des *officiers* qui viennent jusqu'ici courir sus au noble saumon. Nous avons déjà dit ce qu'en l'espèce signifie ce terme d'*officier*, dont, sur la côte, on peut décorer même l'homme le plus pacifique du monde, qui ne porte pas, qui ne portera jamais et qui n'a jamais porté de sabre au côté. On appelle *officier*, tout étranger qui vient faire la pêche à la ligne sur des rivières louées du gouvernement.”

Montpetit fait sur cette rivière des remarques intéressantes :

“ La Natashquan est depuis longtemps renommée parmi les sportsmen d'Europe et d'Amérique, pour l'excellence de sa pêche à la ligne. Pour l'abondance et la quantité du poisson, elle est déjà la rivale de la Moisie qu'elle surpasse de beaucoup par le pittoresque du paysage, la nature violente et sauvage de son cours. Des scènes dramatiques du plus saisissant effet se sont passées sur ses rives, au milieu de ses tourbillons.

“ On montre ici le gouffre qui engloutit Walter MacFarlane, l'un des princes du commerce de Montréal. Un peu plus loin rugit le maelstrom, *l'entonnoir du diable*, où s'abîma le jeune héritier des Ashtley, une famille ducale d'Angleterre. Ses guides l'avaient prévenu du danger, l'assurant que nul n'avait jamais impunément effleuré les lèvres du gouffre, dont le baiser donnait la mort, il n'en voulut rien croire. Un seul de ses guides consentit à l'accompagner, pendant que les autres avec ses amis les suivaient de leurs regards navrés. Le canot glisse comme un trait; il arrive au gouffre qui s'en empare et le fait tourner comme une toupie; il s'enfonce, les deux têtes ne marquent plus qu'une ligne noire au-dessus de l'eau, lorsque soudain une tête et deux bras levés surgissent du vortex. C'est le guide sauvage, qui se sépare du jeune duc en présence de la mort inévitable. Mais un coup de feu retentit aussitôt sur la rive, et la tête et les bras se rabattent et disparaissent dans le fleuve. Un des amis du jeune pair, imprudent mais brave, venait de punir le lâche.

“ Il y a six ou sept ans, M. J. G. A. Creighton, chez qui l'art de l'écrivain le dispute à l'habileté du pêcheur, faillit périr au même endroit, en capturant un saumon de taille démesurée. Son canot ayant chaviré pendant la lutte, il put avec peine gagner le rivage, pendant que son compagnon était emporté par le gouffre pour y disparaître à jamais.

“ En dépit de ces scènes dramatiques répétées, la Natashquan ne paraît avoir rien perdu de sa fascination sur l'esprit des sportsmen étrangers. Pendant longtemps la Natashquan, à son embouchure et jusqu'au pied de la première chute, a fourni une pêche au filet prodigieusement abondante. Une année même, la capture fut tellement nombreuse que le sel et les barils firent défaut, et qu'il s'ensuivit une perte de milliers de beaux poissons. Depuis, et d'année en année, la rivière a subi une déchéance sensible, qui l'a réduite au rang de rivière de troisième classe après avoir occupé le premier rang.

“ Au seizième mille, le lit de la rivière est coupé à angle droit par une chute d'une vingtaine de pieds de hauteur, au pied de laquelle le saumon vient s'entasser par milliers en rangs si serrés qu'on en voit à chaque instant sortir de l'eau sous la pression commune de la masse. Ils restent là sous une poussée inconsciente, attendant qu'une forte pluie vienne grossir la rivière, et leur permettre de franchir le rocher surplombant dont ils se rapprochent comme s'ils étaient portés par un élévateur. Si nombreux sont-ils qu'une ligne jetée au hasard ramène à coup sûr une victime accrochée par les flancs, les ouïes ou autrement.

Dès que la pluie commence à tomber, ces pauvres poissons *assoiffés* témoignent de leur joie par des sauts, des soubresauts, des coups de queue, une gymnastique en règle. Petit à petit le bassin monte, la chute les appelle de sa voix de plus en plus sourde, leur parlant déjà presque de niveau, à l'oreille, et ces pauvres poissons enjambent le gouffre sans effort, comme un trait argenté lancé de bas en haut. Toutefois, si rapides qu'ils soient, il arrive que des tireurs exercés choisissent ce moment pour montrer leur adresse en les perçants d'une balle au vol, comme des oiseaux, proies inutiles de la vanité jetées au gouffre.”

Un fait remarquable et particulier est celui que relate l'abbé Huard : “ En d'autres pays, on redoute les laves d'un volcan, la crue subite d'un fleuve ou les tourbillons d'un cyclone. A Natashquan, c'est le sable qui est le péril, tout comme au cœur du Sahara d'Afrique. Lorsque le vent souffle violemment, il soulève une poudrerie de sable qui rappelle la poudrerie de la neige dans les tempêtes de l'hiver. Le sable pénètre alors dans les habitations par les interstices des portes et des fenêtres. Il s'accumule autour des maisons et y forme des amas du genre des bancs de neige. Aussi, le terrain de Natashquan se compose de plusieurs rangées de dunes, parallèles à la mer et semblables à des vagues soulevées par des ouragans. Sur le sommet de ces dunes, que séparent les unes des autres des marécages ou de petits laes, sont des habitations entourées d'enclos où l'on récolte patates, navets et autres légumes, à force de varech et de déchets de poissons.

“Voici un fait qui fera juger de quelle gravité est la *question du sable* à Natashquan. Du temps où l'abbé Vaillancourt des-

servait cette mission (1889-1892), on éleva en face de l'église une clôture de quinze pieds de hauteur. Eh bien, en 1895, il ne restait plus que deux ou trois pieds de cette clôture au-dessus de l'amas de sable qui s'était formé en quelques années contre cet obstacle. Les Natashquanais ont donc quelque sujet de crainte que leur église elle-même ne finisse par être engloutie."

Natashquan est le dernier endroit de la côte que desservent les steamers qui font le service de la côte nord; de là au détroit de Belle-Isle, les goëlettes côtières offrent le seul moyen de communication. Et comme tous le savent, ce moyen de transport n'est ni confortable, ni régulier, ni rapide, mais les pauvres pêcheurs du Labrador sont bien forcés de s'en contenter d'ici à ce que le gouvernement les prenne en pitié et fournisse des subsides à quelque compagnie de paquebots pour l'induire à desservir ce coin de notre province auquel on prend actuellement autant de temps à se rendre qu'en Europe ou même au Japon. Un voyage au Banc-Sablon ne prend rarement, dans les circonstances ordinaires, moins d'un mois et demi, aller et retour.

A cette partie de la côte, depuis Natashquan jusqu'au détroit se donne d'habitude le nom de Labrador Occidental, par opposition au Labrador Oriental que baigne l'Océan Atlantique, et qui est sous la dépendance du gouvernement de Terre-Neuve.

En quittant Natashquan il y a encore treize milles d'un rivage de sable, mais au bout de cette distance jusqu'au cap Whittel, cinquante milles plus bas, la côte est formée de granit qui s'élève en collines escarpées, arrondies vers le sommet, séparées par des marais et des étangs, absolument dénudées de toute végétation, excepté le long du cours sablonneux des rivières où croît toujours un bois épais. La rive s'élève rarement à plus de deux cents pieds de hauteur, et forme un plan incliné vers la mer, de même que les innombrables îles, îlots et rochers sans aucune verdure, qui ajoutent, sur une largeur de cinq bons milles, une véritable frange au rivage. Vues d'une couple de lieues au large, ces îles se confondent avec la terre ferme, et l'uniformité de la côte fait qu'il est à peu près impossible de reconnaître une place de l'autre. Ces rochers sont très écorés et, par conséquent, très dangereux pour les navires pendant les temps brumeux.

Nous ne parlerons maintenant que des baies et des havres

de grandes dimensions, vu qu'aucune description ne pourrait donner une idée exacte des autres endroits. Avant de commencer cette description topographique, nous citerons un passage emprunté à Buies, sur cette partie du Labrador. "Le plus vaste et le plus important de tous les territoires de chasse de l'Amérique britannique est incontestablement le Labrador canadien, communément appelé le Grand-Nord, qui embrasse une immense superficie, s'étendant entre le 57ème et le 61ème degré de longitude ouest, sur le littoral du golfe Saint-Laurent, et dans l'intérieur jusqu'à la limite même des forêts.

"Sur toute la longueur du littoral, la côte est perpétuellement découpée, pénétrée, échancrée par des anses et des baies étroites, longues, souvent très profondes, qui ont fait, de temps immémorial, de cette partie du Dominion le lieu d'élection des oiseaux de mer, des crustacés, des poissons mixtes et des pinipèdes et carnassiers terrestres.

"Le littoral du Grand-Nord est, en certaines parties, découpé à l'infini et tout garni d'îles et îlots rocheux. Entre ces îles et ces îlots se croisent et s'entre-croisent une multitude de chenaux, quelquefois très profonds, et se forment avec facilité de bassins intérieurs, éminemment propres à la reproduction du homard. Aussi, jadis, y voyait-on ce crustacé en quantités énormes; mais il a depuis beaucoup diminué. On prenait assez facilement, il y a vingt ans, des homards pesant jusqu'à dix-huit et vingt livres, et la moyenne en poids s'élevait à quatre ou cinq livres; aujourd'hui, le maximum en poids de ce crustacé dépasse de peu sept livres, et encore est-il rare; la moyenne s'est abaissée à deux livres.

"Chaque pêcheur de homard se croyait en droit de chasser le gibier qui l'entourait, d'en consommer la chair, d'en recueillir la plume ou la peau, d'en emporter les œufs, de s'en servir pour amorcer ses cages à homards, et n'hésitait pas à tendre un filet à l'entrée d'un cours d'eau fréquenté par le saumon et la truite. Presque toujours, ces deux poissons venaient déboucher dans le fond de l'anse ou de la baie où le pêcheur avait établi sa homarderie.

"Le plus grand nombre des palmipèdes de la famille des outardes, oies, canards, nichent à des distances quelquefois assez considérables du littoral, et échappent ainsi relativement aux chasseurs. Mais il y a deux ou trois espèces, apparte-

nant à ces familles, qui exécutent leur ponte sur le littoral même, ou sur les îlots qui l'avoisinent.

“ La plus exposée de ces espèces, est le canard eider *mayac*. Ce canard est en abondance si extraordinaire dans le golfe Saint-Laurent que l'enlèvement persistant des œufs ne fait que commencer à amener une diminution inquiétante de son espèce.”

Voici maintenant quelques remarques de M. H. de Puyjalon, le sportsman-chasseur si bien connu au Labrador, qu'il habite depuis plus de vingt ans :

“ Pour le marin étranger à ces parages, rien n'est plus effrayant que la côte du Grand-Nord, lorsqu'il l'aperçoit de la haute mer en un jour de tempête. Il ne voit qu'une ligne ininterrompue de récifs où les eaux viennent se briser en embruns prodigieux. Pour le marin de la côte, rien n'est plus hospitalier que cette ligne redoutable, car il sait qu'en arrière il trouvera les havres les plus sûrs, où s'abriteraient toutes les flottes du monde, et où les conduiraient les chenaux les plus profonds, si elles osaient tenter de s'y engager.

“ Le littoral du Grand-Nord est, en certaines parties, découpé à l'infini et tout garni d'îles ou d'îlots rocheux groupés en telle abondance que la haute mer se trouve séparée de la côte ferme par une distance atteignant dix à douze milles.

“ Entre ces îles et ces îlots se croisent et s'entre-croisent une multitude de chenaux, quelquefois très profonds, où pourraient parvenir des navires de fort tonnage, s'ils tentaient de s'aventurer en pareil labyrinthe. Mais il n'en est point ainsi, et seules les goëlettes de petites dimensions, les barges et les chaloupes osent s'y engager. La plupart des homarderies et des pêches à saumons s'établissent au cœur même de ces archipels.

“ Sur une côte qui présente de telles dispositions physiques, on rencontre avec facilité des bassins intérieurs où l'eau salée conserve un niveau minimum permanent, tout en se renouvelant deux fois en vingt-quatre heures. Ces bassins sont éminemment propres à la reproduction du homard et l'on y rencontre souvent ce crustacé en quantité appréciable, à l'époque de la ponte. On pourrait y créer presque sans frais des frayères naturelles.” (Id.)

Revenons maintenant à la description du littoral, d'après la méthode suivie dans tout ce livre. D'abord à vingt milles en

aval de Natashquan se trouve la baie Kékasppa, profonde d'un mille et demi et large de trois : ce n'est pas un très bon havre et la houle du large s'y fait généralement sentir, mais des yachts peuvent toujours y trouver abri en se mouillant sous le vent d'un des îlots de l'entrée. La pointe Kékasppa est formée par une péninsule que joint à la terre ferme un isthme de sable recouverte d'herbe, qui, soit dit en passant, est un excellent endroit de chasse. Dans le coin nord-ouest de la baie, il y a une magnifique grève de sable adossée à un bois d'épinettes rabougries et tellement entortillées qu'il est impossible d'y pénétrer. Six familles ont leurs demeures au fond du port. La rivière Kékasppa débouche trois milles à l'ouest de la baie et fait une chute de quarante pieds de hauteur, à une vingtaine d'arpents de son embouchure.

C'est ici que commence la série d'îles qui bordent la terre ferme jusqu'au détroit de Belle-Isle. Voici ce qu'en dit notre auteur favori : " Il y en a de grandes, mais la plupart ne sont que des îlots qui se pressent sur plusieurs rangs le long de la côte, et parfois jusqu'à douze ou quinze milles au large. A voir sur la carte cette poussière d'îlots accumulée vers la côte du nord, on dirait des balayures du golfe que la furie des vents de sud-ouest aurait rejetées sur son rivage.

"Assurément, voilà une bordure dont la côte se passerait bien ! Assurément, rien n'offre plus d'inconvénients que l'existence de toutes ces îles placées si près de terre, et qui ne sont que des rocs dénudés !

"Eh bien, c'est tout le contraire qui est vrai ! Et nos pêcheurs de là-bas seraient au désespoir si *leurs îles* leur étaient enlevées par quelque soudain et effrayant cataclysme.

"Nous ne sommes pas toujours assez éclairés pour comprendre dans ses détails la sagesse dont le Créateur a marqué toutes ses œuvres. Mais ici on peut toucher du doigt, pour ainsi dire, la bonté d'une Providence qui s'est plu à répandre partout ses bienfaits.

"Pas plus, et même moins encore, que dans le Labrador supérieur, il n'y a ici de chemin d'ouvert sur la côte. Il est même fort probable qu'il s'écoulera un très grand nombre d'années avant que le chemin maritime de la Côte Nord, que nos gouvernements se décideront sans doute un jour à tracer le long de ce rivage, soit prolongé jusqu'à ce territoire si loin-

tain. Eh bien, en attendant, nos pêcheurs voyagent aisément dans leurs petites embarcations, entre ces îles et la terre ferme. La tempête fait rage sur la mer; les vagues s'y soulèvent, comme des montagnes, sous l'effort des vents les plus furieux; mais tout ce tapage vient se briser sur le rempart des milliers d'îles qui bordent la côte, et la petite barge du pêcheur navigue en toute sécurité, comme sur l'onde paisible de ces rivières qui coulent à travers nos belles campagnes.

“Durant l'hiver, le bienfait n'est pas moindre. La glace se forme solide entre les îles et la côte; et sur cette surface polie la neige ne s'amoncelle guère, chassée qu'elle est par la violence des vents. Voilà donc toute ouverte une voie superbe, où les *teams* de chiens pourront se déployer sans obstacle et dévorer l'espace tout à leur aise. C'est sur un chemin si libre, si plane et si glissant que l'on fait en cométique jusqu'à trente-cinq lieues par jour !

“Il faut savoir, en outre, que c'est à travers ces îles que la pêche est la plus productive. Evidemment, le peuple des morues et celui des harengs trouvent, dans ces milliers de détroits à eau profonde, des retraites précieuses où ils sont également à l'abri des agitations de la vie, je voulais dire : de la mer, et de la poursuite des monstres marins qui ne respectent guère leur droit à l'existence. Il faut ajouter, par exemple, qu'ils ne font que tomber de Charybde en Scylla, et que les monstres sont là qui les guettent et les arrachent à pleins filets aux charmes de la vie sous-marine.

“Il n'y a pas jusqu'aux oiseaux de mer dont le témoignage ne puisse être invoqué sur cette question des îles du Labrador. Ces îles sont leur pied-à-terre, où ils viennent se reposer de leurs courses aériennes, où ils passent la nuit, où ils couvent en toute tranquillité. Que ces îles ne soient que des rochers dépourvus d'arbres, cela ne les contrarie guère, puisque, comme la plupart des grosses espèces de volatiles, ils font toujours leur nid à la surface du sol. Et quelle ressource précieuse pour les Labradoriens, que ces troupes innombrables des oiseaux de mer ! La chair de quelques espèces au moins est utilisée pour l'alimentation; mais ce sont les œufs qui principalement sont employés pour cet objet. Puis, la récolte de la plume peut être une autre source d'utilité et même de profits. C'est ce que des pillards, venant de Terre-Neuve, des provinces maritimes et jusque des Etats-Unis, savent depuis longtemps.”

Musquarro, à quatre milles et demi de la baie Kékasppa, est une rivière rapide, se jetant dans une baie remplie d'îles et de rochers, qui ne constitue pas un havre bien désirable. La rivière est cependant très poissonneuse et le serait encore beaucoup davantage si les sauvages montagnais et naskapis, qui viennent passer l'été à Musquarro ne leur faisaient une guerre à mort au moyen de toutes sortes d'engins de pêche défendus. Vingt familles de blancs habitent Musquarro et l'été plus de soixante-quinze familles de sauvages viennent se joindre à eux.

Après Musquarro, à douze milles plus à l'est, la rivière Olomanosheebou, qui signifie en dialecte montagnais *rivière à la peinture*, jette dans le fleuve une eau de couleur rougeâtre, ce qui lui a valu son nom. Les Canadiens, craignant sans doute de s'aventurer à prononcer un pareil nom, la nomment simplement la Romaine, bien qu'il y ait déjà deux autres rivières appelées ainsi depuis Tadoussac. La baie dans laquelle cette rivière dégorge par une chute de vingt pieds, avance à quatre milles dans les terres, mais son manque de profondeur la rend inutile pour tout autre vaisseau que des barges de pêche. Le petit village de la Romaine se compose de treize maisons, une école et une chapelle. "La rivière fourmille de saumons et de truites d'une grosseur prodigieuse. On y rencontrerait même, paraît-il une espèce de truite blanche et argentée." (1)

La baie Cokcouachou "qui veut dire gros hibou en langue montagnaise," constitue un havre magnifique, spacieux et d'accès facile. Le mouillage qui se trouve à la tête de la baie dans un espace que l'on appelle le bassin est très sûr et parfaitement à l'abri de la houle du large. Cette baie, située à vingt milles de la Romaine, reçoit les eaux d'une petite rivière au cours rapide et peu profond. L'île Wolfe placée juste en face est formée par deux monticules de cent-cinquante pieds de hauteur, séparés par une vallée. A peu de distance, avance le cap Whittele, et à partir de là, la côte formant un angle assez prononcé se dirige beaucoup plus au nord.

Après le cap Whittele, viennent le havre Wapitagun, puis la rivière Itamamiu qui est très poissonneuse, mais dont l'entrée, remplie de roches et peu profonde, ne peut servir d'abri qu'aux barges de pêche. M. Michel Blais, de Berthier, y a un magasin

(1) Nos lacs et nos rivières.

tenu par ses deux fils qui s'occupent aussi de la pêche au saumon. Les Blais possèdent une magnifique goëlette qui voyage tout l'été le long de la côte pour les fins de leur commerce : *en trade*, comme disent les Labradoriens. Voici l'éloge de M. Blais fait par un auteur bien connu. "C'est le vrai type du marin, que ce beau et robuste vieillard, aux grands cheveux si blancs, au caractère jovial, franc et généreux. Rien de plus intéressant que de le voir à l'œuvre sur son bâtiment par les temps orageux. Alors on suit, avec un intérêt palpitant, l'action de la bravoure unie à la prudence et à l'habileté du vieux loup de mer. Le Bas Labrador n'a plus de secrets pour lui : les personnes, les havres, les mouillages, les îles, les récifs submergés, qui sont légion dans ces parages, le comportement de tous les vents et courants à chaque endroit, tout lui est familier, il sait tout par cœur. Il est âgé de près de soixante-dix ans ; en ces dernières années il a remis le commandement de son navire à son fils Joseph, qui continuera dignement les traditions paternelles. Cela n'empêche pas qu'il retourne au Labrador presque à chaque voyage de son vaisseau. Pourtant, depuis plusieurs années, il prend la ferme résolution, chaque automne, de ne plus retourner au golfe ; mais, le printemps venu, le bon vieux ne peut résister au désir de reprendre la mer. Qu'elle est donc puissante, cette fascination qu'exerce la mer sur tous ceux qui l'ont vue de près, qui en vont vécu, qu'elle a bercés sur ses flots mouvants, qu'elle a ballottés sur ses vagues en furie !"

L'île Watacheistic, en face de l'estuaire du même nom, est une grande île de neuf milles de circonférence, découpée en un nombre infini d'anses. Entre cette île et la terre ferme un excellent mouillage est à la disposition des navigateurs.

Quelques milles plus bas se trouve le village de Harrington, bâti au fond d'un autre bon havre, en arrière de nombreuses îles. Vingt-cinq familles y ont leurs demeures ; elles sont toutes protestantes, et, ce qui est plus extraordinaire encore, l'armée du salut s'y est implantée et y prêche sa doctrine.

Sept lieues au nord-est de Harrington est situé le poste de la Tête-à-la-Baleine, abrité contre les vents de la mer par tout un archipel d'îles. Les habitants de la Tête-à-la-Baleine ont presque tous deux maisons, l'une sur la terre ferme et l'autre sur les îles du large ; ils appellent la première leur *maison d'hivernement*, et l'autre leur *maison du large*. Celle-ci leur sert

d'habitation durant la saison de la pêche, ce qui leur sauve beaucoup de temps, vu qu'elle se trouve sept milles plus près des bancs où ils prennent la morue. Le bois de chauffage manquant absolument sur les îles, les pêcheurs sont contraints de retourner à la terre ferme quand les gros froids commencent. Cette coutume est d'ailleurs commune à bien des postes de pêche du Labrador; mais un fait curieux et particulier à la Tête-à-la-Baleine est le suivant: la chapelle de la mission est située sur une des îles et le cimetière sur une autre. Les cercueils sont transportés en canots, et le cortège qui accompagne le mort à sa dernière demeure se compose de canots, de flats et de doris de toutes descriptions.

Après la Tête-à-la-Baleine viennent le gros et le petit Mécatina. Aux alentours du petit Mécatina, il y a plusieurs bons havres, entre autres la baie aux Moutons et celle du Lièvre. Les hauteurs de l'île sont couvertes de toutes espèces de fruits sauvages, dont l'abondance est quelque chose de vraiment extraordinaire. Quiconque veut se donner la peine d'en faire l'ascension sera généreusement récompensé de sa fatigue par le magnifique panorama d'un caractère sauvage et étrange qui se déroulera alors devant lui. Sa vue s'étendra sur une miryade d'îles, et, au loin, à terre, sur des côtes rocheuses, de profonds précipices, de sombres vallées aux marais stagnants bordés d'arbres nains. Il y a dans la vue de ce pays désolé quelque chose à la fois triste et sublime qui frappe l'imagination par son aspect mystérieux.

La rivière du petit Mécatina décharge ses eaux dans la baie par de nombreux chenaux peu profonds, coulant à travers des bancs de sable et de roches dispersées. A peu de distance de son embouchure, son cours est intercepté par une chute de trente pieds. Le promontoire de Mécatina forme la pointe est de la baie qui est tellement remplie d'îles et d'ilots que des étrangers, qui s'y trouveraient en canot, pourraient se perdre pour un certain temps et prendre plusieurs jours soit à sortir soit à rentrer.

Toute cette côte que nous venons de décrire depuis le cap Whittele, est des plus dangereuses pour les navires. En plusieurs occasions, en automne, des vaisseaux, après avoir longtemps louvoyé au milieu du golfe avec des vents contraires, sont venus y faire naufrage. Les nombreux débris jetés sur les îles par

la mer en fournissent une preuve convaincante. En ces mélancoliques circonstances, soit que les navires jetés sur les rochers se brisent en morceaux, ou, qu'après avoir frappé quelque récif submergé, ils coulent à fond en eau profonde. Personne ne survit pour raconter leur misérable fin, et si, par hasard quelques membres de leur équipage parviennent à gagner terre, la faim et le froid les font bientôt périr misérablement sur ces îles désertes et dénudées; souventes fois leurs squelettes ont été trouvées au printemps par les chasseurs aux loups-marins.

Le cap Mécatina est un promontoire remarquable, s'élevant à plus de sept cents pieds au-dessus de la mer, et fendu du sud-ouest au nord-est par de profondes crevasses. L'île du gros Mécatina, en face du havre ainsi appelé, est un haut rocher de cinq cents pieds, et de plus de quatorze milles de tour, situé à une lieue de la terre ferme. Il est formé par des rochers de granit traversés comme le cap lui-même par des fissures étroites et creuses, dont le fond est souvent plus bas que la surface de la mer, de sorte que l'eau y pénètre et sépare l'île en plusieurs parties. La pointe du nord est formée par un îlot, appelé la Boule, qui touche presque à l'île elle-même. À l'ouest, s'étend une longue péninsule unie à l'île par un isthme très bas.

Au large du Mécatina se trouvent les îles Murr ou aux Godds; elles sont coupées perpendiculairement de tous côtés et sont très hautes; leur sommet est plat, et sur ce sommet couvent des milliers et des milliards de gibiers de mer. A les voir voler sans cesse tout autour, on croirait de loin qu'une fumée épaisse s'élève de ces îles; quand on en approche, le vacarme que font tous ces oiseaux, aux différents cris, est suffisant pour étourdir les têtes les plus solides. Il est presque toujours difficile de se rendre à ces îles pour faire la chasse, mais quiconque y parvient doit être muni d'une grande embarcation s'il veut rapporter tout le gibier qu'il tuera.

En quittant le gros Mécatina on arrive bientôt à la baie Rouge, puis au petit hameau de la Tabatière ou s'élève une modeste chapelle, et dix-sept milles plus loin à la baie Ha ! Ha ! où se jette la rivière Kiparpoué qui est très fréquentée par la truite et le saumon. Ensuite se rencontre la Tête-à-la-Baleine de l'est, où les gens des provinces maritimes ont établi des homarderies, et deux lieues plus bas, la rivière Saint-Augustin

que fréquentent en abondance le saumon et la truite. A l'embouchure de cette rivière, il y a un comptoir de la Compagnie de la Baie d'Hudson, et en été, les sauvages montagnais et naskapis s'y réunissent pour trafiquer leurs pelleteries. Le havre est petit et d'accès difficile; le long du cours de la rivière poussent des épinettes, des sapins et des bouleaux, chose digne de mention en cette partie au pays.

Shécatica est la première place après Saint-Augustin qui mérite une mention spéciale, et cela surtout parce que Jacques Cartier y eut lors de son premier voyage. "On arrive à cette baie, dit l'abbé Ferland, par un canal de deux ou trois milles, si profond que les plus gros vaisseaux y flotteraient à l'aise, et si étroit que souvent il ne paraît pas avoir plus de cent pieds de largeur. On dirait une immense fissure produite dans le roc par quelque convulsion de la nature."

Une lieue avant d'atteindre Bonne-Espérance, coule la rivière des Esquimaux. L'entrée de cette baie est protégée contre la houle du dehors par une grande île; le chenal situé à l'est est profond et étroit; long d'un mille et demi, il conduit à un grand espace libre, contenant deux îlots. Au fond de la baie, s'élève un village d'une vingtaine de maisons. Un monsieur Chevalier qui y a résidé toute sa vie, était le seigneur d'un grand domaine, s'étendant à plusieurs lieues de chaque côté de la rivière des Esquimaux et loin à l'intérieur de la contrée. Cette seigneurie aride, mais à laquelle ses pêcheries donnent une grande valeur, lui venait du roi de France, qui l'avait originairement concédée à des commerçants de pelleteries des premiers temps du Canada.

La rivière aux Esquimaux a peu de rivales pour la pêche au saumon et à la truite. Deux lacs, d'une profondeur surprenante se trouvent à moins de cinq milles de son embouchure; des canots peuvent remonter son cours très loin à l'intérieur.

Entre la baie Shécatica et la rivière aux Esquimaux, est situé le Vieux-Fort. Le seul chenal qui y donne accès est le chenal de l'île à la Baleine. Les rochers du Vieux-Fort sont nombreux et bas, s'étendant à trois quarts de mille au sud-ouest de l'île qui est d'une hauteur moyenne et d'un diamètre d'un mille et demi. Des myriades d'îles de toutes formes et de toutes dimensions la réunissent à la baie des Esquimaux. Le

Vieux-Fort est le havre, rendu célèbre dans notre histoire par les visites qu'y fit Jacques Cartier, qui le nomme dans ses récits de voyages Port de Brest.

Après le vieux fort vient la baie de Bonne-Espérance, à laquelle conduisent plusieurs chenaux au milieu de deux ou trois rangées d'îles qui l'abritent. Cette baie, très grande et très profonde, constitue un magnifique havre assez vaste pour abriter un escadron entier de bâtiments de guerre.

Entre Bonne-Espérance et la baie de Brador, débouche un chenal conduisant au havre des Belles-Amours. Ce qui a valu à ce havre ce nom si poétique, nous ne saurions le dire, mais toujours est-il qu'il est sûr, spacieux et d'accès relativement facile. Quelques familles de pêcheurs y vivent toute l'année, mais la plupart des habitants qu'on y rencontre l'été sont, comme à Brador et à plusieurs autres endroits de cette partie de la côte, des Terre-Neuviens ou des Américains, qui y viennent pour faire la pêche ou la récolte des œufs.

Il serait peut-être à propos de dire ici un mot sur ce commerce illicite auquel se livrent, à nos dépens, tant de cabotiers américains, et qu'ils appellent *eggins business*. Tous les ans une flottille entière de goëlettes part de la Nouvelle-Angleterre pour venir prendre une cargaison d'œufs de pingouins, de macareux, de goëlands, de cormorans et de moyacs sur nos îles, pour retourner ensuite les vendre aux manufacturiers américains qui en font une préparation chimique très appréciée dans l'industrie du papier.

Cette pratique, que prohibent nos lois dont ne se préoccupent guère nos aimables voisins, a un effet des plus désastreux pour nous. Elle cause une diminution inquiétante de nos gibiers et en achèvera la destruction complète, si le gouvernement ne prend pas les moyens nécessaires pour réprimer un pareil abus. Des mesures protectrices sont d'autant plus urgentes, que l'espèce de gibier le plus affecté par ce pillage annuel est la *moyac* (le canard eider), dont la valeur commerciale est très grande.

Sur les marchés de Londres, de Paris et d'Amsterdam, le duvet de ces oiseaux atteint des prix variant entre quarante-cinq et cinquante francs le kilo, soit environ \$8.50 nos deux livres. Et ce duvet s'obtient, comme tous le savent, sans faire le moindre mal aux oiseaux; ils se l'arrachent eux-mêmes pour en faire leurs nids,

que l'on enlève avant qu'ils n'y aient déposé leurs œufs; ils recommencent alors la même opération, et, à la seconde ou troisième fois que l'oiseau s'est plumé on laisse le nid intact, et il y couve en paix.

En Norvège on récolte ainsi, tous les ans, des quantités énormes d'édredon; mais aussi des lois excessivement sévères protègent les canards eiders, et le gouvernement sait prendre les moyens voulus pour les faire respecter. Ce canard était autrefois, sur toute la côte du Labrador, d'une abondance inconcevable; l'enlèvement persistant de ses œufs a déjà causé sa diminution en des proportions inquiétantes. Il suffirait cependant de peu d'efforts pour lui rendre sa prospérité.

Maintenant, revenons à nos moutons et disons un mot de la baie de Brador. La baie de Brador a les dimensions d'un véritable golfe *européen*, mesurant plus de six milles en largeur sur dix en profondeur. L'entrée est remplie d'îles, séparées par des chenaux profonds; le paysage, malgré son aspect de désolation, ne manque pas d'être emprunt d'une certaine beauté sévère. Le village est bâti du côté est de la baie, sur un espace de terrain uni et sablonneux, traversé par plusieurs ruisseaux. En 1840, un navire anglais, le *Sir Walter Scott*, se perdit corps et biens sur les récifs de Brador, et maintenant on voit au fond de la baie, un monument élevé à la mémoire de ses malheureux marins naufragés. Brador, de même que Bonne-Espérance, est un lieu de rendez-vous de tous les vaisseaux côtiers pendant la belle saison.

Banc-Sablon, la dernière station de pêche de notre province, est situé sur la frontière du Labrador Oriental, à l'entrée du détroit de Belle-Isle. L'établissement des pêcheurs est au fond de la baie Blanc-Sablon; malheureusement, cette baie est exposée aux vents de l'ouest qui y soulèvent une forte mer et en fait un mouillage peu sûr, surtout en automne. Il arrive alors fréquemment que des vaisseaux chassent sur leurs ancres et viennent se briser sur le rivage. Les bâtisses sont construites sur une pointe partant du fond et projetant droit au centre de la baie qui est large d'un demi-mille et profond de vingt-cinq arpents. De chaque côté de cette pointe s'étend une belle grève de sable, adossée à un plateau plus élevé, formé de pierre de sable; c'est cette constitution du terrain, avec sa couleur toute blanche, qui a valu à l'endroit son nom actuel.

En face de Blanc-Sablon émergent les îles Wood et Greenley : la première était autrefois couverte d'arbres, mais les pêcheurs les ont tous abattus, et maintenant ils sont souvent obligés de traverser à Terre-Neuve pour se procurer du bois de chauffage. La seconde, séparée de la première par un chenal d'un demi-mille, est, elle aussi, basse et dénudée ; son diamètre est de trois quart de mille, et plusieurs cabanes de pêcheurs y sont bâties.

Ici finit le territoire dont nous avons entrepris de dire quelques mots de renseignements ; nous terminerons donc en faisant quelques remarques sur le climat de ces parages. Jacques Cartier, parlant de cette partie de la côte labradorienne, dit dans ses mémoires : " Cette terre doit être celle que Dieu a léguée à Caïn, car pays plus triste et désolé ne se voit nulle part."

C'est là, en effet, l'impression que produit cette contrée sur toute personne qui l'aperçoit pour la première fois, et cette impression, chez la majorité des gens, ne fait que s'accroître tant qu'ils y demeurent. Cependant les pêcheurs qui y sont nés et qui y ont vécu toute leur vie, sont aussi attachés à ce sol inhospitalier, que les habitants des contrées du sud le sont à leurs champs fertiles. C'est là une preuve indubitable que la Providence a mis au cœur de chaque homme une vocation spéciale si bien enracinée, que non seulement elle y demeure tant que l'homme vit, mais même se transmet de génération en génération.

Une année, quelques-uns de ces pêcheurs, obligés de quitter leur sol natal, où ils étaient pour mourir de faim, parce que la pêche avait complètement manqué, furent transportés à la Beauce où le gouvernement mit à leur disposition des terres productives et fertiles. Le printemps revenu, la majorité d'entre eux abandonnèrent leurs nouvelles demeures pour retourner au bord de leur golfe tant aimé, quoiqu'il venait de leur refuser leur subsistance.

A l'heure actuelle, les enfants de ces colons malgré eux, qui n'ont pas pu retourner aux lieux qui les ont vu naître, n'ont qu'un désir : celui d'amasser assez d'argent pour retourner au Labrador, s'acheter une barge et des filets et se livrer à la pêche. " Quelle est donc puissante, cette fascination qu'exerce la mer sur tous ceux qui l'ont vue de près, qui en ont vécu, qu'elle a bercés sur ses flots mouvants, même

qu'elle a ballottés sur les vagues en furie !” “La mer ! c'est elle ; elle toujours, que d'abord chacun cherche du regard. Derrière elle, on voit par la pensée la patrie, la famille absente ; d'autres oublient tout en la retrouvant. La mer ! nul de ceux qui l'ont seulement entrevue, ne l'oublie ; mais ceux qui l'on contemplée longtemps, qui longtemps ont vécu bercés par sa grande vague ; seuls avec elle, sans rivage et sans voile au large ; se sentant, sur son immensité, plus perdus et plus débiles qu'une paille au vent d'orage ; ceux-là seuls peuvent comprendre et aimer sa poésie grandiose et solitaire, sa beauté, son horizon sans bornes ! La mer ! c'est quelque chose de plus que cette terre ! c'est l'espace, c'est l'infini, c'est comme un reflet de Dieu !”—(Faucher de Saint-Maurice.)

Il faut qu'elle ait un magnétisme particulier pour se faire regretter des habitants de ce malheureux pays, où les hivers les plus rigoureux ne sont pas même compensés par des étés aux jours chauds et doux. Cette saison apporte bien peu de changement à la température et ne donne qu'un court répit entre les tempêtes de neige. Les vaisseaux ne peuvent sortir d'hivernement qu'au commencement de juin et alors même ils en ont encore pour une couple de semaines à naviguer à travers les glaces flottantes. Dès les premiers jours d'octobre, l'eau se resolidifie au fond des baies, et de nouvelles banquises commencent à se reformer au large. La température moyenne de l'année ne dépasse pas le point de congélation, et au milieu de l'été, l'herbe ne fait que reverdir et les rares fleurs sont souvent en boutons quand les premières gelées les surprennent. Une neige perpétuelle remplit tous les ravins et le flanc ombragé des montagnes ; la température s'améliore beaucoup, cependant, à quelques lieues à l'intérieur.

Des brumes fréquentes rendent la navigation de ces parages encore plus dangereuse ; le fait suivant peut donner une juste idée de ce terrible climat : en l'année 1833, le chenal entre l'île Wood et la terre ferme s'est recouvert d'une couche de glace de plusieurs pouces d'épaisseur le 5 juillet, quand la débâcle n'avait eu lieu que le 28 de juin ; ce second pont de glace n'est parti qu'aux premiers jours d'août, et des banquises sont demeurées échouées sur les bas-fonds pour le reste de l'été.

Malgré tout, ce pays est choyé de ses enfants, et comme le pêcheur de Laménais, ils sont toujours prêts à chanter : “ Au

laboureur les champs, au chasseur les bois, au pêcheur la mer et ses flots, et ses récifs, et ses orages !

“ Le ciel est au-dessus de sa tête, l’abîme sous ses pieds, il est libre, il n’a de maître que soi !

“ Comme elle obéit à sa main, comme elle s’élançe sur les plaines mobiles, la frêle barque qu’animent les souffles de l’air !

“ Il lutte contre les vagues et les soumet, il lutte contre les vents et les dompte. Qui est fort, qui est grand comme lui ?

“ Ses filets recueillent au fond des eaux une moisson vivante. Il a ses troupeaux innombrables qui s’engraissent pour lui dans les pâturages que recouvrent les mers.

“ Oh ! qu’elle m’est douce la vie du pêcheur ! que ses rudes combats et ses mâles joies me plaisent ! ”

FIN.

TABLEAU INDIQUANT LES SAISONS OU LA PÊCHE EST PROHIBÉE

LOI ENTRANT EN VIGUEUR LE 1^{ER} OCTOBRE 1903.

ESPÈCES DE POISSONS	ONTARIO	QUÉBEC	N.-ECOSSE	N.-BRUNSW'K	ILE DU P.-E.	MANITOBA ET TERRITOIRE DU N.-O.	COLOMBIE BRITANNIQUE	REMARQUES
Saumon (pêche aux rets)		1 ^{er} août au 1 ^{er} mai	15 août au 1 ^{er} mars	15 août au 1 ^{er} mars				* Voir règlements B. C.
Saumon (pêche à la ligne)		15 août au 1 ^{er} fév.	15 août au 1 ^{er} fév.	15 août au 1 ^{er} fév.				* Au Cap Breton. Id. 15 sept. au 1 ^{er} juin.
Truite tachetée	15 sept. au 30 août	1 ^{er} oct. au 30 avril	1 ^{er} oct. au 31 mars	1 ^{er} oct. au 31 mars	1 ^{er} oct. au 31 mars	15 sept au 1 ^{er} mai	15 oct. au 15 mars	
Truite des grands lacs ou truite saumonée	1 ^{er} nov au 30 nov.					5 oct. au 15 déc.	1 oct. au 30 nov.	
Touladi, * Truite grise		15 oct au 1 ^{er} déc.	1 ^{er} oct. au 31 mars	1 ^{er} oct. au 31 mars	1 ^{er} oct. au 31 mars		15 oct. au 15 mars	
Ouananiche		1 ^{er} oct. au 30 nov.						
Doré (Pickerel)	15 avril au 15 mai	15 avril au 15 mai				15 avril au 15 mai		

Maskinongé	15 avril au 15 juin	25 mai au 1er juillet				15 avril au 15 mai		
Achigan	15 avril au 15 juin	15 avril au 15 juin						
Achigan de Mer			1er mars au 1er oct.	1er avril au 30 nov.				
Eperlan		1er avril au 1er juillet	1er avril au 1er juillet	1er mars au 1er juillet	1er avril au 1er juillet			La pêche à l'éperlan dans les baies au moyen de rets, requiert un permis.
Esturgeon				1er juin au 1er juillet		15 mai au 15 juin	1er juin au 15 juillet	
Poisson Blanc	*1er au 30 nov.	10 nov. au 1er déc.		1er oct. au 31 déc.		5 oct. au 15 déc.	1er oct. au 30 nov.	*La pêche n'est prohibée en aucune saison dans les eaux autour du comté d'Essex.
Huîtres		1er juin au 22 sept.	1er juin au 22 sept.	1er juin au 22 sept.	1er juin au 22 sept.			
Homards								Subdivisé en 7 districts variant du 1er juin au 15 déc. Voir O. C. 7 déc. 1899.

NOTA BENE.—Un temps hebdomadaire général de prohibition est ajouté aux saisons spéciales pendant lesquelles la pêche est défendue.

ANNONCES

TEL. BELL UP 1466

(Correspondance gratuite avec Montréal.)

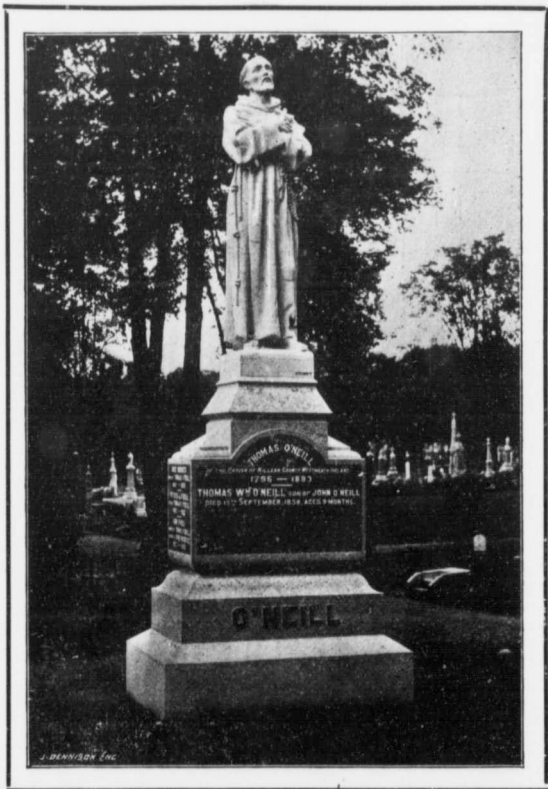
Propriétaire de Carrières de Granit
Rose et Gris.

TRAVAUX EN MARBRE ET EN GRANIT

J. BRUNET, Côte-des-Neiges,
Montreal.

MANUFACTURIER ET IMPORTATEUR DE

Granit à Bâtisse et Ouvrage de Cimetière de toutes sortes.



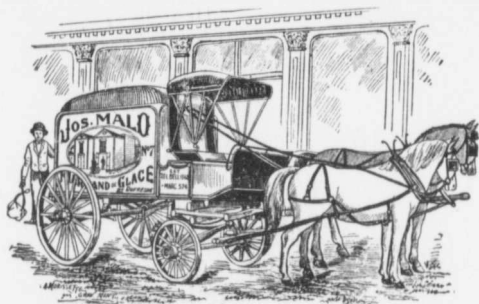
En Gros et en Détail.

Estimations fournies sur demande.

TABLE DES MATIERES

CHAP.	PAGES.
Dédicace..	3
Introduction..	5
I Québec et ses environs, le Parc National des Laurentides et le Lac Saint-Jean..	6
II Gibiers et chasse..	10
III Poissons et pêche à la ligne..	19
IV De la Malbaie à l'Anse Ste-Catherine et le Saguenay.	32
V De Tadoussac à Bersimis..	40
VI De Bersimis à la Pointe de Monts..	54
VII De la Pointe de Monts à Mingan..	65
VIII De Mingan à Natashquan..	82
IX De Natashquan au Blanc-Sablon..	94
Tableau des Saisons de Prohibition de Pêche.. . .	112

Pour avoir une Glace pure, un service prompt à des prix modérés, adressez-vous à



ETABLIS EN 1832

TEL. BELL : MAIN 2106

NARCISSE BEAUDRY & FILS

AUTREFOIS AU NO 1580 RUE NOTRE-DAME

Bijoutiers
Horlogers
et Opticiens

—EDIFICE MONUMENT NATIONAL—
212 Rue St-Laurent
MONTREAL

JOS. KOURI

Confectioneries
And Oysters Parlor

1566 Notre Dame Street
(OPPOSITE COURT HOUSE)

Montreal

ANNONCES

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

MAGNIFICENT TRAINS

TO THE GREATEST OF

WORLD'S FAIRS

VIA THE

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

The Greatest Exposition the World ever
saw opens at St. Louis, Mo., April
30, and closes Dec. 1, 1904.

It cost \$50,000,000.

All the world is there with the best achievements of mankind.

Strange people from every part of the world will greet you.

Canada is there with a beautiful pavilion to welcome you and make you feel at home.

Write to the undersigned for descriptive matter and particulars regarding reduced rates, etc.

See that your tickets read via GRAND TRUNK.

City Ticket Office, 137 St. James St.

Montreal, or Bonaventure Station.

Telephones : Main 460 and 461.

Tel. Bell Main 1399
" " " 3514

Tel. Marchands 710

L. THERIAULT,

Entrepreneur de Pompes Funèbres et Embaumeur



Voitures doubles pour toutes occasions.

16½ RUE ST-URBAIN
231 CENTRE, (Pte St-Charles)

MONTREAL

*THE Smith Premier
Typewriter*

“ La Meilleure Valeur en Clavigraphie. ”

Nécessaires pour confection de Clavigraphes, Pupitres, Chaises, etc.

Wm. M. HALL & Co.

1822 Rue Notre-Dame, - - MONTREAL.

Rivières et Lacs à Louer

Tous bien peuplés de truites pesant de
5 à 8 lbs et d'autres espèces de poissons.



LE PARC NATIONAL DES LAURENTIDES

Seul contient des centaines de lacs pittoresques où le poisson fourmille
C'est le paradis du sportsman.

GIBIER! GIBIER! Chasses splendides dans presque tout le territoire de la province de Québec, dans les districts d'Ottawa, de la Gaspésie, de la Beauce, dans le comté de Terrebonne et dans la région du St-Maurice.

Le gibier abonde dans les forêts et sur les grèves.

Dans le PARC NATIONAL, on trouve le caribou en grande quantité, et les petits animaux à fourrures : renard, marte, vison, lynx, la loutre, le pékan, etc., etc., et l'ours! L'original se rencontre fréquemment.

GIBIER A PLUME

Outarde canadienne, Canard, Bécasse, Bécassine, Perdrix, Pluvier, etc., en grande quantité et en beaucoup d'endroits.

Il est absolument défendu de chasser ou de tuer le Castor jusqu'au 1er nov. 1905.

Territoires de chasse ne dépassant pas 400 milles carrés à louer pour dix ans, moyennant \$1 par mille et au-dessus.

PERMIS \$25. Pour les terres, les coupes de bois, les permis de chasse et de pêche, s'adresser à

L'Hon. Ministre des Terres, Mines et Pêcheries, - Québec.

Semez et vous
récolterez



Capital Autorisé, \$10,000.00

Fondée en 1902, Incorporée par le
Gouvernement du Canada, Ottawa,
le 23 Octobre 1903.

Siege Social et Bureaux d'Administration :
17, COTE DE LA PLACE D'ARMES
MONTREAL

CHAMBRES 314 ET 314 B

Telephone Main 675

Lt. Col. F. S. MACKAY, N. P., President.
AD. DELORME, Vice-President.
ALEX. PARDELLIAN, Secrétaire.
LEON RACICOT, Trésorier.
L. F. LAROSE, Directeur Gerant.

S. D. JOUBERT.

J. A. BACON.

J. R. LAURENDEAU, DIRS.

H. Lamontagne & Coie Limitée
1502 RUE NOTRE DAME

BATISSE BALMORAL

FABRICANTS DE

Harnais, Colliers, Selles, Couvertes à Chevaux, Valises,
Porte-Manteaux, Malles, Sacs de Voyage.

NÉGOCIANTS EN

Cuir, Articles de Cordonnerie et de Sellerie.

Tel. Bell Main 2845.

G. W. Willson & Son

Manufacturiers de Moulures
et Encadreurs....

Spécialité : Miroirs
Bisautés et Encadrés

688 Rue Craig
MONTREAL



OUVRIERS, COMMERCANTS, ETC.

Souvenez-vous que le gouvernement de la province de Québec a mis à votre disposition

DES ECOLES DU SOIR

afin de vous instruire et y puiser les principales notions des langues française et anglaise, du calcul, de l'écriture et de la comptabilité.

Ecoles du Soir Catholiques 1904-05

Les différentes Ecoles pour la ville de Montréal sont comme suit :

Rue DeMontigny	Ecole Montcalm
“ Fullum	“ Champlain
“ Grand Tronc	“ Sarsfield
“ Guy	“ Belmont
“ Roy	“ Olier
“ Craig	“ Sainte-Marie
“ Bleury	“ Des Italiens